

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Some pages are cut off.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>							

La Revue Française.

VOL. II

Publiée par la SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES, Montréal, Canada.
15 JANVIER 1888.

No. 2

LA RAGE Deuxième et dernière partie du CHATEAU MAUDIT Par LEOPOLD STAPLEAUX



LA RAGE*

FIÈVRE D'AMOUR

Il était près de huit heures du soir lorsque Sylvain, après avoir quitté Neuilly, couché dans la voiture de l'inconnue, vit un fiacre se diriger sur le point qu'il venait de quitter, c'est-à-dire suivre la route conduisant à la demeure de l'hôtesse élégante de Georges de Maurange. Ce fiacre, dans lequel se trouvait madame Firmin, ne tarda pas à s'arrêter devant la grille du jardin de la maison de Neuilly.

—Faut-il entrer, madame ? demanda le cocher.

—Non, répondit la gouvernante de Clotilde en descendant de voiture ; attendez-moi ici.

Sur ce mot, elle disparut par une petite porte et se dirigea vers le logis principal, en personne qui connaît les lieux où elle se trouve. Quelques instants après, un des serviteurs de l'inconnue l'introduisit dans le boudoir où nous avons laissé celle-ci avec Schiba.

—Vous, si tard ? fit la maîtresse du logis en voyant la dame de compagnie ; il y a donc du nouveau ?

—Certes, oui, madame.

—Parlez. Laissez-nous, Schiba.

—Oui, maîtresse, je sors ; c'est l'heure de la prière. Je vais mêler votre nom à ceux de Baxio-Sahib et de Nahouâ. Que Vichnou les rende heureux dans l'éternité et que Brahma nous venge en nous délivrant de nos ennemis ! fit d'un ton grave le vieil Indien. Puis il sortit.

—Je vous écoute, fit l'inconnue lorsque le Khansaman eut disparu.

—Nous partons.

—Pour où ?

—Je ne le sais.

—Depuis quand l'avez-vous appris ?

—Depuis ce matin.

—Et qui vous l'a appris ?

—Mademoiselle Clotilde elle-même.

—Pourquoi n'êtes-vous pas venue m'en avertir immédiatement ?

—Je suis venue à quatre heures et demie, madame, mais vous étiez sortie et M. Schiba aussi. Sachant être libre ce soir, je suis retournée à l'hôtel, me promettant de revenir ici dès que mademoiselle serait partie avec son père pour les Italiens, et, en agissant ainsi, j'ai été heureusement inspirée, car voici ce que j'ai trouvé en rentrant à l'hôtel.

—Qu'est-ce ?

—Une lettre anonyme qu'on me priait de remettre à mademoiselle, en accompagnant cette demande d'un billet de cent francs.

Une plainte vague, une sorte de soupir douloureux retentit en ce moment. Madame Firmin avait l'oreille un peu dure ; quant à la jeune femme, sa préoccupation était trop grande pour qu'elle pût remarquer ce bruit.

—Et cette lettre, l'avez-vous ? fit-elle.

—La voici.

L'inconnue prit le papier et le déploya. Dès que ses yeux l'eurent parcouru, une pâleur livide se répandit sur ses traits, ses lèvres blémirent, tout son être sembla agité de fièvre, et elle murmura :

—Qui donc peut connaître aussi son crime ?

—Ciel ! Qu'avez-vous, madame ? dit la Firmin en voyant l'émotion de l'étrangère.

Au lieu de répondre, celle-ci lui fit signe de la main de se taire et, les yeux toujours fixés sur la lettre anonyme, parut s'abandonner aux plus absorbantes réflexions. La gouvernante respecta cette préoccupation douloureuse. Tout à coup l'étrangère se leva et fit retentir le timbre d'argent de trois coups précipités ; puis elle attendit impatiemment.

Bientôt Schiba reparut.

—Tiens, regarde ! fit la jeune femme en lui tendant la lettre.

L'émotion qu'éprouva le Khansaman après avoir lu ne fut pas moindre que celle que sa maîtresse avait ressentie quelques instants auparavant. Seulement son visage bronzé resta impassible, et sauf un léger tremblement de ses mains, cette émotion n'eût été visible pour personne.

—Schiba, reprit l'étrangère, il faut découvrir celui qui possède ce secret.

—Je le découvrirai, maîtresse.

—Tenez, madame, fit la jeune femme en s'adressant à madame Firmin, le service que vous m'avez rendu aujourd'hui mérite une large récompense ; prenez ce diamant, il vaut 5,000 francs au moins ; je vous le donne.

—Cinq mille francs ! répéta la gouvernante éblouie en saisissant la bague que lui tendait l'étrangère.

—Oui, mais avant, écoutez-moi. Savez-vous d'où vient cette lettre ?

—Nullement.

—Qui l'a remise à l'hôtel Schunberg pour vous ?

—Un vieux monsieur très élégant.

—Et ce vieux monsieur ?

—Le portier n'a pu me dire son nom.

—Le reconnaîtrait-il ?

—Je ne l'ai point interrogé à cet égard.

—A quelle heure cette lettre est-elle arrivée ?

—Vers six heures.

On le voit, de Chambly n'avait pas voulu dîner sans avoir exécuté les ordres de Georges.

—Il faisait nuit déjà, le portier n'aura pu voir les traits du porteur de ce billet, reprit la jeune femme.

—C'est bien possible.

—Nous ne saurons donc rien par lui. Mais cette écriture vous est-elle complètement inconnue ?

—Complètement !

—Il faut pourtant que nous sachions d'où vient cette lettre, n'est-ce pas, Schiba ?

—Oui, maîtresse.

—Me la rendez-vous, madame ?

—Pourquoi faire ?

—Pour que je la donne à mademoiselle Clotilde.

—Non, il ne faut pas qu'elle voie ce billet.

—Ah !... fit en ce moment une voix altérée derrière la tapisserie.

—Qu'est-ce, Schiba ?

—Le blessé qui s'éveille sans doute, maîtresse.

—Tu vas aller près de lui ; mais d'abord brûlons ce papier ; il n'a point d'importance, car cette Lakhmi n'a jamais existé, et cette sombre accusation n'est qu'une calomnie. Brûlons.

Elle approcha la lettre d'une bougie que le vieil Indien venait d'allumer, y mit le feu et jeta dans le foyer le papier enflammé, qui s'y consuma en un instant.

—Arrêtez !... arrêtez !... s'écria la voix.

* La première partie de cet ouvrage est intitulée : *Le Château Maudit*, et on peut se procurer le volume en adressant 10 cents en argent ou en timbres-poste à la Société des Publications Françaises, 32 rue St-Gabriel, Montréal.

La porte s'ouvrit. Les trois personnages se retournèrent. Madame Firmin poussa un cri d'effroi. Georges de Maurange, livide et sanglant, venait de se laisser choir sur le divan, en répétant d'un ton impérieux et désespéré :

— Arrêtez !... arrêtez !... ne brûlez pas cette lettre !

— Trop tard ! fit Schiba.

De Maurange, lorsqu'il avait prié le Khansaman de le laisser seul afin de dormir, ne s'était qu'assoupi. La secousse infligée à son corps par la dangereuse blessure qu'il avait reçue avait produit une fièvre assez violente pour avoir une action puissante sur ses idées. Il se prit à songer, mais sans calme, dans un état d'irritation morale qui fit prendre à tout ce qu'il éprouvait des proportions énormes. La suave image de Clotilde traversa sa pensée en l'illuminant, comme un astre éclaire le ciel en décrivant sa parabole dans l'espace. Elle lui sembla plus belle que jamais. Il crut sentir la chevelure blonde et parfumée de la fille du banquier effleurer son visage.

Une impression d'une douceur extrême, voisine de l'attendrissement, l'embrasa tout entier ; ses idées positives s'envolèrent, son cœur s'ouvrit au large, et le doux rayonnement du souvenir de Clotilde l'inonda des plus vives lueurs. Il fut bientôt en proie à un cauchemar étrange, plein de fièvre et d'enivrement, d'ombre et de lumière. L'ombre, c'était Sanchez, le pistolet levé, le front pâle, les lèvres serrées, lui jetant par les yeux et par la bouche des balles entourées d'une épaisse fumée noire qui pénétraient dans le corps de Georges, brûlantes comme de la lave, incisives comme des dents de panthère. La lumière, c'était Clotilde souriante, vaporeuse, qui se penchait sur son lit avec des regards de vierge et d'amante. Affaibli par le sang qu'il avait perdu, enivré et terrifié à la fois, de Maurange lutta contre ces deux images et finit par bannir complètement celle de d'Alviella, pour ne plus conserver que la suave apparition de la fille du banquier.

Dès ce moment, il l'aima, non plus seulement pour sa dot princière, mais pour elle, pour elle seule. La vie sans elle lui parut devoir être un enfer. Ce revirement de toutes ses idées fut si violent qu'il s'en étonna quelque peu lui-même lorsqu'il en ressentit les premiers effets, mais cette surprise fut de courte durée, et il se laissa bientôt bercer entièrement par son amour.

— Clotilde... chère Clotilde, murmura-t-il, je veux vivre pour t'aimer, ange de beauté et d'innocence. à toi mon cœur, à toi mon culte.

La chambre dans laquelle de Maurange était couché n'était séparée du boudoir que par une muraille de peu d'épaisseur. L'arrivée de madame Firmin rompit le silence qui régnait autour du blessé. La voix de la gouvernante lui était inconnue, mais le nom de Clotilde qu'elle prononça attira son attention, et bientôt il ne douta plus que la lettre remise par madame Firmin à son hôtesse ne fût celle qu'il lui avait adressée. Cette découverte fut un coup de foudre.

Sans apprécier sainement la situation dans son ensemble, il n'en comprit que les côtés défavorables ; il se dit que Clotilde, ignorant le crime du marquis, n'hésitait pas à l'épouser, et il ne voulait pas que Sanchez épousât Clotilde, dût-il souffrir mille morts pour l'en empêcher.

— Je reprendrai cette lettre, il faudra bien que la Firmin la donne à sa maîtresse, se dit-il ; je convaincrai l'étrange créature chez laquelle je suis, qu'il faut que cela soit ainsi. Oh ! oui, il le faut !

Par un singulier hasard, et comme si l'inconnue eût répondu à la pensée du blessé, c'était l'instant même où elle disait :

— Non, il ne faut pas que mademoiselle Schunberg voie ce billet.

Georges voulut crier pour protester contre cet avis. Sa voix s'arrêta dans sa gorge ; il fit un effort pour se soulever et retomba sur les coussins en poussant un soupir de douleur. Lorsqu'il entendit ensuite nier par son hôtesse l'existence du crime dont Manoël avait accusé son maître, son agitation redoubla, puis enfin au mot : " Brûlons !" qui détruisait tout son plan et devait ruiner à jamais, selon lui, toutes ses espérances, le désespoir doubla ses forces. Il réunit tout ce qu'il possédait encore d'énergie et de vie et, criant, s'appuyant aux meubles, vint ainsi qu'on l'a dit, tomber sur le divan du boudoir, au grand effroi de madame Firmin et au profond étonnement de Schiba et de l'étrangère. Sans entendre le mot du Khansaman, Georges comprit, à la légère odeur de papier brûlé qui était répandue dans le boudoir, que la lettre n'existait plus.

— Oh ! c'est infâme ! s'écria-t-il ; de quel droit avez-vous anéanti ce papier ? J'ai fait un marché avec vous, c'est vrai, mais je l'ai accompli loyalement. Cette lettre ne contenait que la vérité ; le marquis d'Alviella est un assassin.

— Qui vous l'a dit ?

— C'est mon secret, cela ? Nous avons chacun le nôtre, paraît-il, Madame ! Sais-je, moi, quelle pensée vous guide ? Sais-je pourquoi vous avez brûlé cette lettre ? Sais-je comment il se fait que cette femme—il montrait madame Firmin—est votre complice dans la trame sombre que vous semblez ourdir contre moi ?

— Contre vous ?

— Oui certes. Ce matin, vous m'avez empêché de tuer le marquis, ce soir, vous m'empêchez de le faire connaître à celle que j'aime et vous assurez son bonheur au détriment du mien.

— Ce billet anonyme était donc de vous ?

— Qui donc, si ce n'est moi, aurait songé à sauver Clotilde ! Lakhmi l'esclave a existé, on n'invente pas de pareilles calomnies ; elle est morte frappée par d'Alviella, je l'avais deviné, cet homme est un monstre.

— Mais qui vous l'a dit ?

— Vous ne le saurez pas. Je suis las de l'espèce de domination que vous exercez sur moi depuis quelques heures. Qui êtes-vous ? Je l'ignore. Vous m'avez ébloui un instant par de belles promesses, j'ai cédé ; maintenant je suis ici chez vous, je ne sais ni pourquoi, ni comment. Tout ce que je comprends, c'est que par vous je vais perdre Clotilde, et je ne veux point la perdre. Je l'aime à mourir pour lui épargner une larme, non plus pour sa fortune, mais pour sa grâce, pour son esprit, sa beauté. Votre or, je n'en veux plus. Reprenez-le, mais n'intervenez pas dans ma vie. Vous n'avez pas ce droit ; non, vous ne l'avez pas !

Il s'arrêta épuisé par cette violente sortie.

— Laissez-nous, fit la jeune femme à la gouvernante, et oubliez ce que vous venez de voir et d'entendre.

— Madame connaît mon dévouement.

— Ne partez pas, fit Georges avec un effort ; je vais écrire un second billet, et, je vous en supplie, remettez-le à Clotilde.

Le ton dont le jeune homme prononça ces paroles était si déchirant, que madame Firmin, prête à franchir le seuil du boudoir, s'arrêta.

—Qu'attendez-vous ? Vous savez bien que seule je commande ici ! fit l'inconnue en s'adressant à la gouvernante.

Madame Firmin se hâta d'obéir.

—Ah ! s'écria Georges, vous voulez donc absolument ce mariage ? Mais vous aurez beau faire, il ne s'accomplira pas. Je sortirai d'ici, j'agirai moi-même !

Il se leva pâle et tremblant en prononçant ces paroles.

—Où allez-vous ?

—Je veux quitter à l'instant même cette maison, où vous semblez vouloir me séquestrer.

—Du calme ; votre irritation peut avoir les conséquences les plus fâcheuses.

—Mieux vaudra la mort que la vie sans Clotilde ! Laissez-moi passer, je le veux.

—Attendez à demain, je vous expliquerai tout.

Demain Clotilde sera mariée ! répondit Georges au comble de l'exaspération. Place !

Et, saisissant avec une force surprenante, la main droite de l'inconnue, il voulut, par un brusque mouvement, lui faire quitter la porte qu'elle lui barrait ; mais la jeune femme resta immobile, et son bras seul ressentit l'impulsion vigoureuse que le blessé lui donna. Alors, sous l'effort de Georges, ce bras s'allongea démesurément, la main froide et dure résista à son étreinte, et lorsque, fou de terreur à la vue de ce spectacle étrange, Georges l'eût lâchée, cette main retomba inerte le long du corps de la jeune femme, aussi bas que la longueur de la manche le lui permit.

—Ah ! fit-il, c'est le démon !

Puis il tomba de tout son long évanoui sur le parquet. Schiba et l'inconnue se précipitèrent vers lui. Georges avait la pâleur d'un cadavre ; une légère écume rouge surgit entre ses lèvres.

—Vois, vois, Schiba.

—L'appareil s'est dérangé ; il étouffe, maîtresse !

—Il faut le sauver à tout prix, je veux savoir qui lui a appris notre secret ; entends-tu, Schiba ? je ne veux pas qu'il meure. Son amour pour Clotilde contrarie nos projets, mais il faudra bien qu'il entende raison.

—S'il en revient, ce sera facile, maîtresse ; car ce n'est pas son cœur qui parlait, mais la fièvre ; je m'y connais.

—Raison de plus alors pour le sauver... Ah ! regarde, cette bave sanglante augmente : hâte-toi !

—Un seul moyen est praticable, mais ni vous ni moi ne pouvons l'employer.

—Quel est-il ?

—Ce serait de coller les lèvres à sa blessure et d'aspirer son sang afin de dégager sa poitrine, qu'il inonde. Je n'aurais pas la force nécessaire, et vous, maîtresse, cela vous répugnerait trop.

—Que faire ?

—Les moments sont comptés, il va mourir.

—Ah ! mon Dieu, tout est perdu !... Mais non... C'est cela, appelle les bahis.

Schiba ouvrit précipitamment la porte après avoir placé la tête de Georges sur un coussin, ce qui sembla arrêter un instant l'hémorragie, et donna deux coups de sifflet. Trois des Indiens qui avaient porté le palanquin dans lequel le blessé avait été transporté parurent.

—Milles roupies à celui de vous qui sucera la blessure de cet homme, fit la jeune femme !

L'un des nouveaux venus se précipita sur le blessé et colla ses lèvres à la plaie, que Schiba avait mise à découvert afin de l'examiner. Pendant ce temps, le vieil

Indien tira d'une petite boîte sculptée une sorte de grosse pilule noire et l'approcha de la bougie. Une odeur singulière, d'une sauvagerie étrange, se répandit dans l'appartement. Au bout d'un instant, Georges respira.

—Assez, fit Schiba au bahi.

Puis il s'approcha du blessé, pencha sa tête et exprima au-dessus de ses lèvres la pilule que la chaleur avait ramollie, et d'où tomba une goutte d'une liqueur vermillonne qui glissa lentement dans la bouche de Georges. Il ouvrit les yeux presque au même moment.

Eh ! bien ! Schiba ? fit l'inconnue avec anxiété.

—Oh ! maintenant, maîtresse, je réponds de lui.

Une heure après, l'inconnue dit à Schiba.

—Est-il temps ?

—Oui, mais je vous le répète, répondit-il, cette épreuve est des plus dangereuses, vu la grande faiblesse de ce jeune homme.

—Veux-tu ne pas la tenter ?

—Ordonnez, j'obéirai, maîtresse.

—Je ne veux point m'endormir cette nuit sans avoir découvert comment il connaît le crime du marquis.

—Alors, je vais agir, répondit Schiba en se levant.

Il s'approcha du malade, et après lui avoir fait respirer le flacon qui l'avait complètement rendu insensible pendant que Sylvain sondait sa blessure, il lui mit une main sur la tête et de l'autre lui ferma les yeux en imposant le pouce sur la prunelle droite et l'index sur la gauche. De Maurange se laissa faire, inerte et incapable de prononcer une parole. Schiba resta quelque temps ainsi. Enfin le malade poussa un long soupir, mais qui renfermait l'expression d'une béatitude complète.

—Il dort, fit alors le vieil Indien.

—Parlera-t-il ?

—Il parlera. Je veux que tu parles, fit-il en s'adressant au blessé.

—Je... parlerai... murmura Georges avec un effort.

—Approchez-vous, maîtresse, et écoutez.

La jeune femme obéit.

—Prenez sa main, ajouta Schiba, et interrogez vous-même.

—Qui vous a dit, fit la jeune femme après avoir exécuté ce que le vieil Indien lui indiquait, qui vous a dit que le marquis d'Alviella est un meurtrier ?

—Parlez ! dit Schiba d'un ton impérieux.

—Non, répondit le blessé, je ne parlerai pas.

—Je le veux ! répliqua l'étrangère avec autorité.

—Je le veux ! répéta Schiba.

—Vous ne saurez rien.

—Tu le vois, Schiba, il ne parlera pas.

—Patience, maîtresse !

Et, dardant sur de Maurange un regard d'aigle d'une puissance extraordinaire, le Khansaman l'enveloppa de tout le fluide magnétique dont il pouvait disposer.

—Parles ! fit-il de nouveau, en faisant respirer une fois de plus son flacon au blessé. Comment avez-vous appris le crime commis par le marquis ?

La figure de Maurange prit une expression de douleur extrême ; tout ce qu'il avait encore de force sembla résister à l'invincible domination qu'exerçait sur lui le vieil Indien.

—Parlez ! répéta celui-ci d'une voix sèche. Qui a dit que le marquis d'Alviella est un meurtrier.

Georges fit un dernier effort pour se taire, mais ses lèvres s'entr'ouvrirent malgré lui, et ces mots s'en échappèrent :

- Un nègre.
- Son nom ?
- Oui, son nom ? répéta l'inconnue.
- Ma... noël.

—La jeune femme et Schiba échangèrent un regard d'intelligence :

—Assez, assez, maîtresse ! fit alors le vieil Indien ; il ne peut en supporter davantage.

En effet, de Maurange, en proie à une fièvre étrange, commençait à trembler fébrilement.

—Je sais ce que je voulais, fit la jeune femme en abandonnant la main du blessé ; il faut gagner ce Manoël.

Schiba s'était accroupi et faisait respirer son flacon à Georges.

Le visage de celui-ci reprit bientôt l'air calme qu'il avait un instant auparavant, et tout son corps redevint immobile.

—Maintenant, songeons à demain, Schiba ! Tu sais ce que je t'ai dit : cet homme est nécessaire à mes projets, son amour pour Clotilde n'est pas sérieux ; une fois guéri, il nous appartient. Seulement, je ne veux point que le médecin le revoie. Nous avons besoin de solitude pour poursuivre notre œuvre. Invente un moyen pour que nous puissions empêcher M. Sylvain de revoir le malade.

—J'y ai songé déjà, et je l'ai trouvé, maîtresse.

—Et quel est-il ?

—Vous allez le connaître.

En prononçant ces paroles, Schiba se leva et sortit ; mais il reparut bientôt tenant un buvard et un encrier dans les mains.

—Tu vas écrire, Schiba ?

—Non pas moi, mais lui, répliqua-t-il en désignant Georges.

—Le blessé ? c'est impossible. Comment veux-tu que, faible comme il l'est, il puisse tenir une plume ?

—Il tiendra la plume et écrira, fit Schiba en approchant la table de Georges et en déposant sur elle, à portée de sa main, une plume trempée d'encre près d'une feuille blanche.

La jeune femme suivait d'un œil curieux tout ce que faisait son compagnon ; mais l'air de doute répandu sur son visage démontrait le peu de foi qu'elle avait dans l'entreprise extraordinaire qu'allait tenter le vieil Indien. Celui-ci s'en aperçut, aussi répéta-t-il :

—Il écrira, maîtresse, il écrira.

—Mais, à qui ?

—Au médecin français.

—Et qu'écrira-t-il ?

—Ce que vous allez lui dicter.

—Et que faut-il que je dicte ?

—Une lettre suffisante pour faire croire au docteur que le blessé est parti ce soir même pour le Poitou, afin de se faire soigner dans sa famille.

—Je te comprends.

—Préparez-vous ; prenez sa main, maîtresse, et commencez dès que vous le verrez la plume à la main.

—Je suis prête.

Le vieil indien passa derrière Georges, dardant de nouveau son regard puissant sur lui comme il l'avait fait une première fois ; il lui mit la main sur la tête, et sembla concentrer sur lui toute la force de sa volonté. Alors une chose étrange eut lieu. Comme s'il eût été mu par un ressort, Georges, toujours les yeux fermés, se souleva lentement, prit la plume, la conduisit à quelques lignes du papier, et prononça ce mot :

—Dictiez !

Muette de stupeur, la jeune femme garda le silence. Dictiez ! dictiez ! maîtresse ; les instants sont comptés, si vous ne voulez pas qu'il meure.

“ Cher docteur, ” fit lentement l'étrangère, suivant la plume du blessé qui traçait chaque mot, qu'elle prononçait, d'une main assez ferme, “ merci de vos bons soins, vous avez fait miracle. Je ne puis rester plus longtemps ici. Je pars ce soir pour le Poitou, accompagné par le vieil intendant de celle qui a bien voulu me recueillir. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

“ GEORGES DE MAURANGE. ”

La lettre achevée :

—Laissez-moi faire maintenant, maîtresse, et hâtons-nous, fit Schiba.

Soutenant alors le corps du blessé, il l'aida à reprendre une position horizontale ; puis, desserrant à l'aide d'un poignard ses dents serrées, il laissa tomber dans sa bouche une goutte d'une liqueur rouge que contenait un flacon qu'il avait déposé sur la table avec le buvard. Puis il considéra le malade avec attention. Une pâleur cadavérique se répandit sur les traits de ce dernier, ses yeux s'ouvrirent démesurément, mais ternes autant que hagards.

—Ah ! il meurt ! s'écria la jeune femme.

—Non, non, maîtresse.

En effet, cette horrible crise ne dura qu'un moment, et bientôt le blessé sembla s'endormir d'un sommeil aussi paisible que celui d'un enfant.

—Il n'en mourra pas, maîtresse, j'en réponds.

L'ÉPREUVE DE CLOTILDE

Certain, ayant blessé Georges de Maurange, d'avoir au moins six semaines de tranquillité complète, le marquis d'Alviella résolut de les mettre à profit. Clotilde s'était engagée à lui répondre catégoriquement quelques jours après au bal du ministre, mais ces quelques jours paraissaient à Sanchez devoir être des siècles, et dans sa fièvre, il conçut un projet qui, selon lui, devait hâter les choses. La marquise avait proposé généreusement à son fils d'intervenir et d'adresser au banquier la demande de la main de mademoiselle Schunberg ; mais le jeune homme avait repoussé cette proposition, ne voulant pas s'avancer trop sans avoir le complet assentiment de celle qu'il aimait. D'un autre côté, la jeune fille lui ayant fait une promesse positive, il considérait comme une imprudence de la presser directement. Il lui fallait une tierce personne en qui Clotilde eût une confiance sans bornes, et dont la position lui permit de lui confier son secret.

Madame de Lunéville, sa marraine, réunissait toutes ces conditions. Le soir même de son duel avec Georges, Sanchez se rendit à l'hôtel de Lunéville. Il y avait réception intime dans les salons de la baronne. Le marquis arriva à neuf heures, c'est-à-dire le premier. En s'adressant à madame de Lunéville, afin d'en faire une alliée, d'Alviella pouvait fort mal tomber, car la baronne, on le sait, avait dissuadé pendant longtemps Clotilde de tout projet matrimonial ; mais à la suite de la conversation dans laquelle mademoiselle Schunberg avait appris à son père que le marquis était amoureux d'elle, Isaac avait eu un sérieux entretien avec sa parente, qu'il avait fini par convaincre et par disposer favorablement en faveur de Sanchez.

L'antipathie de madame de Lunéville pour le mariage

n'était pas invincible. D'un caractère léger, elle adorait de jouer un grand rôle dans les événements qui se déroulaient dans son salon. De Maurange, dont elle avait remarqué les assiduités, ne lui plaisait que médiocrement. Elle prit franchement fait et cause pour Sanchez, et, sans connaître encore les projets de départ du banquier et de sa fille, fit à d'Alviella le plus charmant accueil lorsqu'il parut.

—A quoi dois-je ce bel empressement, monsieur le marquis ? dit-elle en lui tendant la main.

—Mais au plaisir extrême que j'ai toujours à causer avec vous, baronne, répondit Sanchez, puis ensuite....

—Ah ! il y a "un puis ensuite" ? J'en étais sûre. Faut-il qu'on vous aide ?

—Pourquoi ?

—Dans l'explication de ce grand mot-là.

—Vous pressentez donc ce qu'il veut dire ?

—Je vais même vous le traduire en huit syllabes. Il s'agit de ma pupille, n'est-ce pas ?

—Oui, madame. Mais comment savez-vous ?....

—Ah ! c'est mon secret.

—Mademoiselle Clotilde....

—Ne m'a rien dit, je vous l'affirme. Donc vous avez des chances, et c'est pourquoi je consens à plaider votre cause.

—Ah ! madame, que vous êtes bonne !

—Clotilde et son père doivent venir ce soir après l'Opéra ; je ne vous ferai pas languir plus longtemps.

Plusieurs personnes furent annoncées. La baronne quitta le marquis pour aller les recevoir. Cette soirée fut bien longue pour Sanchez. Il compta les minutes jusqu'à l'arrivée du banquier et de sa fille. Après avoir salué Clotilde, qui avait pris place à côté de la baronne de Lunéville, il s'éloigna et rejoignit Schunberg, qui se trouvait dans le petit boudoir.

Le banquier l'accueillit avec son affabilité ordinaire. Sanchez lui était sympathique et, de ce côté, ce dernier pouvait être certain de ne rencontrer aucun obstacle ; mais il n'ignorait pas que l'amour aveugle d'Isaac pour sa fille le ferait la laisser entièrement maîtresse de son choix. La baronne profita de l'absence du marquis pour aborder franchement la question. L'air dont Clotilde l'écouta apprit à madame de Lunéville que la cause de son protégé n'était pas encore complètement gagnée.

—Mon père m'a donné un an pour me décider, marraine ; jusqu'à l'expiration de ce délai, qu'on ne me demande rien.

—Tu as raison : pourtant, ma chère Clotilde, le marquis d'Alviella est un homme charmant.

—Je lui reconnais comme vous beaucoup de qualités, mais le mariage est une chose si grave, qu'on doit me laisser le temps d'y réfléchir tout à l'aise, n'est-il pas vrai ?

—Tu n'aimes donc pas M. d'Alviella ?

—Pas encore assez.

—Mais que lui dirai-je ?

—Rien. C'est une épreuve, un secret que vous saurez bientôt.

—Un secret.

—Oui, un grand projet dont le marquis sera fort en peine.

—Ah ! dans quel but, ma mignonne ?

—Si le marquis m'aime réellement, qu'il sache me le prouver. Oh ! j'ai beaucoup réfléchi, et ma résolution est irrévocable.

—Et ne peux-tu rien me dire qui me renseigne un peu sur cette résolution formelle ?

—Soyez patiente, chère baronne. Mais laissez-moi prendre mon air sévère. Voici M. d'Alviella ; il faut que je commence dès ce soir à le préparer à l'événement et à lui montrer que, quelle que soit l'affection qui nous unit, je trouve bien hâtée la confiance qu'il vous a faite.

—Et pourquoi, chère enfant ?

—Pour un motif fort simple, marraine : celui du respect des sentiments. C'est une délicatesse outrée peut-être que la mienne, mais j'en veux à M. d'Alviella de ne l'avoir point comprise comme moi. J'hésitais encore en entrant ici, l'indiscrétion qu'il a commise me décide complètement.

—Mais à quoi, chère sensitive ?

—Silence, voici le marquis.

Sanchez s'approcha. Le moment était décisif pour lui. Il questionna madame de Lunéville du regard.

—Hélas ! lui répondirent les yeux de la baronne.

L'entrevue fut embarrassée. Sanchez comprit qu'il avait quelque chose à se faire pardonner, mais il se creusa vainement l'esprit afin de découvrir ce que ce pouvait être. Il redoubla néanmoins d'attentions pour Clotilde, qui n'accueillit ses hommages que par une froideur calculée. Au moment où on allait se séparer :

—Qu'est-il donc arrivé, madame ? demanda-t-il tout bas à la baronne d'un accent plein d'anxiété.

En quelques mots, la marraine de Clotilde voulut bien le mettre au courant.

La situation était grave pour Sanchez, mais la frayeur lui avait fait craindre tant de choses, qu'il fut presque heureux en apprenant le véritable motif de la bouderie de mademoiselle Schunberg. Il s'était imaginé d'abord qu'elle avait non seulement appris son duel avec de Maurange, mais encore qu'elle en avait deviné la véritable cause. Cette supposition était invraisemblable, car tout concourait à laisser Clotilde complètement ignorante des événements de la journée.

D'abord, les témoins s'étaient engagés à ne parler à personne du duel, et ils avaient dû garder un silence absolu, puis Georges n'était pas assez intime à l'hôtel Lunéville pour assister aux soirées familiales ; donc nul n'avait pu y remarquer son absence, Clotilde moins que tout autre. Le marquis fit promptement toutes ces réflexions, et dès que le banquier et sa fille se furent retirés, il chercha à justifier la jeune fille à ses propres yeux, ce qu'il ne tarda pas à faire à son entière satisfaction.

—“Oui, c'est vrai, elle a raison, j'ai été trop prompt, se dit-il ; son courroux est mon ouvrage. Suis-je assez sot du reste d'avoir ainsi voulu brusquer les choses quand j'étais si près de toucher au but ? Maudissons mon impatience. Ses regards ne m'en avaient-ils pas dit cent fois plus que tous les aveux qu'elle aurait pu faire à la baronne. Elle m'aime ; je l'aime trop, moi, pour qu'il puisse en être autrement. Chère Clotilde ! que ne puis-je me jeter à tes pieds pour implorer mon pardon, en me montrant aussi repentant que je le suis de ma faute. Ah ! je ne douterai plus à l'avenir, je laisserai marcher nos cœurs sans demander à personne de hâter, par son intervention, le bonheur qui nous attend. Je renfermerai mon amour en moi, je le sanctifierai par le mystère dont je saurai l'envelopper ; je le placerai si au fond de mon âme, que nul ne pourra en mesurer la grandeur, ni même se douter qu'il existe. Clotilde a raison, elle a agi sagement. Elle savoure son secret en dissimulant la réalité, son âme est un sanctuaire dans lequel nul regard

profane ne doit pénétrer : il y a dans cette susceptibilité grande de ma fièvre et radieuse idole un charme que j'aurais dû comprendre. Merci, Clotilde, chère âme d'élite, vous faites bien de me punir."

Ce monologue n'avait pris à l'esprit du marquis que quelques secondes. Toute cette consolation qu'il venait de découvrir avait passé dans son cœur comme un éclair, illuminant son visage et rassérénant son âme.

L'homme qui, quelques heures auparavant, avait évidemment visé Georges de Maurange au cœur, ne rêvant que sa mort, sans pitié pour sa force, sa jeunesse, son avenir et pour ceux qui pourraient le pleurer, camarades ou parents, amis intimes, sœurs ou mère. Le sombre Sanchez enfin avait fait place au radieux marquis d'Alviella. Les grands sentiments ont sur certaines natures violentes et impressionnables, le pouvoir de leur faire égrener, en moins d'une heure, le chapelet de toutes les espérances, après leur avoir fait dire complètement celui des doutes les plus cuisants et les plus douloureux. L'air heureux du marquis frappa la baronne de Lunéville.

—Déjà consolée, marquis, lui dit-elle.

—Déjà consolé, et pourquoi ? fit d'Alviella en jouant l'étonnement.

—Mais les tristes nouvelles que je vous ai données !

—Madame la baronne, voulez-vous me permettre d'user vis-à-vis de vous d'une entière franchise ?

—Je vous y engage, marquis.

—Eh bien ! en ce cas, ne me questionnez plus.

—Ah ! fit M^{de} Lunéville.

—Je vous en prie. J'ai commis ce soir une faute grave dans laquelle je ne veux plus retomber à l'avenir. C'est mal, ce que je fais, n'est-il pas vrai, de vous prier de ne plus vous occuper de mon pauvre cœur, alors qu'à son premier appel vous avez bien voulu seconder ses plus chères espérances ; mais de grâce, sans analyser ma conduite, sans même chercher à savoir les motifs qui me font agir, comme je le fais en ce moment, accordez-moi l'abstention complète que je réclame de vous, au nom de la bienveillance toute cordiale dont vous avez bien voulu m'honorer jusqu'ici.

—Le cœur est un fou de génie, répondit la baronne ; dès ce moment j'ai tout oublié et vous promets de ne plus vous parler de Clotilde à l'avenir.

—Merci, fit Sanchez en s'emparant de la main de M^{me} de Lunéville, sur laquelle il déposa un baiser respectueux.

Le lendemain, il revit Clotilde aux Italiens. Ordinairement, un signe presque involontaire et apparent pour lui seul apprenait à Sanchez qu'on l'avait aperçu. La baignoire du marquis était en face de la loge du banquier. Alors, au premier entr'acte, il gravissait précipitamment les marches qui mènent au foyer, et, traversant le couloir, venait se mêler à ceux qui allaient porter leurs hommages à Clotilde et à son père. Le soir dont nous parlons, ce muet appel, ce signe si désiré, ce rien imperceptible, et que le marquis discernait toujours avec un tact vraiment extraordinaire, se fit plus qu'attendre ; il ne vint pas. On jouait le *Barbier*, et jamais Clotilde n'avait écouté la Patti avec plus d'attention. Son regard ne quittait pas la scène, et s'il l'abandonnait pendant un court instant, c'était pour accueillir quelque nouveau visiteur. Pendant deux actes d'une mortelle longueur pour Sanchez, il ne put rencontrer une seule fois les yeux de Clotilde. Sa rigueur lui sembla extrême ; il se dit qu'il ne méritait point un tel excès de sévérité ; et, las d'une injuste

torture, il se décida à aller à Clotilde, puisqu'elle ne daignait pas venir à lui. Il se fit ouvrir la loge du banquier.

Durouget, d'Artheville et un jeune homme nommé M. de Vardes, dont la bêtise sucrée était proverbiale, y étaient installés auprès d'Isaac et de sa fille. Celle-ci avait vu le marquis quitter sa place, elle entendit la porte de la loge s'ouvrir, et, devinant qui venait d'entrer, prit la lorgnette sans se retourner en feignant d'examiner avec une grande attention les toilettes des belles habituées. Sanchez vit cette petite manœuvre, et après avoir salué Schunberg et serré la main de ses témoins de la veille, il attendit patiemment que la jeune fille daignât remarquer sa présence. Sans se douter de l'escarmouche de coquetterie qui avait lieu en ce moment, et attribuant à une simple distraction la réception plus que froide que Clotilde faisait à son client, Isaac mit la main sur le bras de sa fille. Force fut à celle-ci de se retourner. Ses yeux rencontrèrent les regards de Sanchez pleins de respectueux reproches. Ils se saluèrent, et aussitôt M^{lle} Schunberg, reprenant ses jumelles, continua son examen de la salle. Cette conduite attrista profondément le marquis. Il se retira dès qu'il crut pouvoir le faire sans affectation, car Clotilde écoutant les fudeurs de M. de Vardes avec une attention inexplicable, chez un esprit aussi distingué que le sien, affecta de n'adresser au marquis que quelques monosyllabes tout à fait insignifiants.

LE DÉPART

Le jour du bal du ministre, si impatiemment attendu par Sanchez, arriva. Il s'y rendit plein d'anxiété. Son sort allait se décider enfin. Toute sa vie, d'un mot, devait se transformer en une longue félicité ou devenir à jamais morne et désolée. Comme tous les esprits préoccupés d'une chose unique, il s'était fait d'avance un tableau probable de ce qui allait se passer entre Clotilde et lui. Après l'avoir cherché quelques instants, il la découvrirait enfin, s'approcherait d'elle respectueusement ; puis l'orchestre donnerait le signal, il lui offrirait le bras pour le quadrille dont la jalousie subite de Sanchez au bal de la baronne, lui avait révélé le magique pouvoir. Il questionnerait en tremblant la jeune fille. Elle répondrait timidement. Cette réponse le ravissait d'avance, car malgré la froideur de Clotilde pendant les derniers jours, elle ne pouvait lui faire perdre toute espérance. Et si un "oui" sortait des lèvres, que de joies inconnues ! que de bonheurs extrêmes ! Il allait franchir en un instant l'antichambre du ciel. Mais rien n'arriva comme l'avait présumé le marquis. Il eut beau chercher M^{lle} Schunberg dans le bal, il ne la vit point. Ni le banquier, ni Clotilde ne parurent chez le ministre. Peindre le chagrin de Sanchez serait chose impossible. Chaque seconde emportant une espérance, faisait naître une désillusion nouvelle dans son cœur.

Ce ne fut qu'à deux heures du matin qu'il fut bien convaincu que son attente était vaine, et que cette nuit si désirée n'apporterait rien de nouveau à ses tendres projets. M^{me} de Lunéville était bien présente, mais Sanchez n'osa la questionner. Il rentra chez lui triste et morne et passa toute la nuit à chercher à s'expliquer la cause probable de l'absence de Schunberg et de sa fille. A quatre heures, le lendemain, n'osant pas aller chez le banquier, il se rendit chez la baronne. Plusieurs personnes s'y trouvaient réunis lorsque le marquis entra.

Se rappelant qu'il s'était formellement promis de ne point faire intervenir de nouveau la marraine de Clotilde dans ses projets amoureux, il s'efforça de l'aborder de l'air le plus calme et le plus indifférent du monde. Il venait là, non point pour questionner, mais pour écouter, certain d'avance que s'il s'était passé quelque chose de grave, il ne pouvait manquer de l'apprendre. La conversation suspendue un instant par l'entrée du marquis se renoua bientôt, indifférente et décousue, comme la plupart de celles qu'on recommence inopinément.

—Étiez-vous hier à l'Opéra ?

—Non, baronne, répondit M. de Vardes, à qui la maîtresse de la maison venait d'adresser cette question. —Et vous ?

—Non plus. Je suis resté ici fort tard. Brandus m'avait envoyé des partitions nouvelles et j'ai passé une grande partie de la soirée à les déchiffrer.

—Que n'étais-je là ! fit M. de Vardes d'un air aimable.

Mme de Lunéville ne daigna pas relever le gant parfumé que lui lançait le petit fat complimenteur, et se contenta de riposter à sa galante attaque par un sourire bienveillant.

—Oh ! moi, fit à son tour une comtesse longue et sèche, à la mine de parchemin, je n'aime pas le piano. J'en jouais jadis, pourtant, étant petite fille.

—Elle se trompe, ce devait être du clavecin, murmura un jeune homme à l'oreille du marquis.

La dame continua :

—Mais j'ai dû renoncer ; cela m'empêchait de porter les ongles longs, ce qui me gâtait les mains.

—Un vrai vandalisme, madame, fit M. de Vardes.

—Oh ! cher monsieur, vous m'accablez, répliqua la dame jaune : c'était une grêle de roses.

Et elle accompagna cette phrase prétentieuse d'un regard expressif, qui fit rougir jusqu'aux oreilles l'adolescent musqué.

—Oui, oui... en effet... Le piano, les ongles... Je comprends cela, dit un général, plus fort en stratégie qu'en l'art de dire des riens.

Pendant ce verbiage oiseux, Sanchez souffrait beaucoup.

Il cherchait à déguiser son trouble en froissant dans sa main un de ses gants, qu'il venait distraitemment d'ôter. La baronne l'examinait attentivement du coin de l'œil. Cet examen n'échappa point au marquis. Il se dit que ce regard annonçait évidemment un événement ; mais lequel ?

—L'Opéra n'est point mon théâtre, reprit la comtesse maigre au bout d'un moment. Le français devient une langue, affreuse une fois qu'elle est chantée, il n'y a qu'une langue vraiment musicale et mélodieuse, c'est l'Italien.

—L'Italien ! s'écria le général, ne m'en parlez pas : c'est du macaroni au sucre... J'ai beau écouter, je ne comprends pas un seul mot de ce que disent les artistes de Ventadour.

—Cela provient peut-être, général, de ce que vous n'êtes pas très versé dans la langue de Tasse et de Pétrarque, remarqua judicieusement M. de Vardes.

—Vous dites ? demanda le général.

—Que probablement vous ne savez pas beaucoup d'Italien, fit la baronne, afin d'épargner une réponse malheureuse au vieux brave.

—L'Italien ? mais je n'en connais pas un traitre mot, répondit-il.

Cet aveu fit sourire M. de Vardes d'un air capable.

—Je suis de l'avis de la comtesse, reprit madame de

Lunéville, je préfère les Italiens à l'Opéra. Et vous, monsieur le marquis, ajouta-t-elle en s'adressant à Sanchez.

—Moi, madame la baronne ? je vous avoue franchement que je n'ai pas de préférence.

Clotilde avait sa loge dans les deux théâtres, et d'Alviella aimait d'une façon égale tous les lieux où il pouvait la rencontrer. Que lui faisaient les artistes ! la vraie musique, pour lui, était l'hymne de son cœur, mille fois plus éloquente que la voix la plus mélodieuse et la plus savante qu'il pût entendre.

—Oh ! je m'en veux beaucoup de ne point avoir loué de loge cette année, reprit la comtesse. Je suis restée fort tard à la campagne, et à mon retour, tout était pris.

—Qu'à cela ne tienne, comtesse ; depuis hier il y a une loge vacante, sinon pour toute la saison, du moins pour six semaines à deux mois. Le titulaire est parti pour un long voyage.

—Mais, consentirait-il pendant son absence...

—A sous-louer ?... Parfaitement. Et si vous le désirez, je me fais fort d'obtenir qu'il vous cède ses droits ; il n'a rien à me refuser ; c'est mon ami et mon banquier, M. Schunberg.

La foudre, en tombant sur la tête de Sanchez, ne lui eût pas imprimé une plus vive secousse que celle qu'il ressentit en entendant cette nouvelle. Il pâlit horriblement, et après avoir adressé à la baronne un regard plein d'éloquence, ne pouvant se contenir plus longtemps :

—Pardou, général, fit-il ; mais je crois que vous faites erreur, car j'ai vu M. Schunberg dans sa loge, il y a trois jours ; j'y suis allé lui serrer la main et présenter mes hommages à sa fille, et ni elle ni lui ne m'ont rien dit de ce départ.

—Pas plus qu'à moi, monsieur, qui fus cependant, comme vous, un instant leur hôte ce soir-là. Néanmoins, hier, M. Schunberg a quitté Paris avec sa fille, je vous l'affirme, car je tiens cette nouvelle de Durouget lui-même, qui me l'a apprise ce matin.

—Oh ! général ! je ne doute plus.

Et Sanchez se tut, pâle et consterné.

—C'est bien étonnant, une jeune fille aussi miraculeusement belle, aussi fêtée que mademoiselle Schunberg, fuir nos fêtes en cette saison, c'est bien étonnant ! murmura M. de Vardes.

—Quoi ? demanda le marquis avec une certaine impatience.

—Ce départ, monsieur. Nous ne sommes pas à l'époque où l'on s'éloigne, mais à celle où l'on reste. Perdre deux mois d'hiver, de bals, de spectacles, de plaisirs de toute espèce... C'est bien étonnant !

Sauf Sanchez et la baronne, les autres personnes présentes firent chorus avec M. de Vardes, en déclarant que ce voyage était véritablement incompréhensible.

Madame de Lunéville essaya de l'expliquer.

—Je ne conçois rien à votre stupeur, dit-elle ; sans doute, M. Schunberg a été forcé de quitter Paris inopinément par de graves intérêts que seul il pouvait régler, et l'affection de ma filleule pour son père n'est assez connue pour que je trouve fort simple qu'elle l'ait accompagné. Ces paroles satisfirent les assistants. Mais d'Alviella les trouva fort insuffisantes. Son anxiété augmentait. S'approchant du général, il le prit à l'écart et lui dit :

—J'ai quelques fonds chez M. Schunberg. Je comptais aller le consulter demain au sujet d'un placement qui m'est offert ; son absence me forcera à lui écrire. Voulez-

vous être assez bon pour me dire où il est allé, général ?

—Pour cela, cher monsieur, je n'en sais absolument rien.

—Vous ne vous en êtes donc pas informé ?

—Au contraire ; mais il paraît que M. Schunberg ne l'a dit à personne.

Pendant que le vieux général parlait ainsi, Sanchez, mesurant rapidement avec logique la portée que le départ du banquier et de Clotilde avait pour lui, ne douta pas un seul instant que mademoiselle Schunberg n'eût quitté Paris pour se soustraire à l'obligation prise par elle de lui faire, au bal du ministre, une réponse définitive. La douleur qu'il en ressentait était immense. L'amour se décuple dans les cas semblables, car de tous les stimulants des cœurs vraiment pris, l'obstacle est incontestablement le plus puissant.

Au premier désir vient se joindre l'attrait du fruit défendu, cette irrésistible tentation à laquelle l'humanité entière cède plus ou moins, depuis Ève, la première pécheresse. Le marquis appela à lui toute la fierté que contenait son cœur, afin qu'aucune des personnes présentes ne pût se douter du trouble qui régnait dans son âme, et, s'étant fait une voix calme et un visage de marbre :

—C'est étrange, dit-il au général : il faut croire que fatigué du torrent des affaires, M. Schunberg aura ressenti le besoin de goûter, pendant quelques semaines, un complet repos, et le mystère dont il s'enveloppe est facilement explicable. Les grands financiers sont harcelés partout par une foule de gens qui vont à l'or comme le fer à l'aimant, espérant qu'à son contact, ils en emporteront toujours au moins quelques parcelles.

—C'est mon avis aussi et la seule raison réellement probable, fit le général.

Le marquis revint à sa place. Pendant tout ce qui précède, la baronne avait suivi à la dérobée jusqu'au moindre de ses mouvements. La quiétude apparente du jeune homme ne la trompa point. Du reste, ainsi qu'un homme ivre fait maints efforts pour conserver son équilibre, il voulut s'étourdir, et, dès ce moment, saisit le dès de la conversation, qu'il mena fébrilement joyeux jusqu'au moment où les autres visiteurs de madame de Lunéville ayant pris congé d'elle, il se trouva seul avec la marraine de Clotilde. M. de Vardes sortit le dernier. A peine eût-il disparu, qu'abandonnant toute contrainte, Sanc. z s'écria :

—Que veut dire ce départ ? Ah ! je suis bien malheureux, madame la baronne. Où sont-ils allés, de grâce ? Vous devez le savoir. Elle ne m'aime donc pas... Oh ! c'est horrible ! Mais n'importe ; si cette terrible supposition est la triste réalité, dites-le moi ; je préfère tout au monde au doute mortel qui me ronge le cœur.

Sa voix était émue, son œil humide.

Madame de Lunéville fut touchée par ce grand amour.

—Ne vous désespérez pas, dit-elle.

—Vous n'avez donc pas compris ? interrompit Sanchez. Elle est partie sans me répondre.

—Je le sais.

—Ah ! où est-elle ? De grâce, dites-le moi.

—Je l'ignore.

—Vous aussi, fit Sanchez avec doute.

—Je vous le jure.

—Ah ! que vais-je devenir ?

—Voyons, du calme et raisonnons. Si Clotilde était décidée à rompre complètement avec vous, pourquoi ne l'aurait-elle pas franchement déclaré ?

—Elle aura craint mes justes reproches, mes larmes, que sais-je ?

—Monsieur, je suis femme, et je dois avouer en toute franchise qu'une telle crainte nous retient rarement. Pleines d'abnégation, de pitié, de bonté, d'admiration pour celui que nous aimons, nous sommes froidement cruelles pour un indifférent. La femme divise ses soupirants en deux catégories distinctes : les idoles et les esclaves. Les premiers sont ses maîtres ; elle est fière de les servir ; les seconds semblent à ses yeux n'avoir été créés que pour endurer tous ses caprices. Point de détours vis-à-vis de ceux-là, une brutale franchise même doit les honorer. Donc, croyez-le bien, si vous n'aviez été aux yeux de Clotilde qu'un amoureux importun, elle vous l'aurait déclaré franchement et ne serait point partie.

—Si elle m'aimait, elle ne me fuirait pas cependant.

—Elle ne vous fuit peut-être que pour mieux vous revenir.

—Vous cherchez en vain à calmer ma peine, baronne ! Ah ! c'est affreux ce qu'elle fait là. N'aurait-elle pas de cœur ?

—Pas de cœur, Clotilde ? Voilà une étrange accusation. Je vous affirme qu'elle en a, et beaucoup.

—Mais alors comment n'a-t-elle pas songé à la douleur énorme qu'elle allait me causer en s'éloignant ?

—Monsieur le marquis, ma filleule n'est point une femme ordinaire. Si un jour elle vous dit "oui," ce sera de toute son âme et ce mot a d'autant plus d'importance à ses yeux, qu'elle ne voudra le prononcer que lorsqu'elle trouvera un bonheur immense à le dire. A votre place, j'espérerais, car ce départ n'est peut-être qu'une épreuve. Elle veut se demander au loin si vraiment elle vous aime.

—Et savoir à son retour si je l'aime aussi ? s'écria le marquis brusquement éclairé par ces paroles.

—C'est cela.

—Ah ! fit Sanchez, en sentant renaître en lui un germe d'espoir. Mon Dieu ! si ce pouvait être vrai, je serais trop heureux.

—Puis, se levant, il s'écria :

—Adieu, adieu, baronne.

—Où allez-vous ?

—Mais je pars.

—Pour où ?

—Je ne sais, mais je vais rejoindre Clotilde.

OU DUROUGET DEVIENT IMPÉNÉTRABLE.

Le marquis quitta brusquement Mme de Lunéville, sans attendre les nombreuses objections qu'elle s'appropriait à lui faire sur les nombreuses difficultés qu'offrait son projet. Lorsque son premier enthousiasme fut calmé, Sanchez se trouva fort en peine. Sans nul indice sur la route qu'avaient prise Schunberg et sa fille, il était impossible qu'il parvint à les rejoindre. Les amoureux ne doutent de rien. L'amour grandit les âmes et les fait conquérantes. Un homme dont le cœur est plein de cette force suave, croit qu'il lui serait aisé d'enjamber les tours Notre-Dame ou de franchir d'un bond la Seine. L'illusion donne des ailes, comme certains songes vous font traverser, plus rapides que l'obus dans sa trajectoire, des espaces incommensurables.

On trône du haut du piédestal, sur lequel le bonheur vous hisse, regardant les villes comme autant de Lilliputs et les hommes comme des Pygmées. Ce n'est point tout à fait de l'orgueil, c'est un sentiment noble qui défie les esprits et la matière et croit que tout doit concourir

à sa propre félicité ; un prisme tout singulier que rapetisse tout ce qui nous entoure, pour ne laisser plus rien de grand que la puissance dont on ressent les vertigineux effets. Après avoir craint la perte du cœur de Clotilde et redouté de devoir à tout jamais renoncer à elle, le marquis éprouva l'illusion que je viens de décrire, dès qu'il ressaisit, aux paroles de Mme de Lunéville, l'espoir qu'elle lui avait donné.

—Je vais la rejoindre, s'était-il écrié avec une sincérité grande ; mais dès que la froide raison lui déroula le cortège de tous les obstacles qu'il aurait à franchir, il se mit à réfléchir profondément aux moyens qu'il pourrait employer pour découvrir dans quels lieux Clotilde et son père s'étaient rendus.

Les méditations graves exigent impérieusement une complète solitude ; aussi Sanchez, en rentrant dans la cour de son hôtel, jeta-t-il les guides à Manoel, et, sans monter chez la marquise, s'enferma-t-il dans une pièce du rez-de-chaussée, qui lui servait à la fois de fumoir et de bibliothèque. C'était une petite salle aux lambris de chêne sculpté, tapissée de cuir de Cordoue véritable, de couleur sombre à grands ramages, lamés d'or et d'argent. Deux meubles principaux en recouvraient les panneaux les plus grands. L'un contenait les meilleurs cigares du monde, depuis le havane le plus aromatique, jusqu'au manille le plus parfumé. L'autre renfermait une collection de livres français, espagnols et portugais, parmi lesquels Voltaire coudoyait les Canoens et Molière, dont l'œuvre complète en occupait tout un rayon. A peine arrivé dans cette salle élégante, le marquis prit place dans un vaste fauteuil placé devant la cheminée, où flambait une énorme bûche, puis il se posa froidement cette question :

—Comment faire pour aller la rejoindre ?

Son hésitation ne fut pas longue ; il se rappela bientôt certaines paroles que lui avait dites le général, et, présumant que Durouget seul pouvait le guider et consentir certainement à le faire, il sonna Gomez.

Celui-ci ne se fit pas attendre.

—A-t-on dételé ? lui demanda Sanchez.

—Oui, monsieur le marquis ; Manoel vient de faire rentrer les chevaux à l'écurie.

—Eh bien ! qu'il attèle de nouveau.

Dans toute autre circonstance, Gomez n'eût point gardé le silence ; mais le ton impérieux dont Sanchez lui donna cet ordre n'admettait point d'observation.

—Bien, Monsieur le marquis, se contenta de faire l'intendant en disparaissant.

—Oui, c'est cela, se dit Sanchez dès qu'il fut seul. Durouget doit tout savoir, et ne pouvant soupçonner que je suis pour quelque chose dans le départ de M. Schunberg et de sa fille, il n'hésitera pas à me révéler le lieu de leur retraite. Ah ! quelle joie de la retrouver, de la surprendre ! Quelle ivresse de pouvoir lui dire : " Je vous ai comprise, vous avez fui pour soumettre mon cœur à une épreuve décisive, pour le questionner par l'absence, qui double l'amour vrai et tue l'amour feint. Me voici, ne doutez plus de lui, car là-bas, sans vous il aurait cessé de battre et j'en serais mort."

Une heure après, le marquis pénétrait dans le bureau du caissier principal de la maison Schunberg et Cie, Lucien Durouget.

Un emprunt considérable dont il établit les bases d'une façon remarquable lui avait gagné l'esprit et la confiance du financier, qui dès lors en fit son *alter ego*,

celui à qui incombait l'immense responsabilité de tout diriger lorsque les affaires appelaient Isaac loin du siège social. Le favori répondit complètement à l'attente de son puissant protecteur. Homme d'argent jusqu'au bout des ongles, intelligent, actif, il agit en ambitieux qui sait que la récolte dépend de la façon dont on sème. Le succès couronna ses efforts. Schunberg l'intéressa largement dans plusieurs affaires heureuses et importantes et son patronage le fit arriver à une position de fortune et de considération dont le commencement de cette histoire a pu donner une idée. Durouget devait tout à Schunberg, le proclamait hautement et lui était entièrement et sincèrement dévoué. Sanchez allait en acquérir la preuve. Lorsqu'il pénétra dans son bureau, Lucien l'accueillit avec sa gaieté ordinaire.

—Eh ! bonjour, marquis, fit-il ; à quel heureux hasard suis-je redevable de votre bonne visite ?

—Je voudrais parler à M. Schunberg.

—Impossible.

—Ce qu'on m'a dit est donc vrai ?

—Quoi ?

—Que M. Schunberg est parti hier ?

—En effet, c'est exact.

—Ah ! fit d'Alviella de l'air le plus contrarié qu'il pût prendre.

—Mais, continua Durouget, s'il s'agit d'affaires de la maison, vous pouvez vous adresser à moi. En partant, M. Schunberg m'a laissé plein pouvoir, selon sa coutume.

—Mon Dieu ! interrompit Sanchez, je ne demanderais pas mieux, mais il s'agit d'une chose spéciale, toute confidentielle, que je ne puis confier qu'à M. Schunberg lui-même. Sera-t-il absent longtemps ?

—De six semaines à deux mois. Si vous êtes pressé, écrivez-lui.

—J'y pensais, fit Sanchez, enchanté de cette proposition. Où dois-je adresser ma lettre ?

—Ici : je la ferai immédiatement parvenir.

—Ne vous donnez pas cette peine, mon cher Durouget ; puis, d'ailleurs, tout cela me prendrait trop de temps. Dites-moi l'adresse de M. Schunberg, ce sera plus simple.

—Je ne le puis.

—Comment ! fit le marquis, en feignant l'étonnement, ne la savez-vous pas ?

—Je la sais ; mais, en partant, M. Schunberg m'a formellement défendu de la donner à qui que ce soit.

—Il y a des exceptions, je suppose ?

—Aucune, mon cher marquis, pas même en votre faveur.

—Vous prenez, j'en suis sûr, son ordre trop à la lettre, mon cher ami ; soyez persuadé que je n'abuserai pas de votre confiance, et, puisqu'il y a un petit mystère, paraît-il, si peu important qu'il soit, il restera entre nous, je vous le promets.

—Je n'en doute pas : mais mes instructions sont formelles, et je n'ai pas l'habitude de les enfreindre. Je vous le répète, écrivez. Si vous êtes pressé, voici plume et encre ; installez-vous là, votre lettre partira ce soir même.

—Voyons, mon cher Durouget, fit Sanchez sans se laisser décourager par toutes ces difficultés, vous poussez un peu loin le respect de la volonté de votre chef ; dites-moi ce que je vous demande, M. Schunberg ne vous en fera aucun reproche, soyez-en convaincu.

—Épargnez-moi la peine de vous refuser une seconde fois.

Je n'insiste plus, fit Sanchez en se levant, mais je puis écrire ici ; j'ai besoin pour cela, de notes qui sont chez moi. Néanmoins, comme il s'agit d'un conseil, je vais d'abord aller chez mon notaire, peut-être pourra-t-il remplacer M. Schunberg dans cette circonstance. Si son intervention ne me suffit pas, j'écrirai, et je vous ferai mettre ma missive.

— Elle partira immédiatement, je vous le promets. Résolé d'avoir dû vous refuser, mon cher marquis, et à l'instant.

— A bientôt, fit Sanchez, qui sortit en maudissant le rupule de Lucien, et tout préoccupé du parti qui lui restait à prendre.

Au moment où, morne et découragé, il rentrait à l'hôtel de la rue de l'Université, Manoël lui tendit un plateau d'argent, sur lequel était une lettre. Sanchez la prit distraitemment et pénétra dans son fumoir. Un instant après, la sonnette de cette chambre retentit violemment, appelant Gomez. L'intendant entra bientôt chez son maître.

— Nous partons dans une heure, Gomez ; apprête tout.

— Et pour où, monsieur ?

— Pour l'Italie ; va.

Manoël était aux aguets. Dès qu'il eût entendu le marquis donner ses ordres, il sortit de l'hôtel et rejoignit un coupé arrêté au coin de la rue de l'Université et de la rue du Bac. Cette voiture contenait deux personnes. Un vieillard à la barbe rousse et une femme voilée.

— Eh bien ? fit le vieillard à Manoël.

— Je lui ai remis la lettre, et il part ce soir.

— Voici ce que je t'ai promis, reprit le vieillard en montrant une bourse bien garnie au nègre.

Après quoi la voiture s'éloigna.

La lettre remise par Manoël à Sanchez était un billet anonyme ne contenant que ces mots :

“ Clotilde est à Rome.”

Le vieillard était Schiba, la femme voilée, l'inconnue et le vieil Indien appelait “ maîtresse.”

QUELQUES EXPLICATIONS INDISPENSABLES

Plusieurs points sont restés inexplicables jusqu'ici. Nous allons combler cette lacune afin de prévenir toute sensation d'in vraisemblance. Et d'abord, disons de ce qui nous semble devoir être avant tout éclairci, c'est-à-dire comment l'étrangère avait appris la prochaine rencontre qui devait avoir lieu entre le marquis Georges, et comment elle avait pu recueillir sur ce dernier assez de renseignements précis pour lui faire une étrange proposition de lui acheter la vie de son adversaire. Commençons par ce dernier point.

Depuis que Sanchez habitait Paris, toutes ses actions étaient surveillées ; Mme Firmin, sans être chargée officiellement d'espionner le jeune Brésilien, aidait puissamment les gens que Schiba avait chargés de ne point laisser M. le marquis d'Alviella des yeux. La gouvernante de Clotilde avait été gagnée par lui dès que le marquis, par ses fréquentes visites à l'hôtel Schunberg, avait montré qu'un intérêt puissant l'y attirait. Les espions de l'inconnue découvrirent bientôt qu'ils n'étaient pas seuls à s'occuper du marquis, et le valet de chambre de Georges de Maurange les mit sur les traces de son maître. Aussitôt, toute l'attention de l'étrangère se reporta momentanément sur ce dernier. Elle partit pour Poitiers, alla trouver le notaire de la famille

de Maurange, lui parla vaguement d'un mariage et sous ce prétexte, obtint sur Georges tous les renseignements désirables.

La terre de Maurange avait été la dernière propriété que Georges avait vendue. Le notaire poitevin l'apprit à la jeune femme. Or, Georges tenait énormément à cette demeure patrimoniale, que le nouveau propriétaire avait, depuis quelques mois, remise en vente. Georges en avait été informé. Et malgré cela il n'avait point fait d'offre, les détails donnés par Clotilde à Mme Firmin sur le caractère de son soupirant, répétés aux intéressés par la gouvernante, les amenèrent à analyser complètement la conduite du jeune homme, certains qu'ils furent bientôt que la question d'argent ne pouvait être étrangère à l'amour qu'il semblait avoir pour Mlle Schunberg. Ils résolurent dès lors de faire de lui le principal auxiliaire de la trame infernale qu'ils avaient ourdie contre le marquis, et que la suite de cette histoire fera complètement connaître, et n'attendirent qu'une occasion favorable pour s'assurer de l'entier concours du rival de Sanchez.

La provocation de ce dernier leur fournit. La scène qui s'était passée dans le boudoir de Mme de Lunéville, scène dans laquelle le marquis et Georges avaient préparé d'avance leur altercation au cercle de la Concorde avait eu un témoin. Si de Maurange, en quittant le boudoir de la baronne, s'était retourné en sortant, il aurait vu une portière se soulever et paraître un individu connu dans les salons parisiens sous le nom de sir Perkins, vieil Anglais fort riche, à ce que l'on disait. Sir Perkins n'était autre que Schiba. Nul pourtant, sous les traits de l'Anglais, n'eût pu reconnaître le vieux khansaman. Admirablement vêtu, cachant sous une perruque d'un rouge blond sa blanche chevelure et dérochant à l'aide d'une teinture ingénieuse sa barbe argentée, il complétait la transformation de ses traits en les recouvrant d'une eau blanche qui éclaircissait son visage, sur les pommettes duquel était étendue une teinte rosée assez vive. Ainsi déguisé, il avait l'air d'un vieux fat de cinquante ans.

Nul ne savait comment sir Perkins avait franchi le seuil des salons parisiens, et nul, à vrai dire, ne s'en inquiétait. L'étranger affichait un certain luxe fort rassurant pour les gens avec qui il entretenait de mondaines relations. Parfois on le voyait au Bois, dans un élégant équipage ; il n'en fallait pas plus pour satisfaire les curieux et sir Perkins passait généralement pour un riche négociant retiré, qui avait fait fortune dans les Indes. Sa double existence faisait croire qu'il avait un goût prononcé pour la retraite : du reste, afin d'expliquer ses disparitions nombreuses et subites, il prétendait avoir dans le Berry une campagne où il passait fréquemment plusieurs jours.

Le matin du départ du banquier, Mme Firmin s'était rendue à la villa de Neuilly. La maîtresse du logis attendait sa visite. Un mot, jeté la veille à la poste par la gouvernante de Mlle Schunberg, la lui avait annoncé.

“ Le grand projet va se réaliser. Où irons-nous ? Je l'ignore encore, mais demain matin, je la ferai causer et je serai chez vous à midi.”

Afin de réaliser cette promesse, la digne Mme Firmin s'était montrée plus soumise et plus mielleuse que jamais au lever de Clotilde.

— Tu sais Firmin, lui avait dit cette dernière, que j'ai gagné ma cause. Mon père a consenti, et nous partons aujourd'hui même. Ah ! J'en suis ravi.

—Je comprends votre joie, mademoiselle.

—Allons, vite, fais les malles. Charlotte m'aidera seule. Dieu ! que c'est amusant un voyage. Fuir Paris, son brouillard, pour un beau soleil, un ciel pur.

—Où allons-nous donc ?

—Mais en Italie, Firmin.

—A Venise ?

—Mieux que cela, à Rome. J'ai lu *Corinne* toute la nuit ; je me croyais au Forum ou à Saint-Pierre, le plus beau monument du monde à ce que prétend Mme de Staël.

—Mais ne craignez-vous pas, par ce départ, faire énormément de peine à quelqu'un ? hasarda la gouvernante.

—Ah ! te voilà comme mon père, tu plains le marquis.

—S'il vous aime vraiment, mademoiselle, vous allez lui mettre la mort dans l'âme.

—S'il m'aime, c'est vrai, Firmin ; mais aussi, quelle joie à mon retour.

—Ce n'est donc point pour l'évincer que vous avez provoqué cette absence ?

—Oh ! que tu sais peu lire dans mon cœur.

—Je ne vous comprends pas.

—C'est bien simple, pourtant. Si le marquis m'aime réellement, il ne m'aura pas oublié à mon retour, voilà tout ce que je veux savoir.

—Et alors . . .

—Que tu es curieuse . . . N'importe, je veux bien te répondre ; alors, je le croirai digne de moi.

—Et vous direz : oui.

—Avec bonheur . . . Mais l'heure passe ; va, va, ma bonne Firmin.

Renseignée sur tous les points, la gouvernante obéit avec empressement. Aidée par Charlotte, qui vint bientôt la rejoindre, elle eut promptement tout préparé pour le départ, et aussitôt que cette besogne fût terminée, elle se rendit en toute hâte à la villa de Neuilly.

—Pour où partez-vous ? lui dit l'inconnue, qui l'attendait impatientement.

—Pour Rome, madame.

—Et vous partez ?

—Ce soir.

—Mais votre maîtresse n'aime donc pas le marquis ?

—Si fait ; sa cause est gagnée s'il le veut.

—Que faut-il qu'il fasse pour cela, d'après vous.

—Qu'il n'oublie pas ses ancours pendant notre absence.

—Il fera mieux encore.

—Et, quoi ?

—Pardon, fit la jeune femme d'un ton impérieux, je crois que vous me questionnez ?

Mme Firmin baissa la tête en manière d'excuse. La riche étrangère posa sa main sur le timbre d'argent et le fit retentir. Schiba parut.

—Donne mille francs à madame, lui dit sa maîtresse.

—Oh ! c'est trop ! fit la gouvernante par acquit de conscience.

—Non pas, ce n'est même qu'un acompte, reprit la jeune femme ; car j'exige que vous me renseigniez sur tout ce qui se passera là-bas.

—Madame connaît mon dévouement et mon zèle.

—Oui, mais je ne crois pas inutile de les stimuler encore, si grands qu'ils puissent être déjà.

—Je lui promets de mériter ses largesses.

—J'y compte ; laissez-moi.

Madame Firmin obéit, suivie par Schiba, qui revint quelques instants après trouver sa maîtresse.

—Elle l'aime ! s'écria la jeune femme en voyant repa-

raître le Khansaman ; elle l'aime, Schiba ! Nous tenons notre vengeance. Ce départ n'est qu'une épreuve ; mais je suis lasse d'attendre, et je vais brusquer les choses. Clotilde et son père partent ce soir même pour l'Italie ; il faut que le marquis les y suive dès demain. Dans un mois ainsi ils seront mariés, et dans six nous aurons terminé notre tâche.

—Que l'âme de Baxio nous aide ! fit le vieil Indien, et que Schiba nous inspire !

—Ce départ inattendu va plonger ce maudit dans l'anxiété la plus grande ; il faut qu'elle ne dure pas plus de vingt-quatre heures. Une lettre anonyme lui apprendra tout, et il courra rejoindre Clotilde.

—Nous allons le rendre bien heureux, maîtresse.

—Oui, mais il n'en souffrira que davantage après.

—C'est vrai, fit Schiba.

—Tu lui écriras ce soir un seul mot pour lui apprendre où est Clotilde, et tu le feras jeter à la boîte.

—Vous oubliez, maîtresse que nous avons encore quelqu'un à gagner à l'hôtel d'Alviella.

—Tu as raison. Le nègre Manoël, n'est-ce pas ?

—Oui ; je m'en charge. Demain, sir Perkins aura affaire à lui.

—Je m'en rapporte à toi.

Le lendemain, vers trois heures, Schiba et l'étrangère prirent place dans un coupé. Le Khansaman était redevenu le riche Anglais du bal de la baronne. Leur voiture s'engagea dans la grande avenue qui, partant du pont de Neuilly, mène à la place de la Concorde ; arrivée là, elle traversa le pont du même nom, la rue de Bourgogne, puis s'arrêta au coin de la rue du Bac.

Alors, sir Perkins descendit, et appelant un commissionnaire, lui donna avec un accent anglais très prononcé l'ordre de demander le nègre Manoël, à l'hôtel d'Alviella et de lui dire que quelqu'un désirait lui parler.

Un quart d'heure après, le palefrenier du marquis arriva. Sir Perkins était remonté dans la voiture.

—Le voilà, maîtresse, fit-il.

—Va ! va ! Schiba, répondit-elle ; je ne veux pas qu'il me voie.

Le faux Anglais descendit et fit quelques pas au devant du nègre.

—Je voudrais faire parvenir cette lettre à ton maître, lui dit-il.

Manoël jeta un regard sur son interlocuteur et satisfait par son air opulent, répondit sans hésiter :

—C'est facile.

—Fort bien, tu es intelligent, à ce que je vois.

—Je tâche, fit modestement Manoël, chez qui, depuis l'entretien qu'il avait eu avec Charles, l'esprit d'intrigue s'était soudainement développé.

—Ecoute, alors.

—Parlez !

—Il ne faut pas que le marquis sache qui t'a remis cette lettre.

—Il ne le saura pas.

—De plus, il faut que tu fasses en sorte de pouvoir me renseigner sur l'effet qu'elle aura produit. Si je suis content, cette bourse est à toi.

Manoël flaira l'or que lui tendait sir Perkins, comme un chien courant flairé une piste.

—Vous serez content, milord, fit-il, je vous le promets.

On sait déjà qu'en effet le faux Anglais dut se réjouir du choix de son messenger. Quand la voiture qui contenait Schiba et sa maîtresse reprit la route de Neuilly la nuit tombante, après que le khansaman eut remis au nègre la récompense qu'il lui avait promise :

—Et maintenant, Schiba, que faut-il faire ! demanda la jeune femme.

—Attendre, maîtresse.

—Reverras-tu cet homme ? lui as-tu donné rendez-vous ?

—Nous le retrouverons plus tard, maîtresse ; en ce moment il nous serait inutile ; mais à la façon dont il tient de s'acquitter de ce dont je l'avais chargé, je réponds de lui pour l'avenir. Revenons et occupons-nous de notre blessé.

La fée de Neuilly approuva ce projet, car une demi-heure après cette conversation, elle et Schiba pénétrèrent dans la chambre où Georges de Maurange était encore allité.

LA POURSUITE

Isaac avait prié par lettre son correspondant à Rome de vouloir bien lui choisir une habitation convenable.

Le financier s'était acquitté parfaitement de cette mission, en louant pour Schunberg et sa fille, près d'Albano, une villa ravissante, située au bord du lac Némi. Six jours après avoir quitté Paris, il y arrivèrent. Clotilde était ravie du voyage qu'elle venait de faire.

Elle lui avait causé des joies d'enfant, des surprises pleines de charmes, des admirations plus grandes que toutes celles qu'elle pressentait à l'avance devoir éprouver.

Mais ce qui lui causa le plus de plaisir, ce fut l'aspect de sa nouvelle demeure.

Qu'on se figure une habitation assise sur le versant d'une colline à pente douce, prenant l'air au nord et orientée au midi par de grands oliviers, qui abondent dans cette vallée. Un perron de marbre blanc, veiné de noir, menant à un vestibule large dallé de marbre, également, avec un art exquis de la plus ingénieuse mosaïque. De grandes salles riantes aux deux étages, dont chaque fenêtre voilait son ouverture à l'aide d'une marquise d'étoffe légère de couleurs voyantes ; le tout embellé avec un luxe et un confort suffisant.

Puis, entourant cette habitation allègre, un grand jardin rafraîchi par deux sources limpides, qui décriaient en serpentant au milieu un sinueux sillon d'argent. Beaucoup d'ombre et par conséquent une grande poésie régnait dans l'ensemble ; beaucoup de fleurs, c'est-à-dire de nombreux parfums, ajoutaient à ces attrait. Des camélias nombreux, aux tiges élancées, chatant de couleur comme une fanfare de tons, et chatant par la splendeur de leur robe veloutée l'insuffisance de leur inodore calice. Des azalées au feuillage bizarre, et des aloès énormes étendaient autour de leur âge leur larges feuilles vertes et aiguës. Enfin, point principal auquel menait un chemin ensablé, bordé de jas et de rosiers de toute espèce, un bosquet formé par trois hêtres, le noir, le pleureur et celui à feuilles de bougère, sous lesquels un banc et des sièges rustiques invitaient au repos et à la douce causerie. Plus bas, le lac paisible, dont la moindre brise faisait déferler les vagues sur la rive, puis au loin, la campagne imposante de Rome, hérissée de ruines séculaires qui semblaient, lorsque la lune éclairait seule l'horizon, être les immenses fantômes du passé.

Clotilde visita tout cela avec une curiosité fébrile, une admiration toujours croissante. Nulle demeure ne pouvait mieux convenir à ses goûts et à l'état de son âme, en ce moment. Le charme et la grandeur de tout ce qui l'entourait devaient lui permettre de questionner

son cœur à loisir. Et ayant tant de paisibles et d'admirables choses sous les yeux, elle ne pouvait se tromper.

Il lui semblait qu'elles allaient lui donner une seconde vue toute immatérielle, infaillible et profonde à laquelle elle pouvait entièrement se fier. Son plan fut fait de suite. En véritable despote, elle choisit sa chambre, la salle qui désormais devait lui servir de boudoir, son coin de rêverie solitaire dans le jardin de la villa, et tous ces projets reçurent de la part d'Isaac une complète approbation.

Le correspondant du banquier avait accompagné le père et la fille dans leur prise en possession de l'habitation qu'il leur avait choisie. Il se nommait le baron Pazzi.

—Etes-vous satisfaite, mademoiselle ? dit-il à Clotilde lorsqu'il lui eut fait visiter, ainsi qu'à son père, toute la villa.

—Je suis ravie, monsieur le baron ; cette demeure est bien celle que je rêvais.

—Votre joie m'enchanté ; car, je vous l'avoue, je craignais que l'isolement de cette habitation ne convint point entièrement à une Parisienne habituée, comme vous, au bruit d'une capitale et à tout son mouvement si multiple en aspects, si fécond en curieux incidents.

—C'est cet isolement surtout qui me fait bénir la pensée que vous avez eue de nous loger ici. J'aime les oppositions complètes. Dans ce lieu, je me sentirai réellement bien loin de la France. J'oublierai le froid et la neige dont les rues de Paris sont couvertes depuis trois semaines ; j'oublierai les bals, les spectacles, enfin toute la monotonie de notre mondaine existence, pour goûter le calme le plus complet et le plus poétique qu'on puisse trouver. Merci, mille fois encore, monsieur le baron.

—Vous n'avez pourtant pas le projet de vivre ici complètement isolés ?

—Non, certes ; habitué à une vie extrêmement active, mon père aurait grand-peine à se condamner à la solitude. Rassurez-vous : nous voulons voir Rome, votre société patricienne, qui m'inspire pour ma part, une curiosité vive ; mais tout ceci ne nous empêchera point de ressentir un bien-être extrême lorsque quittant vos salons, nous viendrons chercher le repos dans cette habitation charmante.

—Partagez-vous l'opinion de mademoiselle Schunberg ?

—Complètement, mon cher baron.

—Merci, mon bon père, fit Clotilde, comprenant à l'instant tout ce que la réponse du banquier contenait d'affectueuse délicatesse.

Pendant que cette conversation avait lieu au jardin, madame Firmin faisait transporter les bagages dans la villa, et s'ingéniait à la rendre le plus vite possible complètement et commodément habitable. Lorsque le baron Pazzi se fut retiré, Isaac rompit le cachet d'une lettre qu'il avait trouvée chez le baron à Rome en y arrivant. Elle était de Durouget. Sans savoir précisément tout ce qui s'était passé entre mademoiselle Schunberg et le marquis d'Alviella, Lucien s'en doutait d'après ce que son chef lui avait confié en partant.

—Je pars pour Rome, mon cher Lucien, lui avait-il dit, Clotilde m'y force, et vous savez que je l'aime trop pour lui résister en rien.

—Je sais, monsieur Schunberg, que vous êtes le meilleur père du monde.

—Ecoute-moi, mon cher Lucien.

—Parlez, monsieur.

—Je vais vous faire une confidence qui aurait une extrême gravité si elle ne s'adressait pas à vous, sur qui je puis compter comme sur moi-même, je le sais.

—Et vous n'en douterez jamais, je l'espère.

—Non, mon ami. Aucune affaire ne m'appelle à Rome, vous ne l'ignorez pas ?

—En effet, et je cherchais vainement à m'expliquer le but de ce voyage.

—Je vous le répète, ce n'est pas moi qui pars, c'est ma fille, et je la suis. Elle veut, pour des motifs difficiles à vous apprendre, que nul ne sache le lieu de notre retraite, qui durera de six semaines à deux mois. Vous seul devez en être instruit, mais vous aurez soin de ne le révéler à personne.

—Je respecterai le désir de mademoiselle Schunberg et le vôtre, monsieur.

—C'est donc bien entendu ?

—Parfaitement.

—Ecrivez-moi chez le baron Pazzi, notre correspondant à Rome, qui doit m'avoir retenu un appartement. Sitôt arrivé, je vous ferai connaître mon adresse. Renseignez-moi sur tout, je vous prie, même sur les détails, car vous savez que j'ai la manie de vouloir ne rien ignorer de ce qui se passe. En dehors de cela agissez pour moi comme vous l'entendrez, vous ne ferez que de bonnes et habiles choses, j'en suis sûr, mais, une dernière fois, que personne ne sache où nous sommes, personne, entendez-vous, Lucien, Clotilde l'exige.

La confiance que Schunberg avait dans son commis principal justifiait cette explication, rendue nécessaire par le mystère dont le banquier, obéissant à sa fille, voulait s'entourer pendant toute la durée de son absence. En recevant, le lendemain de cette conversation, la visite du marquis, Durouget, qui n'était point un sot, supposa que Sanchez n'était point étranger à la résolution prise par Isaac et sa fille, aussi sa lettre, après quelques détails sur les affaires du jour, se rapportait-elle entièrement à la tentative faite par d'Alviella auprès de lui, pour connaître l'adresse de Schunberg.

—Ah ! fit Isaac après avoir lu, il ne perd pas de temps.

—De qui parlez-vous, mon père ? demanda Clotilde.

—Mais de ce pauvre marquis. Tiens, lis, mon enfant.

La jeune fille prit la lettre que lui tendait son père, et la lut avec un intérêt qu'elle ne chercha point à dissimuler.

—J'espère qu'il y met de l'empressement ! reprit le banquier, crois-moi, Clotilde, ce jeune homme t'aime sérieusement, et bientôt tu seras marquise.

—Vous jugez les autres d'après vous, mon bon père. Nous verrons si cette belle ardeur de M. d'Alviella n'est point un feu de paille.

--Alors tu demeures implacable ?

—Non, mais je persiste dans ma résolution.

—Elle te chagrime cependant, et je m'en suis aperçu.

—Qui a pu vous inspirer cette supposition ?

—Les profondes rêveries auxquelles, malgré tout le plaisir que tu as eu de faire ce voyage, tu n'as pu complètement échapper. Dans cette chaise de poste, lancée au grand trot, qui nous menait ici, je respectais autant ton mutisme que je prenais à tâche de partager tes admirations, car souvent un long silence succédait à tes réflexions charmantes, je suivais alors tes yeux, et ton regard fixe m'apprenait que ta pensée était au loin, Clotilde, c'est-à-dire à Paris, là où se trouve le marquis d'Alviella.

—Eh bien ! c'est vrai, mon père ; mais ce sentiment n'est-il pas bien naturel ?

—Si naturel, chère enfant, que loin de t'en blâmer, me comble de joie.

Le père et la fille s'entretenaient encore ainsi pendant quelque temps du but de leur voyage, puis se séparèrent. Le lendemain, dès l'aube, madame Firmin se rendit à Rome. Elle avait à mettre à la poste une lettre adressée à sir Perkins, et présumait trouver au bureau restant des instructions de la mystérieuse compagne d'un faux Anglais.

Madame Firmin, afin de ne point manquer à l'engagement qu'elle avait pris vis-à-vis de la fée de Neuilly de la renseigner, avait longuement relaté le voyage ainsi que l'installation de ses maîtres au lac Némi, en ajoutant quelques fragments des conversations intimes de Schunberg et de sa fille, qu'elle avait adroitement saisis au passage. Lorsqu'elle fut arrivée au bureau sur sa demande l'employé lui remit un pli à son adresse. Il annonçait à la gouvernante la prochaine arrivée du marquis d'Alviella à Rome, en lui ordonnant d'écrire l'Anglais aussitôt que Sanchez aurait rejoint Clotilde de la renseigner sur tous les événements qui s'accompliraient ensuite. La gouvernante rouvrit sa lettre, et réitéra, en post-scriptum, les protestations de son entier dévouement, puis elle reprit le chemin de la ville.

Rien de particulier ne signala la seconde journée que Schunberg et sa fille passèrent près de Rome. Clotilde s'applaudissait d'avoir mis à exécution son projet ; elle était heureuse de l'épreuve qu'elle avait infligée au marquis, et tout en ne se l'avouant pas complètement à elle-même au fond elle ne doutait point un seul instant que Sanchez n'en sortit victorieux.

La satisfaction de la jeune fille rendait Isaac radieux. Le bonheur de son enfant était tout pour lui ; puis, au repos qu'il allait goûter lui offrait un double charme et le délassant du trac des affaires et en lui permettant de se consacrer exclusivement à Clotilde. Le baron Pazzi vint les prendre en voiture au milieu du jour et les emmena dans son palais. Cette journée fut charmante pour tous. La femme et les deux filles du banquier italien se montrèrent vis-à-vis de Clotilde et de son père d'une courtoisie ravissante, qui leur fit regretter d'entendre sonner l'heure du retour à la villa.

Dès ce moment, Schunberg et sa fille comprirent que leur volontaire exil serait plein de charmes et qu'ils ne devaient qu'à se féliciter de se l'être imposé. On prit rendez-vous pour le lendemain en se quittant. Une heure avant celle indiquée ce jour-là, Schunberg entra dans la chambre de Clotilde en lui priant de passer au salon.

—La personne que nous attendions est arrivée ; suis-moi, mon enfant, lui dit-il.

—Déjà, tant mieux, répondit Clotilde en se rendant au désir de son père, mais au lieu de trouver au salon le baron Pazzi, ainsi qu'elle s'y attendait, elle ne put retenir un petit cri de surprise en voyant Sanchez devant elle.

—Vous, monsieur le marquis !

D'Alviella était fort pâle ; ses traits montraient l'émotion vive à laquelle il était en proie.

—Oui, moi, dit-il au bout d'un instant ; moi qui ai failli devenir fou de douleur après votre fuite ; moi, qui meurs à vos pieds, ajouta-t-il en s'agenouillant, si vous ne me dites à l'instant que vous consentez à devenir ma femme.

L'air noble et pénétré de Sanchez toucha Clotilde. U

coup d'œil du banquier lui apprit qu'il prendrait, au besoin, la cause du marquis.

—De grâce, répondez-moi, reprit-il ; j'ai le consentement de votre père, me ferez-vous encore attendre le vôtre ?

—Non, je vous aime, fit Clotilde avec sincérité.

—Ah ! béni soit Dieu ! et qu'il vous rende à jamais heureuse pour cette parole, s'écria Sanchez en se relevant, chère Clotilde !

En saisissant la main de la jeune fille, il y déposa un baiser brûlant.

—Elle est à vous, fit Schunberg. Posez vos lèvres sur son front, je vous le permets.

Alors, tremblant, le cœur gros de bonheur, la tête remplie des plus douces et des plus ardentes pensées. Sanchez embrassa sa fiancée pour la première fois. Lorsque leur émotion fut un peu passée, Isaac reprit :

—Ce bonheur dont vous parliez tout à l'heure doit être votre ouvrage, monsieur le marquis. C'est un ange que je vous donne, car elle est aussi bonne que belle.

—Je le sais ; aussi, n'est-ce pas seulement de l'amour que je veux avoir pour elle, monsieur Schunberg, mais de l'adoration.

Cette scène avait été précédée d'une explication décisive entre le marquis et son beau-père. Dès que Sanchez ayant appris la retraite de Clotilde par le billet anonyme de sir Perkins, avait pris la résolution de la rejoindre, son plan avait été aussi simple que promptement conçu. Il avait tout raconté à la marquise d'Alviella, en lui faisant part de sa résolution et lui avait fait écrire une demande en règle de la main de Clotilde à son père. Cela terminé, il était allé trouver Durouget et s'était fait remettre une lettre de crédit de dix mille francs, valable dans toutes les villes où la maison Schunberg avait des correspondants. Aussitôt arrivé à Rome, il s'était rendu chez le baron Pazzi, et avait su par lui l'adresse d'Isaac. Le banquier italien, à qui Schunberg n'avait point recommandé le secret de sa retraite, ne prévoyant aucunement l'arrivée de Sanchez, la lui avait donnée de bonne grâce, sans se douter de l'importance qu'avait ce renseignement pour le marquis.

Quelques heures après, Sanchez arrivait à la villa du lac Némi. Reçu par madame Firmin, qui l'attendait depuis la veille sans en avoir dit un mot à personne, selon la recommandation que sir Perkins lui en avait faite dans sa lettre, il lui avait demandé de prévenir Schunberg seul de son arrivée, en le priant de vouloir bien immédiatement le recevoir. Aussitôt, la gouvernante avait porté au banquier la carte du marquis. En la lisant, Schunberg ne put réprimer un mouvement de joyeux étonnement.

—Lui ! s'était-il dit. Allons, il l'aime encore plus que je ne pensais.

Et quelques instants après, il avait rejoint Sanchez.

—Ma présence en ces lieux a lieu de vous surprendre, monsieur Schunberg, lui avait dit d'Alviella, je vais vous l'expliquer. J'aime mademoiselle votre fille et je viens vous demander sa main.

—Je sais tout, monsieur le marquis ; vous avez bien fait de venir. Mais comment avez-vous découvert notre retraite ?

—Souffrez que je remette à plus tard ce récit, monsieur Schunberg ; pour le moment, un sujet plus grave m'absorbe à un tel point que je vous saurais un gré infini de vouloir bien l'aborder de suite. Voici une lettre de ma mère ; elle vous confirme et vous réitère la

demande que je viens d'avoir l'honneur de vous adresser.

Isaac prit la lettre que lui tendait le marquis ; mais sans lire, il répondit :

—Mon cher marquis, je suis profondément honoré de la demande que madame votre mère et vous vous m'adressez en ce moment. Pour ma part, je l'accueille avec joie et serai heureux et fier de vous nommer mon fils.

—Mais, mademoiselle Clotilde ?

—Je vais la chercher, elle vous répondra elle-même.

Isaac était sorti du salon sur ces paroles et nous venons de voir la façon dont Clotilde avait comblé toutes les espérances de d'Alviella. Dès ce moment, vaincue par le profond amour qu'il ressentait pour elle, mademoiselle Schunberg sentit s'envoler toutes ses appréhensions, et s'abandonna complètement au sentiment qu'elle avait combattu jusqu'alors en bannissant de son esprit le souvenir des propos de Georges, ainsi que la secrète terreur qu'il lui avait inspirée de Sanchez. Celui-ci fut installé chez le baron Pazzi, à qui Schunberg le présenta comme son futur gendre, et après avoir passé à Rome quinze jours charmants, le banquier, d'Alviella et Clotilde reprirent la route de la France, afin de procéder le plus tôt possible aux formalités et aux préparatifs qui devaient précéder le mariage des deux jeunes gens. Madame Firmin avait tout écrit à sir Perkins, et lorsqu'elle quitta Rome avec ses titres, ce fut persuadée qu'une large récompense l'attendait à Neuilly.

UN SOUFFLET DE FEMME.

Dès le retour de Schunberg, le prochain mariage du marquis avec sa fille ne fut plus un secret pour personne. Il l'annonça solennellement dans une grande soirée, qu'il donna à cet effet. Cette nouvelle sans produire un grand étonnement dans le monde, y fit cependant un certain bruit.

La position du marquis d'Alviella, la fortune et la beauté de Clotilde justifiaient pleinement cet émoi fort naturel. Pendant quelques jours, ce mariage fut le thème de toutes les conversations ; puis après, comme cela se passe toujours, surtout à Paris, chacun ayant dit son mot, quelques-uns le répétèrent, et finalement tous se turent sur ce sujet. Huit jours avant celui qui avait été fixé pour la célébration, madame de Lunéville convia à un grand bal masqué et travesti tout le grand monde parisien. Cette fête était donnée en partie pour les futurs époux par la marraine de Clotilde. Les préparatifs de ce bal mirent en émoi tout ce que Paris renferme d'élégant et d'illustre. Les couturières en renom doublèrent leur personnel pendant quelques jours, et Babin et Moreau firent des merveilles, afin de costumer dignement tous ceux qui s'adressèrent à eux. Afin de doubler le piquant de la fête, les cartes d'invitation portaient que les personnes masquées pourraient conserver leur loup jusqu'à trois heures du matin. Chacun avait fort applaudi à cette idée, qui devait faire naître une foule d'intrigues, et promettait de donner une grande animation à cette aristocratique réunion. Les invitations étaient fort recherchées, et chacun considérait ce bal comme promettant, à tous égards, d'être une des plus belles fêtes de l'hiver.

Dès onze heures, le jour indiqué, les vastes salons de l'hôtel de Lunéville se remplirent. Une salle supplémentaire avait été construite dans le jardin par un archi-

tecte plein de goût, qui l'avait décorée avec un art exquis. Son style était mauresque, tout bariolé de couleurs vives, rehaussées par des massifs de plantes exotiques, artistement disposés et complétant l'ornementation de la plus heureuse manière. Trois grands salons donnaient accès dans cette vaste salle, dont le parquet ciré attendait les danseurs. Une profusion de grandes glaces garnissait tout ce qui n'avait point été envahi par les ornements, et l'orchestre, caché par un épais feuillage, faisait retentir l'air de ses accords les plus entraînants.

Madame de Lunéville avait revêtu un costume de sultane de la plus grande richesse. En sa qualité de maîtresse de maison, elle ne portait point de masque, mais un loup de soie pourpre était brodé sur une des manches de sa robe. Sanchez arrivait avec Schunberg et sa fille. Le marquis avait adopté un costume Henri III, de couleurs sombre, qui lui servait à ravir et doublait la noblesse langoureuse de sa physionomie. Quant à Clotilde, elle était en Marguerite de Goethe, ainsi que l'ont représentée les peintres célèbres. Jamais sa beauté n'avait été plus radieuse que ce soir-là. Son costume simple en faisait ressortir tous les charmes et rendait tous les hommes envieux du prochain bonheur de Sanchez. Schunberg s'était contenté du domino vénitien, sa gravité personnelle ne lui permettant aucun déguisement. Durouget se carrait dans un élégant polichinelle en soie brodée d'argent, et lançant saillies sur saillies, jouait admirablement son personnage. D'Artheville, en Scapin, lui donnait la réplique.

Ils vinrent à Sanchez, qu'ils n'avaient point revu depuis que la nouvelle de son mariage avec mademoiselle Schunberg avait été officiellement annoncée par Isaac, et l'en complimentèrent.

D'Alviella les remercia avec effusion. Il se sentait de la joie au cœur pour toute sa vie, et ne se lassait point de regarder sa belle fiancée. Clotilde, heureuse aussi, était fière du bonheur visible du marquis. Sanchez ne voulait pas la quitter. Il fallut qu'elle usât de toute son autorité de femme passionnément aimée, pour que son mari consentit à danser avec d'autres qu'elle, et qu'il lui permit aussi d'accepter quelques-unes des invitations dont elle était accablée de toutes parts. D'Alviella ne se sentait pourtant aucune jalousie. Depuis que de Maurange avait disparu, ce terrible sentiment n'avait plus pénétré dans son cœur. Il avait en Clotilde une foi sans bornes, mais néanmoins il avait soif de sa présence, et le moindre instant qu'elle passait loin de lui lui semblait être un siècle de bonheur perdu. Malgré cela, il se rendit au désir de sa fiancée, la laissa à ses danseurs ordinaires et finit par se mêler aux groupes de masques qui circulaient dans les salons.

Parmi ceux-ci, silencieux et ne se quittant pas une minute, un couple était assez bizarre. Il se composait d'un homme et d'une femme masqués avec un soin extrême et en gens qui veulent avant tout n'être pas reconnus. La femme, qui paraissait jeune et belle, à en juger par sa chevelure noire abondante et par ses dents admirables, portait un costume de magicienne d'une extrême richesse et pourtant d'une grande simplicité, composé d'une grande robe de velours noir parsemée d'étoiles d'or et bordée de lignes cabalistiques de diverses couleurs. La coiffure parfaitement en harmonie avec ce déguisement était enrichie de diamants d'un très grand prix. Elle portait des gants blancs bigarrés de signes cabalistiques semblables à ceux dont sa robe était garnie. L'homme qui l'accompagnait était un chef

cipaye, poignard à la ceinture et sabre au côté. Un masque dont la barbe descendait très bas, lui cachait entièrement le visage et la barbe. Ces deux mystérieux personnages se promènèrent longtemps comme s'ils cherchaient quelqu'un, et arrivés vis-à-vis de Clotilde, qu'un danseur venait de reconduire près de madame de Lunéville, ils s'arrêtèrent à ce mot que l'homme prononça tout bas à sa compagne, en désignant mademoiselle Schunberg :

—La voici, c'est elle.

—Qu'elle est belle ! fit la femme avec conviction et après s'être abandonnée pendant un instant à une profonde rêverie, ces mots finirent par traduire sa pensée

—Pauvre enfant !

—Vous la plaignez ?

—Mais regardez-là donc, c'est un ange !

—De l'admiration ? Plus que de la pitié, maintenant ! fit toujours à voix basse, l'homme en se récriant. Reculeriez-vous ?

—Non. Mais trouve un autre moyen.

—Oh ! voilà bien comment on oublie ses serments.

—Tais-toi, par grâce.

—Non. Qu'avez-vous juré au maître.

—Ne me le rappelle pas en ce moment ; la vue de cette jeune fille me navre.

—Qu'avez-vous juré ?

—Tu es cruel ?

—Je veille sur vous et je vous donne du courage.

—J'en aurai ; je tiendrai mon serment.

—Cherchons l'autre ; sa vue chassera pour toujours vos scrupules.

—Cherchons ! répéta la femme d'une voix altérée.

Et ils reprirent leur marche au milieu du bal.

Pendant ce temps, Sanchez causait avec Schunberg et la marquise d'Alviella dans le petit boudoir où il avait provoqué Georges de Maurange un mois auparavant.

—Vous lui donnez un trésor, monsieur Schunberg disait madame d'Alviella.

—Et je le lui donne sans crainte, répondit le banquier en souriant.

—Oh ! Monsieur, fit Sanchez avec effusion.

—Appelez-moi votre père, si vous le voulez bien, puisque dans peu de jours vous allez être mon fils, Sanchez.

—Volontiers, mon père, reprit le marquis, en serrant affectueusement la main du banquier. Ah ! je vous devrai tout mon bonheur, ajouta-t-il.

—Il me semble cependant, Sanchez, que Clotilde sera pour quelque chose dans la grandeur de votre félicité, répliqua le banquier.

—Je passerai ma vie à ses pieds pour l'en remercier. Ah ! laissez-moi vous ouvrir mon cœur à tous deux, car, devant elle, ému, tremblant, je n'ose faire éclater ma joie entière ; j'ai peur de l'effrayer par la grandeur de mon amour ; je crains qu'en lui montrant toute mon ivresse, toute ma passion, leur intensité n'effarouche la chaste et divine créature ; car ma vie n'a vraiment commencé que du jour où, à Rome, vous me l'avez donnée. Il me semble que c'est hier, tellement le temps a passé vite, et pourtant j'ai éprouvé tant de joies et d'émotions différentes, depuis ce cher moment, qu'il me paraît aussi que depuis qu'il s'est écoulé, j'ai vécu deux vies.

—Calmez-vous, Sanchez, interrompit la marquise avec bienveillance.

—Non, fit Schunberg, laissez-le parler, Madame ; se

paroles sont des gages certains du bonheur de Clotilde, et je ne sais rien au monde qui puisse me causer autant de joie que la certitude que ma fille bien-aimée n'aura plus rien à demander à la destinée.

Cette conversation se fût prolongée encore longtemps sans doute, si Sanchez n'eût éprouvé impérieusement le désir de se rapprocher de Clotilde. Elle lui avait promis de valser avec lui, et le prélude de cette valse désirée allait bientôt se faire entendre.

—Il faut que je vous quitte, ma mère, dit-il.

—Où vas-tu, Sanchez ?

—Près d'elle ; je vais la faire danser.

Et le marquis sortit vivement du boudoir.

—Ces chers enfants ! fit madame d'Alviella, lorsqu'elle fut seule avec Schunberg.

Quelques instants après, la valse commença. A peine ses premières mesures furent-elles exécutées par l'orchestre, que Sanchez s'élança vers Clotilde. Elle l'accueillit avec un sourire qui devait le récompenser mille fois de sa longue attente.

—Enfin ! fit Sanchez.

Et il entraîna sa bien-aimée dans le tourbillon des danseurs.

La valse est la danse qui convient le mieux aux cœurs tendres et passionnés. Celle qui guidait les danseurs en ce moment était langoureuse et vive à la fois, sa mélodie charmante, digne berceuse des plus douces illusions, des espérances les plus adorables, était faite pour charmer. Mus par elle, Clotilde et Sanchez traversèrent les autres couples, isolés au milieu de la foule, ne songeant plus qu'à eux, tout à la joie d'être près l'un de l'autre, sans se douter nullement qu'ils étaient l'objet d'un profond examen.

Deux personnes cependant ne les quittèrent point des yeux pendant qu'ils valsèrent. Ce furent la magicienne et son compagnon. Un tremblement du bras de sa compagne avait averti ce dernier qu'elle venait d'apercevoir le marquis.

—Où est-il ? avait demandé le cipaye à voix basse.

—Là, là, devant nous.

Et, dardant ses regards de flamme sur Sanchez, la femme masquée l'avait enveloppé d'un coup d'œil terrible.

—Eh bien ! fit le cipaye au bout de quelques instants, hésitez-vous encore ? le bonheur qui se lit sur le visage de ce misérable, ne réveille-t-il pas votre haine chancelante.

—Oh ! oui, tu avais raison. Jamais, depuis six années, je ne l'ai revu d'aussi près. Il est heureux, bien heureux ; ma vengeance n'en sera que plus complète. Mais quand frapperons-nous ?

—Patience ! le moment viendra. Voyez comme il la couve du regard, comme il la presse avec une respectueuse passion contre sa poitrine ; au jour où nous agirons, il deviendra fou.

—Mais, elle ? fit encore une fois la magicienne.

—Elle ! vous devez la haïr aussi puisqu'il l'aime.

—Ton plan est infernal, Schiba.

—C'est ainsi que le maître eût voulu se venger de sir Sampton, si nous avions pu le rejoindre. Il faut être sans pitié pour ses ennemis.

—Ils s'arrêtent, fit la magicienne en suivant Sanchez des yeux.

En effet, un autre danseur s'approcha de Clotilde en ce moment et lui offrit son bras.

Elle l'accepta et quitta son fiancé.

—Laissez-moi ! fit alors l'inconnue à Schiba.

—Que voulez-vous faire ?

—Le voir de plus près encore pendant un instant . . .

Je te rejoins.

Disant ces mots, la magicienne quitta le bras du vieil Indien et se plaça devant Sanchez. Le regard qu'elle lui jeta fut surpris par le marquis, qui lut la colère et la haine dans ces yeux dardés sur lui au travers de ce masque noir. Il s'arrêta étonné et subit pendant quelques secondes une sorte de fascination. Puis il voulut savoir quelle était cette femme qui le regardait ainsi, mais le quadrille qui se forma en ce moment l'empêcha de se rapprocher d'elle, et lorsqu'il fut terminé, ce fut en vain qu'il chercha la magicienne dans le bal. Elle avait disparu avec son compagnon.

La marquise d'Alviella rejoignit alors Sanchez, et, se sentant fatiguée, le pria de la reconduire à la voiture. Sanchez obéit à sa mère. Il gagna avec elle la cour de l'hôtel et l'installa dans la calèche, qui partit aussitôt.

Au moment où il se dirigea vers le perron pour rentrer dans le bal, une autre voiture passa devant lui, et un gant jeté d'une main nerveuse vint le frapper au visage. Le marquis poussa un cri de rage, et voulut s'élançer, mais avant qu'il eût pu la rejoindre, la voiture avait disparu. Alors Sanchez revint vers le perron, ramassa le gant, et frémit en reconnaissant un de ceux que portait la magicienne. Ce grave incident le rendit morne et sombre pendant tout le reste de la nuit. Il questionna vainement plusieurs personnes sur la femme qui l'avait souffleté de la sorte, sans cependant raconter ce qui s'était passé, et ne parvint à retrouver un peu de calme qu'auprès de Clotilde.

Huit jours après, l'église de la cité d'Antin était pleine. On venait de célébrer le mariage du marquis avec mademoiselle Schunberg. Lorsqu'ils sortirent, ils excitèrent l'admiration générale. A l'angle de la rue de Provence se trouvait une voiture fermée. Une des glaces s'abaissa au moment où les mariés remontèrent dans leur équipage à quelques pas de cette voiture, et un visage pâle parut une seconde à la portière de cette mystérieuse calèche. Ce visage, était celui de Georges de Maurange. Près de lui, se trouvait Schiba et l'inconnue.

—Vous le voyez, dit-elle à Georges, je ne vous ai point menti ; elle est sa femme. Maintenant, nous seconderez-vous ?

—Dès à présent je vous appartiens corps et âme Ordonnez, madame.

—A moi la vengeance, alors ! reprit l'inconnue.

—Et à moi la fortune ! fit mentalement Georges.

DEUX TOURTEREAUX

Aussitôt mariés, le marquis et sa femme partirent pour l'Italie et retournèrent au lac Némi, dans cette villa qui leur rappelait à tous deux l'un des plus doux moments de leur existence. Nous ne les y suivrons pas. Ils s'adoraient, et pendant tout le temps que dura leur absence, qui se prolongea jusqu'au mois de juin, pas un nuage ne vint assombrir l'azur de leur destinée. Vivant isolés, seuls avec leur bonheur, ils goûtèrent tant de charmes dans cette solitude, qu'au moment de revenir en France, Sanchez dédaignait les eldorados des plages renommées, telle que Boulogne-sur-Mer, par exemple, écrivit à sa mère de lui faire immédiatement l'acquisi-

tion d'un petit château, assez éloigné de Paris, afin qu'il pût y passer l'été avec sa femme et elle. Madame d'Alviella chargea M. Foucault, son notaire, de lui chercher ce que demandait son fils.

—Vous tombez admirablement, madame la marquise, répondit le tabellion, car un de mes confrères de la Touraine me signale une propriété charmante à vendre en ce moment.

—Où est-elle située ?

—Près d'Amboise, non loin de la Frillière.

—Pourrait-on l'habiter de suite ?

—Oui, madame, l'entrée en jouissance serait immédiate.

—Eh bien ! monsieur Foucault, rendez-moi un service.

—Lequel, madame la marquise ?

—Partez pour Amboise dès ce soir, et si la propriété vous semble être ce que je désire qu'elle soit, achetez-la pour moi, je vous donne carte blanche.

—Cette preuve de confiance m'honore, madame la marquise, et je tâcherai de la justifier.

Le soir même, Me Foucault quitta Paris, et, le lendemain, il débarqua chez son confrère tourangeau, Me Dupuis. Bientôt le cabriolet de ce dernier fut attelé, et les deux notaires se rendirent au château à vendre. Foucault fut ravi de la propriété.

—C'est un vrai nid, dit-il à Dupuis ; il conviendra parfaitement aux deux tourtereaux pour qui madame d'Alviella, ma cliente, l'achète.

—Un jeune ménage, sans doute ?

—Oui, le fils de la marquise, qui a épousé il y a quelques mois mademoiselle Schunberg, la fille du riche banquier.

Ils tombèrent promptement d'accord sur le prix. Foucault chargea son confrère de meubler la propriété avec le plus de goût possible, sans luxe exagéré, ainsi que le lui avait recommandé la marquise, et le soir même, persuadé que Me Dupuis s'acquitterait de sa mission avec goût et tact, il repartit pour Paris.

Madame d'Alviella fut enchantée de la description du Château que lui fit le notaire. Elle écrivit à Sanchez que la campagne était trouvée et qu'elle serait prête à l'y recevoir avec sa bru dans trois semaines. Puis elle prit à son tour avec Gomez la route d'Amboise, ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même du soin d'achever l'ornementation de la demeure de ses enfants. Aidés par Dupuis, qui se mit complètement à leur disposition, l'intendant et la marquise terminèrent en peu de jours l'installation complète.

Une lettre de Rome arriva à madame d'Alviella en Touraine. Plus explicite encore que les précédentes sur l'immense bonheur que Sanchez se promettait de goûter avec sa femme loin de Paris, à l'abri de tous les importuns, cette lettre fit maître chez la marquise, un scrupule d'une délicatesse extrême.

Comprenant que, si grande que fût l'affection que son fils lui portait, sa présence pourrait devenir importune en se mettant immédiatement en tiers dans la vie des nouveaux mariés, elle renonça momentanément à habiter avec eux, et laissant Gomez au château revint à Paris la veille du jour où Sanchez y arriva avec sa femme. Ce retour fut d'une gaieté charmante. Isaac attendait sa fille à l'hôtel d'Alviella. Lorsque Clotilde parut il lui tendit les bras, et la jeune marquise s'y précipita et l'embrassa avec effusion.

—Chère enfant, fit le banquier d'une voix émue, tu m'aimes donc toujours ?

—Oh ! mon père, pouvez-vous me le demander ! Madame d'Alviella embrassait de son côté Sanchez.

—Tu es donc bien heureux ? lui disait-elle.

—Plus qu'aucun homme, ma mère ; mais regardez-la donc, répondit-il en montrant Clotilde.

En effet, la jeune femme avait encore embelli. L'amour, en la touchant de son aile, avait donné à sa beauté une affirmation plus grande, que rehaussait son complet bonheur. Toute sa physionomie respirait la satisfaction et ses yeux brillants l'illuminaient d'un éclat nouveau. Schunberg connaissait les projets de son gendre. Madame d'Alviella lui ayant annoncé l'acquisition du petit château, mais il espérait que Sanchez et Clotilde passeraient quelques jours avec lui avant de s'y rendre. Lorsqu'il les questionna à ce sujet, il fut promptement désillusionné.

—Rester à Paris, non pas, monsieur Schunberg, répondit Sanchez ; nous partirons pour Amboise dès demain.

—Comment, déjà ! ne put s'empêcher de s'écrier Isaac.

—Vous viendrez nous voir, mon père, fit Clotilde en souriant.

—Egoïste ! répondit Schunberg d'un air affectueux. Puis, se tournant vers la marquise, il ajouta : —Allons, résignons-nous, madame.

—Mais, madame d'Alviella nous accompagne en Touraine, reprit Clotilde.

—Non mon enfant, fit la marquise.

—Et pourquoi, ma mère ? interrompit Sanchez.

—J'irai vous y rejoindre plus tard.

Le marquis fit un geste de regret et n'insista point. La perspective de reprendre à Amboise son tête-à-tête avec sa femme lui causait une joie secrète qui vainquit ses regrets de se séparer de sa mère une seconde fois.

Voyant la façon dont madame d'Alviella supportait l'indifférence de Sanchez, Isaac crut de son devoir de faire également bonne contenance. La tendresse des jeunes gens lui causait du reste un plaisir tel qu'il amoindrissait de beaucoup l'amertume de la perspective de passer quelques mois encore loin de sa fille. Néanmoins, les adieux ne se firent point sans que quelques larmes fussent répandues de part et d'autre ; seul, le marquis resta calme quoique affectueux.

Madame Firmin partit avec eux après avoir passé la journée à Neuilly.

Prévenus de son retour, ainsi que de celui de Clotilde et du marquis, l'inconnue et Schiba attendaient impatientement l'espionne. Elle arriva dans l'après-midi à la villa et fut introduite immédiatement auprès d'eux.

—Je suis contente de vous, lui dit l'inconnue dès que la gouvernante parut dans le petit boudoir que nous connaissons, et voici votre récompense.

Disant ces mots, elle tendit à madame Firmin un petit portefeuille bien garni. L'espionne voulut tenter quelques délicates protestations mais Schiba ne lui en laissa pas le temps.

—Prenez, dit-il, et racontez-nous de point en point comment cela s'est passé.

Le récit ne fut pas long, quoique la mielleuse personne prit à tâche d'entrer dans les moindres détails, afin de gagner consciencieusement la somme qu'on venait de lui remettre ; mais la vie du marquis et de la marquise d'Alviella depuis leur mariage n'avaient été qu'un bonheur constant, et madame Firmin, quel que fût son désir de broder sur ce thème, l'eut promptement épuisé.

—Et maintenant, resteront-ils à Paris ? demanda

l'inconnue lorsque la gouvernante cessa de parler.

—Non, la marquise d'Alviella sa mère a acheté pour son fils un château dans les environs d'Amboise. L'intendant de ce dernier, M. Gomez, y est déjà, et nous partons, M. Sanchez, madame Clotilde et moi, dès ce soir, pour aller l'y rejoindre.

—C'est bien : ne manquez pas de nous écrire de là-bas, comme vous l'avez fait de Rome.

—Je vous le promets, Madame.

Elle les quitta sur cet engagement.

—Maîtresse, fit Schiba, lorsqu'il se trouva seul avec l'inconnue, nous agirons bientôt.

Quelques heures après. Schunberg et la marquise d'Alviella se trouvaient seuls dans la gare du chemin de fer d'Orléans, jusqu'où ils avaient accompagné Sanchez et Clotilde.

—Nous voilà sans enfants, marquise, dit Isaac à madame d'Alviella.

—Oui, mais ils sont si heureux, qu'ils nous sauront gré toute leur vie d'avoir respecté leur commune ivresse au détriment de notre propre bonheur.

—Voilà vingt ans que je ne vis que pour Clotilde, marquise.

—Vous n'êtes pas le plus à plaindre ; monsieur Schunberg ; vos affaires vous distrairont ; mais moi, qu'aurai-je ? et cependant je ne veux pas gémir.

—Il ne sera pas dit que vous me donniez du courage ; je ne veux plus me plaindre non plus ; mais au moins, promettez-moi que, pendant l'absence de nos enfants, nous nous verrons le plus souvent possible, afin de parler d'eux.

—Quant à cela, de grand cœur.

Pendant ce temps, Sanchez et Clotilde, dans un compartiment réservé du train express, se livraient à de nombreux projets et faisaient mille suppositions sur le lieu qu'ils allaient habiter et qu'ils ne connaissaient point encore. Sûr du goût exquis de sa mère, Sanchez en disait merveille d'avance et appuyait surtout sur l'agrément qu'ils allaient goûter dans la solitude complète qui les y attendait.

Un autre tête-à-tête moins agréable, contrastait étrangement avec celui de Clotilde et de son mari, dans le compartiment voisin de celui qu'ils occupaient. Mme Firmin et Muguet, le petit favori de Clotilde étaient en guerre. L'intelligent animal, dont sa maîtresse n'avait point voulu se séparer, n'avait jamais eu pour la gouvernante une amitié fort vive. A l'encontre des femmes d'un certain âge qui n'ont point goûté les joies de la maternité, Mme Firmin avaient les chiens en horreur. Malgré sa gentillesse et la mutinerie de ses allures, Muguet n'avait point trouvé grâce devant elle. Des corrections vigoureuses, et souvent assez injustes, lui avaient appris à se tenir en garde contre la gouvernante, et à observer vis-à-vis d'elle un qui-vive constant.

Muguet voyageait pour la première fois en chemin de fer ; le bruit de la marche du convoi ne tarda pas à le rendre tout tremblant, et, malgré son antipathie pour Mme Firmin, il vint, l'oreille basse, se réfugier sous sa robe. Cette retraite fut si doucement opérée que la gouvernante ne s'en aperçut point d'abord, mais sortant brusquement d'une profonde rêverie à laquelle elle s'était abandonnée en supputant une dernière fois ce que son espionnage pourrait encore lui rapporter dans l'avenir, elle eut un brusque mouvement, toucha du pied Muguet, qui meurtri, s'enfuit à l'autre bout du compartiment en aboyant de toutes ses forces.

—Veux-tu te taire, vilaine bête ! s'écria Mme Firmin en accompagnant cet ordre d'un coup de parasol vigoureuusement appliqué sur l'échine du havanais. Ses cris redoublèrent ; alors une véritable lutte s'engagea. Mme Firmin craignant que Clotilde, malgré le bruit de la locomotive et celui du roulement des voitures sur les rails, n'entendit son chien se plaindre, voulut le saisir afin de le caresser pour le calmer, mais Muguet sautant sur les bancs, puis par terre, pour remonter ensuite sur les coussins, lui échappa en redoublant ses aboiements.

Cette chasse singulière en un si étroit espace dura quelques minutes, au bout desquelles Mme Firmin, essouffée, le front baigné de sueur, se laissa tomber sur la banquette. Muguet alors se réfugia dans le coin le plus sombre de celui qui faisait face à la gouvernante et y resta jusqu'à Tours.

Lorsque Clotilde le prit sur ses genoux dans la voiture qui la menait avec Sanchez et Me Dupuys à sa nouvelle résidence, Muguet n'était pas encore tout à fait calmé, et, malgré les sourires que lui adressait Mme Firmin, qui occupait la quatrième place dans la calèche en l'appelant "mon chéri," il lui lança des regards d'une éloquence surprenante.

On arriva.

Gomez, son chapeau de campagnard à la main, attendait respectueusement ses maîtres à la grille du château. Pendant le trajet, Me Dupuys avait fait maintes fois admirer à Clotilde et à Sanchez les beautés du site qu'ils allaient habiter. Ils furent très satisfaits, et, lorsque après avoir pénétré dans le château même, ils virent le goût parfait que Mme d'Alviella avait déployé dans son ameublement, leur joie fut complète. Cette demeure réalisait toutes leurs espérances, et était mieux encore qu'ils ne l'avaient espéré. Seule, Mme Firmin fit la grimace. Elle avait vainement cherché sa chambre. Une seule, en outre de celles des maîtres, existait dans l'une des tourelles, et Gomez s'y était installé. L'air vexé et perquisiteur de sa gouvernante frappa Clotilde.

—Que cherches-tu, Firmin ?

—Mais, ma chambre, madame la marquise.

—C'est juste, s'écria Clotilde. Cette pauvre Firmin ! où est donc sa chambre ?

—Au-dessus des écuries, au bout du jardin, madame la marquise, répondit Gomez d'un ton qui empêcha la gouvernante de faire la moindre observation ; et si madame la marquise et madame, ajouta-t-il en s'adressant à l'espionne, veulent me faire l'honneur de me suivre, je vais la leur montrer.

—Suivons Gomez, fit Sanchez.

On descendit le perron et l'on se mit en marche vers les écuries situées derrière d'épais massifs qui les masquaient complètement. Le bâtiment devant lequel les cinq personnages arrivèrent—Me Dupuys suivait les nouveaux acquéreurs—était composé d'un rez-de-chaussée contenant les écuries et les remises, où douze chevaux et cinq ou six voitures pouvaient aisément prendre place. Un escalier assez étroit, adossé en échelle à la gauche du bâtiment, menait au premier étage. Six chambres donnant sur un seul couloir s'étendaient sur toute la longueur de ce corps de logis. Celles situées au-dessus des remises, avaient été disposées pour la gouvernante. Leur simplicité confortable calma l'anxiété de cette dernière.

—C'est charmant cela, fit Clotilde en entrant. Qu'en dis-tu, Firmin ?

—Charmant en effet, madame la marquise, je serai

parfaitement ici ; seulement je vais m'y trouver bien isolée.

—Rassurez-vous sur ce point, madame, interrompit l'intendant ; Manoël, qui doit arriver dans quatre ou cinq jours avec les chevaux de M. le marquis, occupera les deux chambres qui se trouvent à côté, au-dessus des écuries. Maintenant, si M. et madame la marquise veulent descendre, monsieur le notaire et moi, nous allons leur montrer la cour et le chenil.

—Chasseur ! tu penses à tout, fit Sanchez en souriant. Allons.

Sur ce mot, ils descendirent, et, faisant le tour du bâtiment, ils pénétrèrent dans une cour assez vaste, où se trouvaient un poulailler et un bassin destiné aux canards.

Un petit bâtiment fort bas se dressait à son extrémité. C'était le chenil dans lequel Gomez se promettait de caser des limiers dignes de ses goûts cynégétiques. Au moment où tout le monde passait devant la porte du chenil, celle-ci s'ouvrit brusquement, et un énorme molosse s'élança sur Mme Firmin en poussant un hurlement terrible.

—Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle en criant éperdue.

Mais la voix de Gomez calma aussitôt le fougueux animal.

—Ici, Demonio, ici, fit-il avec autorité.

Et comme Clotilde semblait prendre en pitié sa gouvernante.

—Ne craignez rien, madame la marquise, ajouta-t-il ; Demonio, malgré ses allures agressives, est un chien fidèle, doux comme un mouton ; qui n'a jamais mordu personne.

A l'appui de ces paroles rassurantes, le molosse, qui sembla les avoir comprises, vint se faire caresser par son maître et alla ensuite, sur un signe de ce dernier, lécher la main de Clotilde. Muguet, qu'elle tenait toujours dans ses bras, ne s'en montra nullement jaloux ; il accueillit Demonio comme un camarade afin de le remercier sans doute de l'avoir vengé des coups que lui avait donné la gouvernante.

La visite du château dans tous ses détails dura encore quelque temps, à la grande satisfaction des nouveaux propriétaires, dont Me Dupuys, en s'éloignant emporta tous les remerciements.

UNE REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DES PAUVRES

Plusieurs mois s'écoulèrent avec une promptitude extrême pour la marquise et le marquis d'Alviella. Observant ponctuellement le programme qu'ils s'étaient tracé, ils évitèrent de se lier avec leurs voisins de campagne, et jouirent en véritables égoïstes de leur charmante demeure. Tous les jours, ils s'aimaient davantage, et les heures s'écoulaient rapides et remplies par leur amour, comme des aërolithes lumineux traversant un ciel d'été. Ils oublièrent Paris et le monde entier pour n'être plus que l'un à l'autre. Sanchez surtout se laissait mollement bercer par le calme bonheur de sa vie, qui effaçait toute préoccupation de son esprit, et en avait banni jusqu'au souvenir du mystérieux soufflet qui lui avait été donné à la sortie du bal masqué de la baronne de Lunéville. Gomez s'occupait du jardin, du chenil et de ses pipes. Sa plus grande satisfaction était de se promener dans la campagne avec son fidèle Demonio. Manoël soignait avec un soin extrême les six chevaux

du marquis, qu'il avait amenés de Paris. Quant à Mme Firmin, continuant son rôle infâme avec une placidité réellement angélique, elle entretenait avec sir Perkins une correspondance suivie.

Au moment où nous reprenons ce récit, après une lettre de la gouvernante qui constatait que l'amour du marquis pour sa femme était arrivé à son apogée, l'Anglais lui donna l'ordre de ne plus le renseigner momentanément, ajoutant qu'elle aurait bientôt de ses nouvelles. Ce changement contraria quelque peu la gouvernante en lui faisant craindre pour ses intérêts ; car les libéralités de l'inconnue l'avaient suivie jusqu'en Touraine ; néanmoins, elle se rassura en relisant la missive de sir Perkins, et consacra dès lors tout le temps qu'elle donnait d'ordinaire à sa perfide correspondance, à soigner avec le jardinier, la petite serre du château. Celle-ci était l'objet d'une sollicitude particulière de la part de Sanchez, qui attachait à ses produits une haute importance, car, chaque soir, à la tombée de la nuit, il y venait lui-même cueillir les plus belles fleurs dont il faisait un bouquet, qu'il allait déposer ensuite dans un des vases de la cheminée de la chambre de Clotilde située au premier étage. La délicatesse de cette attention quotidienne causait un plaisir extrême à la jeune marquise, et maintes fois Mme Firmin, en entrant dans la chambre de sa maîtresse, pour l'aider dans sa toilette de nuit, l'avait trouvée couvrant de baisers le bouquet de son mari. Tout semblait donc annoncer une éternelle prolongation de bonheur et de calme pour les habitants du château, lorsqu'un incident futile en apparence, vint être le précurseur du drame terrible qui dénoue cette histoire.

Un matin, Gomez annonça au marquis la visite du comte de Pardieux, qui possédait, à deux lieues de Vauvray, une campagne superbe, qu'il habitait pendant une grande partie de l'année. Président du tribunal de Tours, le comte de Pardieux avait une fortune immense qui complétait l'influence à laquelle sa position dans la magistrature lui donnait droit. Ces faits étaient vaguement arrivés aux oreilles de Sanchez : aussi ne voulut-il pas faire attendre longtemps un pareil visiteur, et se rendit-il immédiatement au salon, où M. de Pardieux avait été introduit.

Le comte était un homme de cinquante-cinq ans environ, grand et maigre, d'une physionomie douce et d'une distinction rare. Après avoir salué d'Alviella, sans lui laisser le temps de lui demander l'objet de sa visite, il lui dit :

—Pardonnez-moi, monsieur le marquis, d'avoir franchi le seuil de votre château sans avoir l'honneur d'être connu de vous, en faveur du motif qui m'y conduit.

—Parlez, monsieur le comte.

—Les pauvres de Vauvray sont fort à plaindre pour le moment, et ma femme a conçu le projet de leur venir en aide en donnant dans notre parc, une représentation dramatique à laquelle nous prions toutes les personnes de qualité du département de vouloir bien assister.

—Voilà une excellente idée, en effet, monsieur le comte, et j'en félicite sincèrement Mme de Pardieux.

—Ces paroles m'enchantent, M. le marquis, puisqu'elles me font espérer que vous voudrez bien être du nombre des spectateurs, ainsi que Mme d'Alviella. Les billets sont de cinq louis par place ; c'est beaucoup pour voir jouer des amateurs, mais c'est pour les pauvres.

—Je suis de votre avis, monsieur le comte : veuillez inscrire la marquise d'Alviella pour dix billets, mais

excusez-nous de ne pas nous rendre à cette charmante fête. La marquise et moi nous ne sortons jamais.

—Un autre se découragerait sans doute en entendant un tel langage, mais je ne me laisse pas aussi facilement abattre. Permettez-moi donc d'espérer, M. le marquis, que vous daignerez, ainsi que Mme d'Alviella, faire une exception en notre faveur.

Le comte prit congé de Sanchez sur ces paroles, en lui annonçant qu'il aurait l'honneur de lui envoyer les dix billets dans peu de jours.

Le lendemain, une victoria attelée à la Daumont, dans laquelle se trouvait une jeune femme très élégante, et que le jockey avait prestement menée, de la grille au peron, s'arrêta devant ce dernier. Un instant après, Mme Firmin annonçait à Clotilde la visite de la comtesse de Pardieux. Mise au fait de ce qui s'était passé la veille entre le comte et son mari, la marquise prévoyant le but de la visite de la charitable dame, se promit de résister comme l'avait fait Sanchez ; les plus fortes résolutions cèdent souvent à la sympathie instantanée que vous inspirent certaines personnes, et les choses tournèrent à l'opposé du désir de Mme d'Alviella.

—Je viens vous apporter vos billets, madame, fit la comtesse en les tirant d'un petit portefeuille, et si je me suis autant pressée, c'est que je me promettais bien de vaincre la résolution que M. le marquis d'Alviella a exprimé hier à mon mari.

Clotilde voulut objecter quelques observations, mais Mme de Pardieux ne lui en laissa pas le temps.

C'était une femme charmante, de trente ans par l'âge et de quinze par le caractère gai. Son visage aimable et spirituel prévenait en sa faveur dès le premier abord. *Parlant bien, avec une extrême facilité, elle avait une voix douce et pénétrante faite pour convaincre et captiver.*

—Je tiens absolument à vous avoir, continua-t-elle en adressant à Clotilde un adorable sourire, car je joue moi-même, et si l'on ne vient pas, je m'imaginerai que c'est par crainte que je ne sois trop mauvaise.

Cette phrase réclamait un compliment, Clotilde répondit :

—Je vois madame la comtesse, que je devrais céder, si je ne savais point que les paroles que vous venez de prononcer sont l'expression d'une modestie outrée.

—Vous refuseriez donc ?

—Excusez-nous, je vous prie.

—Non pas, madame la marquise ; et, puisque je ne trouve point grâce devant vous, faites venir, je vous prie, M. d'Alviella, nous verrons s'il me résistera, lui, puisque c'est la guerre, je vous préviens que je vais être d'une coquetterie sans bornes avec M. le marquis.

Et, comme pour appuyer cette menace, prononcée du ton le plus enjoué du monde, Mme de Pardieux redressa son chapeau des deux mains, en se jetant un regard examinateur dans la glace qui se trouvait devant elle.

—Je tremble déjà, madame la comtesse, fit la marquise en souriant, non, je ne veux point la guerre, et la preuve, c'est que je vais faire appeler mon mari afin d'essayer de le convaincre de céder à votre désir.

—Ah ! c'est charmant, cela.

Tout en parlant la marquise avait sonné.

Mme Firmin entra.

—Prie M. le marquis de venir un instant, lui dit Clotilde.

Lorsque la gouvernante se fut éloignée afin d'exécuter cet ordre, la comtesse reprit :

—Merci encore, madame la marquise ; vous venez de me causer une grande joie, car, s'il faut tout vous avouer, c'était une gageure. Ah ! ce mot vous intrigue : je vais vous l'expliquer. . . . Ma voiture a quelquefois croisé la vôtre, sur la route d'Amboise.

—C'est possible, mais je ne m'en souviens que vaguement.

—Vous ne pouvez pas l'avoir remarqué ; une autre personne, qui toujours vous accompagne, captive toute votre attention. Ne rougissez pas de votre bonheur ! Aimer son mari, c'est l'idéal des jeunes filles et la plus grande félicité des femmes. Or, je n'ai point été la seule à constater vos joies intimes. Les personnes qui vous ont vainement invité jusqu'ici, M. le marquis et vous, ont cherché quelle pouvait être la cause de vos persistants refus, et ils l'ont trouvée dans votre mutuelle affection. Savez-vous alors comment elles vous ont surnommés ? Les loups. . . . Indignée de ces propos, j'ai résolu de les faire cesser, en pariant avec Mme de Champbrûlé que je vaincrais votre indifférence. Ma représentation était une occasion superbe. Vous voyez bien que vous n'y pouvez manquer !

—J'y assisterai, madame la comtesse, mais pour vous applaudir, dans ce but seul, et non pour contrecarrer des plaisanteries fort innocentes, somme toute.

—Vous êtes aussi aimable que belle, chère madame ; ce n'est pas peu dire, croyez-moi.

Sanchez entra.

Après lui avoir présenté la présidente de Pardieux, Clotilde le mit en peu de mots au courant de sa démarche et lui apprit qu'elle venait de se rendre à ses instances.

—J'espère que l'opposition ne viendra point de votre côté, monsieur le marquis, dit la comtesse lorsque Clotilde eut cessé de parler, et que vous allez ratifier l'espérance que vient de me faire concevoir madame la marquise.

D'Alviella regarda sa femme.

Les yeux de Clotilde lui dirent d'accepter.

—La marquise vous a donné sa parole ; vous avez donc la mienne, répondit-il.

La comtesse les remercia tous les deux et remonta dans sa voiture, enchantée de sa petite victoire. Sanchez et Clotilde la regardèrent s'éloigner jusqu'au moment où elle disparut dans la pente de l'avenue qui menait à la grille du parc.

—Oh ! merci, dit alors la jeune femme à son mari, en lui sautant au cou ; tu as été bien bon de consentir tout de suite.

—Tu seras heureuse d'assister à cette fête ?

—Puisque tu m'y accompagnes, oui, certes.

—Alors, j'y goûterai certainement de même un plaisir bien vif.

Malgré cette douce parole, un secret pressentiment vint anéantir la joie du marquis.

—Voilà mon bonheur gâté, se dit-il. Nous étions si heureux tout seuls !

Rien pourtant ne vint d'abord justifier ce triste pressentiment. La représentation fut charmante ; Mme de Pardieux y obtint un succès de comédienne véritable, qu'égalait seul celui de la beauté de Clotilde.

Les hommes admirèrent respectueusement la jeune marquise, autour de laquelle circula pendant tout le temps, ce murmure approbateur qui marque les hommages sincères, et les femmes elles-mêmes durent s'incliner devant cette royauté faite de charmes, de fraîcheur, d'amabilité et d'esprit qui plaçait Clotilde à leur tête.

Ce triomphe véritable enchantait Sanchez. Loin de réveiller en son cœur les terribles éclairs de la jalousie, de cette passion qui le rendait fou, la suprématie qu'exerça Clotilde sur tous les assistants doubla son bonheur de la posséder, en lui en faisant mesurer toute la grandeur.

L'estime qu'il avait pour sa femme et la persuasion d'occuper son cœur sans partage augmentèrent encore son orgueilleux enivrement. Il se dit qu'il était l'homme le plus heureux de la terre et remercia Dieu de lui avoir permis d'arranger sa vie d'une si délicieuse façon. En cet instant il se promit, sans toutefois donner dans l'excès contraire, de ne plus repousser les avances de ses voisins avec autant de rigueur, et Clotilde, qui s'amusaît énormément, confirma ce projet, dont la réalisation devait, tout en flattant la vanité du marquis, plaire à celle qui l'avait fait naître.

M. et Mme d'Alviella quittèrent le château du comte à une heure assez avancée, et pendant toute la route se firent mutuellement part du plaisir qu'ils y avaient goûté. Au moment où leur demeure s'illuminait au dedans pour leur retour, trois chaises de poste, entraînées chacune par quatre chevaux, passèrent sur la route au bas de la colline. Une main sortit par la portière de l'une d'elles, désignant le château du marquis, et Schiba, sous les traits de sir Perkins, dit à l'inconnue et à Georges de Maurange, qui se trouvaient assis en face de lui :

—Voilà la demeure du maudit.

LE TROISIÈME COMPLICE.

Lorsque le marquis d'Alviella et sa jeune femme avaient quitté Paris pour se rendre en Touraine, Schiba et l'inconnue, ainsi que de Maurange, étaient entrés dans une phase nouvelle. A l'agitation de leur vie avait succédé un calme complet, mais avant de retracer cette période d'attente, il est indispensable de remonter aux événements qui avaient déterminé complètement Georges à devenir le complice du vieil indien et de sa compagne.

On n'a pas oublié la scène terrible à la suite de laquelle l'ancien adversaire du marquis d'Alviella aurait indubitablement succombé si un des esclaves de la dame de Neuilly n'avait consenti, pour mille roupies, à sucer sa blessure, et si Schiba n'avait ensuite employé toute sa profonde science à vaincre la fièvre terrible que le désespoir avait produite chez le blessé. A la suite de ce tragique incident, Georges était tombé dans une sorte de torpeur qui dura plusieurs jours, et que le Khansaman prolongea plusieurs fois dans l'intérêt même du malade. Ce long affaïssement presque semblable à un profond sommeil lui rendit des forces, rétablit normalement les parties atteintes et versa dans son esprit un calme d'une froideur extrême et d'une lucidité grande. Il en sortit comme on sort d'un songe péniblement commencé, mais dont le dénouement allégre pallie l'horreur des premiers instants.

Dès qu'il put se lever et faire quelques pas dans le jardin, soutenu soit par Schiba, soit par l'inconnue, il ne songea qu'à remercier ses hôtes des soins empressés dont ils l'entouraient. Petit à petit, cependant, la mémoire lui revint, et il aborda les questions sérieuses, en déclarant à l'inconnue qu'il voulait quitter le jour même la villa de Neuilly, afin de disputer Clotilde au marquis.

—Vous êtes libre, monsieur de Maurange, je ne vous retiens pas, dit-elle.

—Merci, madame, je quitterai votre maison ce soir, mais je n'oublierai pas que je vous dois la vie.

—Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, répondit l'inconnue, c'est lui.

Elle désigna Schiba, qui entraînait en ce moment.

—Lui ! répéta Georges ; en effet, je me souviens maintenant. Il me semble que je l'ai entrevu maintes fois, se penchant sur mon chevet, pour me verser un baume salulaire. Vous êtes donc médecin, Schiba ?

—Oui, sahib, répondit le vieillard ; je guéris les âmes et les corps de toutes les souffrances.

Le sérieux avec lequel ces mots furent prononcés imposa Georges.

—Les âmes aussi ? fit-il.

—Oui, reprit le vieil Indien, les âmes aussi, et j'emploie, pour y arriver, les moyens analogues à ceux qui me servent pour leur enveloppe périssable. Je les sonde et sais découvrir la cause de leur souffrance. Ici, nous sommes trois malades. moi, je suis blessé là (et il se frappa le cœur) depuis plus de quarante ans ; ma maîtresse porte, depuis plusieurs années, un noir chagrin en elle, mais le même coup nous guérira tous les deux ; vous, votre maladie morale est moins terrible que la nôtre, mais elle n'en est pas moins douloureuse pour cela. Vous allez nous quitter, et puis, que ferez-vous ?

—Je tâcherai de reconquérir le terrain que ma maladie m'a probablement fait perdre dans la grande entreprise que je poursuis, et j'atteindrai le but.

—Trop tard, je sais ce que vous voulez dire.

Georges jeta sur l'inconnue un regard de reproche.

—Je n'ai point de secret pour Schiba, dit-elle, car je le sais discret comme la tombe.

—Oui, trop tard, répéta le vieil Indien. Depuis qu'on vous a transporté ici tout sanglant, le marquis d'Alviella, votre rival, a gagné du terrain ; il est aimé, agréé par M. Schunberg, et, avant un mois, il sera son gendre.

En apprenant ces nouvelles, que Mme Firmin venait d'envoyer de Rome, de Maurange se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil. L'inconnue et Schiba l'examinèrent quelques minutes, en respectant par le silence la profonde rêverie qui s'empara de leur hôte. Le visage de Georges exprimait plutôt le découragement que la douleur. Un sourire expressif de Schiba le fit remarquer à sa maîtresse.

—Jetons le masque, dit-il au bout de quelques instants, notre cause est commune, et nous ne pouvons sérieusement nous unir qu'en usant vis-à-vis les uns des autres d'une entière franchise. Ecoutez-moi bien, monsieur de Maurange, et point de fausse honte. Si Mlle Schunberg épouse le marquis, il ne vous reste pour tout bien que les cent mille francs, prix de votre blessure. Mais qu'est-ce que cela ?

—Une misère, en effet, répondit Georges avec conviction.

—Vous regrettez la femme, je le crois, mais surtout vous regrettez la dot. Ne vous en défendez pas. J'ai commencé par vous dire : Jetons le masque ; que le vôtre tombe d'abord, les nôtres le suivront. Vous regrettez la dot de Mlle Schunberg, et c'est fort naturel, car il est peu de fortunes aussi considérables que la sienne. Or, celui qui vous enlève ce trésor est notre ennemi commun, le marquis Sanchez d'Alviella. Eh bien ! voulez-vous vous venger de lui ?

—Me venger du marquis ?

—De votre heureux rival, de celui qui vous a presque tué et qui vous ruine, continua la jeune femme.

—Oui, je le veux ; mais comment, puisque vous m'avez acheté sa vie ?

—Oh ! ceci nous regarde, dit Schiba d'une façon terrible.

Les yeux du vieil Indien lancèrent un tel éclair de haine en prononçant ces paroles, que le visage de Georges exprima une soudaine hésitation.

—Il va vous prendre celle que vous considérez déjà comme votre fiancée il y a quelques mois, reprit le vieil Indien ; il vous a blessé cruellement l'âme et le corps, il détruira votre avenir. Pourquoi hésiter ? Acceptez ce que je vous offre ; faites cause commune avec nous, jurez de nous seconder dans tous nos projets contre lui, fût-ce même au péril de votre vie, et avant un an vous serez millionnaire.

—Jurez, dit à son tour l'inconnue, et, comme vient de le dire Schiba, avant un an je vous donnerai de quoi vous faire aussi riche que si vous l'aviez emporté sur notre ennemi.

L'incrédulité se peignit sur le visage de Georges.

—Vous doutez ?... Schiba, donne-moi ma cassette, afin que je lui prouve que je ne lui fais pas une vaine promesse.

Le Khansaman poussa un bouton caché dans la muraille du petit boudoir où se passait cette scène, un placard dissimulé par les tentures s'ouvrit, et le vieil Indien y prit un coffret d'ébène garni d'acier, fermé par une serrure microscopique. L'inconnue tira de son sein un petit sachet de velours, en sortit une clef d'or d'un merveilleux travail et, l'ayant introduit dans la serrure du coffret, plaça celui-ci tout ouvert devant le jeune homme, en ajoutant :

—Tenez, monsieur de Maurange, voilà de quoi faire la fortune d'un roi.

Georges demeura ébahi. Le coffret était rempli de diamants, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, d'opales, de perles fines d'une grosseur énorme, d'une pureté parfaite et conséquemment d'un prix inestimable.

—Il y a là de quoi payer dix fois le prix que je vous offre.

—En effet, fit de Maurange d'une voix altérée.

Et, sans quitter des yeux le coffret tentateur, il ajouta :

—Fixons la somme que vous me donnerez, si j'accepte :

—Mais trois millions, est-ce assez ?

—Trois millions ?... Oui, oui !... Et quand les aurais-je ?

—Le jour de la mort du marquis d'Alviella, dit Schiba.

—Un nouveau duel ? demanda Georges.

—Non pas, fit l'inconnue.

—Un meurtre, alors ? s'écria de Maurange. Vous voulez que je le tue ?

—Ce serait trop doux, répliqua l'inconnue. Non, monsieur de Maurange, nous ne voulons pas cela : vous n'aurez avec M. d'Alviella ni duel, ni querelle, son sang ne sera pas plus versé par vous que par nous, s'il coule ; mais nous voulons sa mort, mort terrible, épouvantable ; et, sur l'âme de celui que je pleure, je vous le jure, il mourra deux fois coupable !

—Par l'âme de Buxio, par l'âme de Nahouâ, il mourra ! répéta Schiba.

Georges regarda avec terreur ses deux interlocuteurs sans rien comprendre, si ce n'est que rien au monde ne pourrait les faire renoncer à leur projet. En parlant, la

jeune femme s'était animée, le feu d'une haine terrible et implacable brillait dans ses yeux. Schiba, au contraire, calme et solennel, tout en offrant, par son attitude, un saisissant contraste avec sa compagne, n'en exprimait pas moins une résolution immuable.

L'offre des trois millions tentait de Maurange au dernier des points, cependant, comprenant que l'occasion qui s'offrait à lui de pénétrer plus complètement dans la vie de ses hôtes mystérieux ne se présenterait peut-être plus jamais, il aborda brusquement la question par ces mots :

—Racontez-moi votre vie, je suis à vous.

—Pour cela, jamais, fit Schiba. Vous pouvez partir.

—Mais vous connaissez bien la mienne, répliqua de Maurange, ne trouvant que cette médiocre raison de justifier l'immense curiosité qui venait de s'éveiller en lui.

—Nous devons la savoir ; mais que vous importe notre passé ?

—C'est juste, répondit de Maurange, après un moment de réflexion.

—Vous acceptez donc ? Eh bien ! jurez !

—Un moment encore : la preuve que le marquis épouse mademoiselle Schunberg ?

—La voici, fit Schiba en mettant sous les yeux de Georges la lettre de madame Firmin.

—C'est vrai, reprit le jeune homme, après avoir lu. Eh bien ! je jure de vous seconder si le mariage s'accomplit.

—Et moi de vous donner ce que je vous ai promis dès que nous aurons atteint notre but, fit l'inconnue.

A partir de ce pacte, dont de Maurange ne comprenait pas encore toute la portée, il suivit ponctuellement les ordres de la jeune femme et ceux de Schiba. Ils furent, du reste, d'une simplicité grande. Le jour du mariage du marquis d'Alviella avec Clotilde, ils vinrent, on le sait, tous les trois blottis dans une calèche, assister à la sortie des nouveaux époux de l'église. Ce fut la seule fois que de Maurange quitta la villa, où l'inconnue lui ordonna de rester constamment, afin de n'attirer sur eux l'attention de personne. Les choses allèrent ainsi jusqu'au moment où la dernière lettre de madame Firmin, venue de la Touraine, apprit à Schiba que le bonheur de Sanchez était sans bornes et qu'il idolâtrait Clotilde.

—Le moment d'agir est venu, maîtresse, dit-il à la jeune femme, après lui avoir communiqué cette lettre, je partirai ce soir.

En effet, le soir même, sir Perkins quitta Paris. Lorsque Georges demanda à l'inconnue le but de ce voyage :

—Nous irons bientôt le rejoindre, fut sa seule réponse.

De Maurange n'insista pas. Il se sentait dominé par l'étrange créature dans l'intimité de laquelle il vivait, et cette domination était même si grande qu'elle avait empêché Georges de sentir renaître en lui la pensée de se faire aimer par cette femme idéalement belle et plus riche encore que toutes celles qu'il avait rencontrées dans sa vie. Quelques jours après le départ de Schiba, l'inconnue annonça à de Maurange qu'ils partiraient pour Amboise le lendemain matin. Ce voyage se fit en poste. Trois chaises emportèrent vers la Touraine tous les habitants de la villa, c'est-à-dire Georges, l'inconnue et les bahis. Sir Perkins les attendait à Amboise ; lorsqu'ils y arrivèrent, il prit placé dans la voiture où se trouvaient la jeune femme et de Maurange. Les premiers mots qu'il prononça furent :

—Tout est prêt, maîtresse, et j'ai des nouvelles.

Après avoir passé devant le château qu'habitaient Sanchez et Clotilde et l'avoir montré à ses compagnons, Schiba fit prendre au postillon une route opposée qui menait au delà de la Frillière. Au bout d'un quart d'heure de marche dans cette direction, les voitures s'arrêtèrent devant une maison isolée dans laquelle aucune lumière ne brillait. Schiba renvoya les postillons au relais qu'il leur avait fait préparer à Vauvray et, ouvrant la maison, y fit entrer Georges, l'inconnue et leur suite. Ce qui frappa le plus de Maurange lorsqu'il pénétra dans cette sombre demeure fut la précaution qu'on avait prise de doubler toutes les persiennes, de façon à ce que du dehors on n'y pût apercevoir aucune lumière. Rien de particulier cependant ne signalait l'intérieur de cette habitation spacieuse, qui était ornée d'un assez vaste jardin, entouré de tous les côtés d'un mur élevé.

L'habitation dont nous avons parlé était composée de deux corps de logis reliés ensemble par une sorte de hangar. Le plus commode était destiné à l'inconnue, à Georges et à Schiba. Le second attendait les bahis. L'aménagement de la partie réservée aux maîtres était d'une confortable élégance, sans luxe, mais sans mesquinerie. Lorsque les esclaves se furent retirés dans le second corps de logis, sauf deux d'entre eux qui restèrent pour servir le repas préparé dans une vaste salle à manger, les trois complices s'attablèrent.

—Et maintenant, parle, Schiba, fit l'inconnue.

Le Khansaman commença en ces termes :

—Nul ne peut soupçonner notre présence en ces lieux. Le notaire d'Amboise à qui j'ai acheté cette campagne me prend pour un Anglais misanthrope et qui n'a que le désir de vivre seul, isolé dans une retraite profonde. Chaque jour madame Firmin viendra nous donner des nouvelles ; je l'ai vue dans la journée pendant l'absence du marquis et de sa femme. Le ciel nous seconde, maîtresse, car cédant aux instances d'un de leurs voisins pour la première fois, le marquis et la marquise ont assisté à une fête aujourd'hui. Cette nouvelle a complètement modifié mon plan.

—Ah ! que veux-tu faire ?

—Vous allez le voir, maîtresse. Monsieur de Maurange, êtes-vous décidé à nous seconder ?

—Vous avez ma parole. Plus que jamais, je le suis.

—Bien. Alors connaissez-vous le comte de Pardieux, président du tribunal de Tours ?

—C'est mon cousin à la mode de Bretagne.

—Brahma nous seconde, fit le vieillard. Demain vous irez lui rendre visite, afin de renouveler vos relations avec lui.

—Et après ?

—Je vous le dirai.

Il ne fut plus question de rien ce soir-là ; mais, lorsque Georges s'étant retiré le premier, Schiba et l'inconnue restèrent seuls :

—Maîtresse ! maîtresse ! s'écria le vieil Indien, remerciez Brahma ; nous allons bientôt toucher au but.

LES BILLETS ANONYMES

Des relations suivies s'établirent entre le comte et la comtesse de Pardieux et le marquis et la marquise d'Alviella après la fête à laquelle ces derniers assistèrent. La distance assez grande qui séparait leurs châteaux rendit ces relations plus agréables encore en les modé-

rant dans une juste mesure. Néanmoins, le président et sa femme passèrent plusieurs journées à la Frillière, et Sanchez et Clotilde furent plusieurs fois aussi les hôtes du comte et de la comtesse. Ces réunions intimes plaisaient à tous les quatre. Chaque fois qu'elle voyait madame de Pardieux, Clotilde se liait plus étroitement avec elle, et la mutuelle sympathie qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre allait en croissant. De son côté, le marquis trouvait, dans l'esprit sérieux, quoique aimable, de M. de Pardieux, une communion d'idées qui lui faisait rechercher sa société.

Un bal champêtre fut organisé par la comtesse, et Sanchez ainsi que Clotilde furent les premiers invités. Cette fois, ils acceptèrent avec empressement. Une tente élégante fut dressée au milieu de la pelouse qui bordait l'un des côtés du château du comte. On disposa sur l'herbe un grand plancher pour les danseurs, et lorsque l'orchestre lança ses premiers accords, plus de cent personnes avaient pris place sous l'élégant abri. Clotilde et Sanchez étaient arrivés des premiers. Tout à coup, au moment où un danseur venait la prendre pour la valse, la marquise vit les yeux de son mari se diriger avec une certaine persistance vers la comtesse de Pardieux, avec qui causait un jeune homme. Clotilde reconnut en lui Georges de Maurange. Son duel avec Sanchez étant resté secret, sa vue n'éveilla dans l'esprit de la jeune femme, qu'une médiocre surprise. Mais d'Alviella ne put réprimer un geste de colère, qui ne fut remarqué par personne, si ce n'est par Georges, qui, tout en conversant avec la maîtresse de la maison, suivait de l'œil les moindres gestes de son ancien rival. Lorsque la comtesse se leva pour se mêler aux danseurs, de Maurange alla droit au marquis, et le saluant avec un sourire aimable :

—Avez-vous fait comme moi, monsieur le marquis ? lui demanda-t-il.

—Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit d'un ton froid Sanchez.

—Avez-vous oublié le passé ? Pour ma part, je vous préviens que je ne m'en souviens aucunement et que, vous pardonnant tous vos succès, je viens à vous sans haine et sans colère. Nous ne pouvons être amis, je le reconnais, et ce n'est point là ce que j'espère ; mais nous pouvons, je le crois, nous rencontrer à l'avenir sur un terrain neutre, semblable à celui-ci, sans craindre nullement de voir se réveiller nos querelles passées. Partagez-vous mon opinion ?

La courtoisie parfaite avec laquelle ce petit discours fut prononcé ne laissa à Sanchez aucune échappatoire.

—Qu'il en soit ainsi que vous le désirez, monsieur. Je n'ai rien à oublier, moi, ajouta-t-il en s'éloignant.

Malgré cette réponse, la présence de Georges ne laissa point que de contrarier vivement le marquis ; cependant la conduite pleine de tact de son ancien rival finit par rasséréner complètement ses idées, car de Maurange évita sans aucune affectation de se trouver un seul instant près de Clotilde. Après l'avoir saluée respectueusement d'un peu loin, il ne s'occupa pas plus d'elle que si elle n'avait point été là, et le marquis, qui ne le perdait pas de vue une seconde, lorsque la fête fut finie, se retira avec sa femme, en emportant la conviction de la sincérité des paroles que Georges lui avait adressées. Néanmoins, ce retour ne fut point aussi gai que de coutume, et, pour la première fois, une sorte de contrainte régna entre ces deux êtres qui pourtant s'adoraient.

Pour rien au monde, Sanchez n'eût voulu parler de Georges à Clotilde, et, de son côté, celle-ci ne pouvait

communiquer les réflexions que la présence de son ancien adorateur avait fait naître en elle. Dès ce jour, les fêtes se succédèrent au château du comte. L'été touchait à sa fin, et madame de Pardieux, voulant profiter des derniers jours de la belle saison, laissait peu de repos à ses amis. Georges devint l'indispensable du château du comte. Nul n'avait plus que lui l'art de varier les plaisirs et de les organiser d'une façon convenable. Bals, concerts, jeux de toutes espèces, de Maurange dirigeait tout en homme de goût et d'une incontestable habileté.

Cette mondaine suprématie fit que Sanchez et Clotilde le rencontrèrent souvent, et que le marquis, toujours en éveil cependant, mais fort de son bonheur et de l'estime qu'il avait pour sa femme, en vint à ne plus prendre aucun ombrage de sa présence. Quelque jaloux qu'on puisse être naturellement, pour que la jalousie vous torture, il faut généralement qu'une preuve quelconque, si minime qu'elle soit, la fasse naître. Un baril de poudre ne saute pas sans une étincelle, et rien dans les allures indifférentes et froidement polies de M. de Maurange, ne pouvait la faire s'emparer de nouveau de Sanchez. Le plus roué de tous les diplomates n'emploie pas de ruses mieux calculées que Georges n'en employa pendant les deux mois que dura ce manège. Il ne se tint pas cependant toujours complètement à l'écart ; mais si le hasard lui faisait faire vis-à-vis au cavalier de Clotilde dans un quadrille ; si parfois, au jeu, il se trouvait à ses côtés, sa réserve extrême devait chasser de l'esprit du marquis toute idée mauvaise et renforcer sa persuasion que de Maurange avait pour jamais renoncé au cœur de celle qu'il aimait jadis.

Le positivisme affiché par Georges dans plusieurs conversations auxquelles Sanchez assista, lui fit croire que ce qui avait charmé son rival dans Clotilde était sa dot princière, et qu'ayant perdu tout espoir à ce sujet, il avait fini par la ranger au nombre des femmes vis-à-vis desquelles on se montre d'une parfaite courtoisie, mais aussi d'une complète indifférence. Le marquis et la marquise d'Alviella furent aussi entraînés, petit à petit, à renouer avec Georges quelques relations passagères. Clotilde qui, plus que Sanchez, pouvait apprécier la délicate réserve de Maurange vis-à-vis d'elle dans sa conduite et dans ses discours dont il avait banni avec un soin extrême toute allusion au passé, s'y laissa prendre et en arriva à le traiter comme les autres personnes qu'elle rencontrait ordinairement chez le comte de Pardieux.

De Maurange, en agissant de la sorte, on l'a deviné sans doute, ne faisait que suivre ponctuellement les instructions que lui avaient données Schiba et l'inconnue. Sans connaître leur plan en entier il savait qu'il agissait contre Sanchez, et la vue de Clotilde, si belle et si heureuse de l'amour de son mari, sans veiller la fièvre brûlante à laquelle il avait été en proie pendant quelques heures dans la villa de Neuilly, alors que sa mystérieuse hôtesse avait brûlé la lettre anonyme qu'il avait confiée à de Chambly pour madame Firmin, lui faisait mettre une conscience extrême dans l'exécution des ordres auxquels il avait juré d'obéir.

Une dernière fête fut annoncée chez madame de Pardieux. Un concert suivi d'un bal, devait clôturer dignement les brillantes réunions qui, pendant tout son séjour à la campagne, avaient placé son château en tête des plus agréables et des plus hospitaliers. L'automne avait commencé, un froid assez vif se faisait sentir en invitant les hôtes des campagnes à regagner les villes. Plusieurs

personnes avaient retardé leur retour à Tours, à Amboise et à Paris, pour assister au dernier bal du château de Pardieux. Sanchez et Clotilde n'étaient point de ce nombre. Un peu las des fêtes auxquelles ils avaient pris part dans les derniers temps, ils avaient résolu de passer toute l'hiver en Touraine, et le marquis avait écrit à sa mère de faire en sorte de venir les y rejoindre bientôt. Un ciel gris de septembre donnait à la campagne des tons sombres faits pour impressionner désagréablement les natures sensibles.

Sanchez était plus que les autres accessible à ces influences atmosphériques. Le sang chaud qui coulait dans ses veines aimait le soleil et la lumière ; aussi se trouvait-il dans une disposition d'esprit peu propice aux plaisirs. Néanmoins, ayant promis à Clotilde de la conduire à la dernière fête de la comtesse, il ne songea pas un seul instant à revenir sur cette promesse.

De son côté, Gomez, presque aussi sensible que son maître à l'influence du temps, était d'une humeur masacrante qu'augmentait encore l'état dans lequel se trouvait le fidèle compagnon de ses chasses et de ses promenades, son chien Démonio. Depuis deux jours, ce dernier se tenait dans sa niche presque complètement indifférent à la voix de son maître, à laquelle il obéissait si promptement d'ordinaire. Crispé sur lui-même, la queue immobile, il restait de longues heures la tête cachée entre la poitrine et les pattes de devant. Souvent pris d'une sombre inquiétude, il semblait chercher vainement une position qui lui permit de goûter quelque repos. L'expression de son regard, doux et intelligent d'ordinaire, était vague et sombre. Il refusait toute nourriture et s'élançait parfois brusquement, de toute la longueur de sa chaîne, la gueule ouverte, contre un ennemi imaginaire. La souffrance visible qu'éprouvait Démonio affectait profondément Gomez. Le marquis remarqua l'air triste de son intendant et lui en demanda la cause.

—Démonio est fort malade, monsieur le marquis.

—Qu'a-t-il ?

—Je ne sais. Si cela continue, je ferai venir un vétérinaire.

—Tu feras bien. Allons voir Démonio.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour où se trouvait le molosse, celui-ci était blotti tout au fond de sa niche.

—Démonio ! Démonio ! ici, fit Gomez en s'approchant.

À la voix de son maître, le molosse releva la tête, puis la laissa retomber sur sa poitrine.

—Vous le voyez, monsieur le marquis ; il m'entend à peine, et voici sa pâtée d'hier qu'il n'a point touchée. Un lâche aurait-il empoisonné mon chien ?

—Tu t'alarmes à tort. Ce chien a l'air malade ; mais je crois le cas moins grave que tu ne penses ; néanmoins, tu feras bien de consulter le vétérinaire dès aujourd'hui.

—Je vais partir pour Amboise à l'instant.

—C'est cela.

Ils revinrent vers le château et y entrèrent sans remarquer que Manoël, qui en sortait après avoir glissé derrière un massif à leur approche, s'éloignait comme quelqu'un qui fuit en se cachant. Gomez monta à sa tourelle. Le marquis rentra dans sa chambre pour lire et fumer. Clotilde était au salon, et les accords qu'elle tirait de son piano arrivaient vaguement aux oreilles de son mari. Sanchez reprit le livre qu'il avait commencé la veille. Un papier en tomba. Le marquis le ramassa, l'ouvrit et lut en tremblant les lignes suivantes, tracées par une main qui lui était complètement inconnue :

« Perfides comme l'oncle, ainsi sont les filles d'Eve ! Les regards du plus pur azur cachent parfois une âme vile. Il est plus difficile de savoir ce que pense une femme que de connaître ce que pense Dieu. Qui cherche à vous tromper vous grise de caresses. Surveille Georges, c'est lui qu'il faut craindre.

« UN AMI. »

Cette dénonciation anonyme, jeta le marquis dans un monde de pensées. Il n'y attacha point une grande importance d'abord, mais il la relut vingt fois, pour la parcourir après vingt autres fois encore.

C'est une lâche calomnie que ce billet, se disait-il. Clotilde est un ange ; la soupçonner serait infâme ! Elle m'aime et n'a jamais aimé que moi.

Mais malgré cette double protestation de son cœur et de son âme, il sentit le doute pénétrer en lui, doute terrible, épouvantable, et qui lui fit l'effet d'un coup de poignard. Il se leva et marcha avec agitation dans sa chambre, cherchant à quel parti il devait s'arrêter. La pensée d'aller loyalement montrer le billet anonyme à Clotilde lui vint d'abord, mais il ne se sentait pas assez maître de lui pour ne point éclater si la jeune femme n'accueillait point complètement sa demande comme il le désirait. Froissant la dénonciation dans ses doigts avec colère, il la déplia et la relut encore, et ne put détacher complètement ses yeux de ce fatal écrit qu'en le jetant au feu, mais tandis qu'il brûlait, accroupi devant le foyer, il dévora du regard, une dernière fois encore, chaque phrase, avant qu'elle n'eût disparu sous la flamme. Ce salutaire auto-da-fé lui rendit pourtant un peu de calme. Il chassa violemment ses sombres pensées et se laissa bercer pendant quelque temps par la musique que Clotilde faisait dans le salon.

Enfin, il se leva et alla la rejoindre.

— Puis-je venir t'entendre de plus près ? lui dit-il.

— Tu m'écoutais donc ?

— Oui, depuis une heure. Continue, je te prie.

La marquise obéit. Sanchez s'accouda au piano et la regarda fixement. Clotilde lui souriait en jouant, et ce sourire fit envoler au loin tout ce qui restait en lui de la fatale impression que le billet anonyme lui avait causée.

La journée se passa en préparatifs pour le soir. Clotilde s'était composée une toilette charmante, qu'elle ne se lassait point de faire admirer à Sanchez, le consultant sur les moindres détails, lui demandant son avis sur un ruban, une fleur, un nœud de dentelle, les moindres riens.

— Tu as un goût parfait, lui disait Sanchez ; tu vas être trop belle, ma Clotilde !

— Jamais assez, mon ami, puisque c'est pour toi seul que je me pare.

— Qui t'a donné l'idée de l'arrangement heureux de cette toilette ?

— Celle que portait à la dernière fête de la comtesse, la filleule de madame de Chambrulé, la baronne de Maurange. Ne la connais-tu pas ?

— A peine.

— C'est celle qui a dansé le cotillon avec M. de Maurange.

Ce nom rendit à Sanchez une partie de ses angoisses. Son front s'assombrit.

— Tu as quelque chose, Sanchez ? fit Clotilde.

— Non, je n'ai rien, répondit-il. Et il quitta sa femme.

Lorsqu'ils prirent place dans la voiture qui devait les mener au château du comte, le marquis, ne sachant à

quelle idée s'arrêter, s'était promis de surveiller Georges et Clotilde pendant tout le bal. Jamais de Maurange ne se montra plus gai que ce soir-là. Cette gaieté irrita Sanchez.

Jamais aussi Georges ne trouva plus d'occasions de se rapprocher de la marquise et de lui adresser la parole. Sans défiance aucune, la jeune femme rinit de ses saillies, sans remarquer les regards terribles dont son mari l'enveloppait. Il fallut au marquis une force de caractère énorme pour se contenir jusqu'à la fin. Un incident vint mettre le comble à sa fureur. Pendant que l'orchestre lançait ses derniers accords, séparé de sa femme par la foule des danseurs, il la vit faire un tour de valse avec Georges. Et il lui sembla que ce dernier osait parler bas à l'oreille de Clotilde en dansant. A cette vue, tout son sang reflua vers son cœur, et il allait s'élançer pour arracher sa femme des bras de son danseur lorsque l'orchestre se tut.

Une scène violente aurait indubitablement eu lieu pendant le retour à la Frillière, si le marquis se fût trouvé seul avec Clotilde pendant sa durée ; mais un voisin, dont l'essieu de la voiture s'était brisé en arrivant chez M. de Pardieux, ayant demandé au marquis de lui donner place dans la sienne, d'Alviella n'osa refuser, et sous le prétexte d'une fatigue extrême, laissa Clotilde faire les honneurs de leur calèche en causant avec un voisin, le baron de Bergeval, pendant tout le temps de la route. En arrivant près du château, au moment où la voiture allait s'engager dans l'avenue serpentant en spirales qui conduisait à la grille, les trois voyageurs entendirent un hurlement lointain, douloureux et étrange qui les frappa.

— Entendez-vous, Sanchez ?

Le marquis ne répondit pas à sa femme.

— Quelque chien errant, fit le baron.

— Sa voix est sinistre, remarqua Clotilde.

— Le silence de la nuit ajoute probablement au son lugubre dont elle est empreinte.

Arrivée au perron, la voiture, après y avoir déposé Clotilde et Sanchez, reprit le chemin de l'avenue. Madame Firmin attendait sa maîtresse. Le marquis quitta sa femme après quelques paroles insignifiantes, mais qui cachaient mal son trouble, et rentra dans sa chambre, où il se laissa tomber sur son fauteuil, en proie à une agitation terrible. La façon dont il lui dit adieu frappa Clotilde qui, sous l'empire de l'émotion poignante, renvoya sa gouvernante aussitôt qu'elle eût regagné son appartement. Sa préoccupation l'empêcha de remarquer l'air troublé de madame Firmin, qui ne se fit point prier pour disparaître. Clotilde entra dans son oratoire, situé à côté de sa chambre à coucher. Muguet, qui reposait mollement sur son coussin de velours, s'éveilla et vint vers elle en agitant sa petite queue blanche aux poils longs et soyeux ; mais la marquise lui fit un froid accueil, et le havanais, tout surpris, retourna tristement à son coussin.

Clotilde alors s'agenouilla et demanda à Dieu ce qui pouvait avoir assombri l'esprit de son mari. Après une longue et sincère prière, elle revint dans sa chambre à coucher et jeta vers la cheminée un triste regard, désespérant d'y trouver ce soir-là le bouquet quotidien que Sanchez avait coutume d'y faire mettre, mais le bouquet y était et la jeune marquise tressaillit de joie en l'apercevant.

— Oh ! je suis folle, se dit-elle ; ce n'est qu'un nuage. Et, saisissant le bouquet, elle le couvrit de baisers. Mais

à peine ses lèvres avaient-elles touché les fleurs, qu'un sommeil invincible s'empara d'elle ; elle voulut en vain lutter contre lui, ses paupières s'abaissaient lourdes et implacables sur ses beaux yeux humides. En vain elle essaya de se diriger vers la sonnette qui donnait dans la chambre de Sanchez, avant qu'elle n'eût pu saisir le cordon, elle s'affaissa doucement sur elle-même et s'endormit sur le tapis, la tête appuyée contre le divan.

Dans sa toilette de bal, le sein encore gonflé par les émotions qu'elle avait ressenties, continuant à sourire au bouquet fatal, elle était divinement belle. Lorsque, par la régularité, sa respiration annonça qu'elle était profondément endormie, une portière se souleva, et Schiba, s'avançant avec précaution, vint vers elle et la considéra pendant quelque temps en silence. L'air froid et grave du vieil Indien était terrible. Un pâle sourire erra pendant quelques secondes sur ses lèvres, puis, ayant approché du visage de la jeune femme un flacon dont les émanations semblèrent encore augmenter son sommeil, il ouvrit la fenêtre et lança un coup sifflet à peine perceptible.

Un moment après, quatre bahis pénétrèrent par la fenêtre dans la chambre au moyen d'une échelle posée contre le mur du château. Sans prononcer une parole, Schiba leur désigna la marquise endormie. Alors un bahis déploya un hamac, et, aidé par ses compagnons, il y plaça Clotilde ; puis, ayant attaché une corde solide et assez longue à chacun des anneaux du hamac, ils le suspendirent dans l'espace, en dehors de la croisée, et le laissèrent doucement glisser jusqu'aux mains de quatre autres esclaves qui l'attendaient en bas. Cela fait, ceux qui étaient restés dans le château, ainsi que Schiba, redescendirent par l'échelle que leurs compagnons reposèrent contre la fenêtre à cet effet ; et tous, portant Clotilde, se dirigèrent d'un pas hâté vers la petite porte du parc qui donnait sur la route de Vauvray.

Là, une voiture était arrêtée ; ils y placèrent Clotilde, et Schiba, ayant donné un coup de sifflet, très vibrant cette fois, attendit avec les bahis. Au moment où ce coup de sifflet retentissait, l'un des battants d'une fenêtre mal fermée—à dessein sans doute—de la chambre de Sanchez s'ouvrit brusquement, et un billet, enveloppant une petite pierre, tomba aux pieds du marquis. Celui-ci s'élança vers la croisée, mais la nuit était noire, et il ne pût entendre qu'un pas léger et précipité qui s'éloignait du château. Il revint alors au billet et l'ouvrit. Tracé par la même main que celui du matin, il ne contenait que ces mots :

“ Elle te trompe ; en ce moment, Georges est près d'elle. Si tu veux les voir, sors de ton parc par la porte de Vauvray et aie confiance dans l'homme que tu y trouveras.”

Le marquis, après avoir lu, ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre de Clotilde et la trouva vide ; alors éperdu, fou de douleur et de colère, il prit un poignard, sortit du château et courut à l'endroit désigné. Quelques minutes avant, un bahis plus petit que les autres avait rejoint Schiba et ses compagnons.

—Eh bien ! maîtresse ? lui avait dit le vieil Indien.

—Il a la lettre. Je pars avec elle : toi, attends-le ici.

Aussitôt la voiture dans laquelle l'inconnue déguisée et deux bahis prirent place s'éloigna. A peine avait-elle disparu, que le marquis éperdu rejoignit le Khansaman.

HYPNOTISATION

Malgré l'obscurité de la nuit, Schiba avait pris ses précautions. Ni lui ni ses hommes ne portaient le costume indien, seuls les bahis qui étaient remontés dans la voiture dans laquelle l'inconnue emportait Clotilde endormie n'avaient point modifié leur accoutrement ordinaire pour cette expédition. Cette prudence n'était pas inutile, car, au moment où Sanchez arriva, une éclaircie se fit au ciel, et la lune montra pendant quelques instants une partie de son disque argenté.

Le marquis ne vit point d'abord le vieil Indien, qui se tenait dans l'ombre près des bahis déguisés. Il jeta d'abord un profond regard autour de lui et fit un geste de colère. Schiba, se détachant alors du groupe des bahis, parut dans la zone lumineuse du chemin, en disant :

—Marquis Sanchez d'Alviella, je suis celui que vous cherchez.

À la voix de l'Indien, Sanchez se tourna vers lui et l'enveloppant d'un profond regard, chercha à distinguer ses traits.

—Ne cherchez pas à me reconnaître, vous ne m'avez jamais vu, reprit le Khansaman. Et afin de ne laisser au marquis aucun doute à ce sujet, il ôta son chapeau à larges bords dont l'ombre masquait le haut de son visage et, levant ce dernier, fit réverbérer les rayons de la lune sur sa barbe blanche.

—Qui es-tu ? dit le marquis.

—La vérité.

—Tu as menti, tu mourras ! fit Sanchez en levant son poignard.

Mais à peine avait-il fait ce geste, que les bahis se jetèrent sur lui, le désarmèrent et, le maintenant énergiquement, le forcèrent à demeurer immobile. La lutte avait été presque nulle. L'inattendu de l'attaque et mieux encore le nombre des assaillants rendait toute résistance inutile de la part du marquis.

—Tu le vois, je ne suis pas seul, fit Schiba froidement ; ne menace donc plus, et écoute.

—Dis d'abord à ces hommes de me lâcher ; je n'ai plus d'arme, ainsi tu n'as rien à craindre, ni eux non plus.

Schiba fit un signe, et les bahis rendirent la liberté au marquis, mais ils restèrent à ses côtés.

—Mais à qui en voulez-vous, enfin ? Est-ce à ma vie ou à ma bourse ? reprit Sanchez dès qu'il fut libre.

—Ni à l'une, ni à l'autre. Nous prends-tu pour des bandits ?

—Oui, car je commence à croire que je suis tombé dans un piège.

—Le piège n'est pas pour toi.

—Et pour qui donc est-il ?

—Pour ton rival, Georges de Maurange.

—Ce billet, que je viens de recevoir, n'était donc pas un mensonge ?

—Non ; ton cœur te l'a dit déjà, puisque tu es venu à nous, et tu ne doutes plus que de la moitié de la vérité, puisque Clotilde a quitté ta maison.

—Oh ! Je veux tout savoir ! Mais avant, une dernière fois, qui es-tu ?

—L'instrument qui exécute.

—Et la main qui te dirige ?

—Est celle d'une femme.

—D'une femme ?

—Oui, d'une femme qui aime Georges et veut se venger de la marquise et de lui.

—Mais Clotilde ne peut aimer ce traître ?

—Elle l'aime.

—Elle ne peut être auprès de lui.

—Elle y est pourtant.

—La preuve, oh ! la preuve ! s'écria Sanchez.

—Nous allons te conduire à l'endroit où ils se trouvent.

—Allons.

—Un instant. . . . As-tu du courage ?

—Tu le vois bien, puisque je veux voir ma honte et boire le calice des douleurs jusqu'à la lie.

—Consens-tu à ce qu'on te bande les yeux ?

—Faites.

—Ce n'est pas tout. Il faut me jurer que tu n'ôteras pas ton bandeau, sous aucun prétexte, avant qu'on ne t'aie donné la permission de le faire.

—Je le jure ! . . . Partons.

—Ce serment ne me me suffit pas.

—Tu doutes de ma parole ?

—Non, mais je crains que l'impatience ou la colère ne t'y fasse manquer.

—Que veux-tu de plus ?

—Une chose simple : laisse-toi attacher les mains derrière le dos ; ainsi garrotté, tu n'auras même pas l'envie de trahir ton serment.

—Et je verrai l'infâme !

—Avant une heure, tu le verras aux pieds de Clotilde ; mais si, pendant que, caché, tu pourras assister à leur entrevue, tu fais un geste, tu pousses un cri, tu es mort !

—Mourir sans me venger d'eux, non pas ! Oh ! je garderai le silence. . . . Allons.

Deux bahis mirent un épais bandeau sur les yeux du marquis et fixèrent solidement ses mains derrière son dos, au moyen d'une corde. Puis Sanchez se sentit enlevé de terre et, quelques minutes après, se trouva couché sur des coussins mouvants qui semblaient être portés par des hommes dont il entendait les pas précipités sur le sable de la route. On l'avait, en effet, mis dans un palanquin. Schiba s'était placé à ses côtés sans qu'il s'en doutât, et les bahis avaient pris leur course vers la maison qu'habitait l'inconnue. Au bout d'une demi-heure on s'arrêta, et Sanchez se sentit guidé jusque dans un appartement dont l'air chaud offrait un saisissant contraste avec la bise qui sifflait au dehors.

—Plus un mot, plus un geste, lui dit Schiba, et attends.

Le Khansaman donna quelques ordres à voix basse aux bahis et, sortant, alla rejoindre dans une pièce voisine l'inconnue et Georges, qui se trouvaient près de Clotilde, toujours endormie.

—Il est là, maîtresse ; hâtons-nous.

—Jouez bien votre rôle, fit l'inconnue à Georges.

Celui-ci ne répondit pas. Il était fort pâle. Gagné par l'ascendant que Schiba et sa mystérieuse compagne exerçaient sur lui, stimulé par l'appât de trois millions qui lui étaient promis, désireux de se venger de d'Alviella, qui lui avait ravi la belle créature qui se trouvait auprès de lui, il ne pouvait se défendre de ressentir une vive émotion.

—Allons, du courage, lui dit Schiba, vous allez vous venger et faire fortune d'un seul coup, c'est-à-dire goûter deux bonheurs à la fois.

—Mais qui tuera le marquis ? demanda Georges d'une voix tremblante.

—La douleur, répondit l'inconnue.

Tout en parlant, Schiba avait baissé la lampe qui les éclairait et, après avoir fait respirer à la jeune marquise un nouveau flacon, attendit pendant quelques moments. L'inconnue et de Maurange suivaient en silence chacun de ses mouvements.

Après quelques secondes d'un profond silence, Clotilde sembla sortir de la profonde torpeur dans laquelle elle était plongée. Sa respiration muette, qui lui donnait l'aspect d'un cadavre, fit entendre des accents réguliers, et ses yeux mêmes semblèrent vouloir s'entr'ouvrir, mais, au moment où ses paupières allaient se soulever, Schiba posa l'une de ses mains sur le front de la jeune femme et, avec celle qui était libre, exécuta de lentes et nombreuses passes, qui ne tardèrent pas à plonger la marquise dans un second sommeil d'une toute autre nature que le premier. Ainsi magnétisée, Clotilde, sous la volonté du Khansaman, prit l'air d'une personne éveillée sous l'empire d'une langueur douce. Ses yeux s'ouvrirent et son regard fixa sans les voir les témoins de cette scène muette. Elle se redressa sur le divan où elle avait été déposée.

—Mettez-vous là, fit Schiba à Georges, qui obéit en s'agenouillant devant la marquise, dont il prit les mains dans les siennes.

Lorsqu'ils furent ainsi, le vieil Indien alluma toutes les bougies des deux candélabres qui se trouvaient sur la cheminée, et ayant fait un signe à l'inconnue, qui se glissa un instant dans la chambre où Sanchez attendait, il se cacha derrière une draperie qui tombait le long du divan sur lequel Clotilde était assise, puis, au travers de ce tissu, il continua à exercer sur madame d'Alviella son magnétique pouvoir. L'impatience de Sanchez pendant tous ses préparatifs était arrivée à son comble. Le doute, la douleur et la colère bouleversaient ses sens et son cœur. Il lui semblait qu'il avait attendu un siècle, lorsqu'un des bahis, sur un signe de l'inconnue, qui disparut aussitôt après l'avoir fait, dénoua son bandeau.

La chambre dans laquelle se trouvait le marquis était faiblement éclairée. Les bahis, toujours silencieux, le menèrent vis-à-vis d'une épaisse draperie et, l'ayant soulevée, se tinrent debout derrière lui.

La vue de Sanchez put alors plonger dans la chambre où Georges de Maurange se trouvait aux genoux de Clotilde. Un vitrage le séparait d'eux. En les apercevant, Sanchez dut faire un effort pour qu'un effroyable cri de douleur et de rage ne s'échappât point de ses lèvres. Se maîtrisant, il écouta pourtant.

—O Clotilde, dit Georges à la marquise, que pourrais-je jamais faire pour te remercier d'avoir pris pitié ma douleur, d'avoir récompensé ma contrainte, d'avoir écouté mon cœur ? Tu n'es pas une femme, mais un ange, belle entre toutes les belles, et il me semble que Dieu t'a placée sur ma route pour me faire goûter une partie des joies qu'il ne réserve qu'à ses élus. Parle, mon amour, répète-moi encore ce doux aveu que ta bouche prononçait tout à l'heure.

La marquise était immobile.

—Je t'aime, fit-elle sans conviction et comme cédant à une force invincible.

Sanchez chancela. Les bahis le soutinrent, en le forçant à demeurer.

—Oh ! que ce mot est doux ! reprit Georges. Après tant de luttes, tant d'obstacles, se retrouver, être l'un à l'autre, quelle ivresse ! Ce que j'ai souffert, tu ne le sauras jamais, ma pauvre âme ; la jalousie a failli me tuer

Je croyais t'avoir à jamais perdue. Cet homme, ce Sanchez, m'apparaissait constamment comme un spectre abhorré.

— Ne parlons pas de lui, fit Clotilde du même ton.

— Tu as raison, ma vie, oublions tout pour ne songer qu'à notre amour. Le monde nous avait séparés, le ciel nous réunit. Tu as cédé, en venant ici, à une force plus grande que celles qui régissent les vaines et vulgaires convictions ; si tu es venue, c'est qu'il fallait que tu vinses. Et maintenant que tu es là, près de moi, tes mains dans les miennes, maintenant que je puis les couvrir de baisers et m'enivrer aux parfums de ta divine chevelure, ô ma blonde déesse ! laisse ton esclave et ton maître adorer son idole et sa force en ange et en femme à la fois.

A ces paroles prononcées avec une émotion réelle, mais dont la cause était loin d'être celle que pouvait leur attribuer le marquis, Georges attira la belle tête de la marquise vers son visage et imprima un long baiser sur ses lèvres. Sanchez ne put se contenir plus longtemps.

— Tuez-moi, fit-il aux bahis, tuez-moi !

En ce moment, Schiba reparut.

— T'avais-je menti ?

— Non ; rends-moi mon poignard, et laisse-moi m'en rapper : je veux mourir.

— Sans te venger ?

— Tu as raison, oui, la vengeance !... Ch ! que je souffre !... Je meurs !

Et, vaincu par l'horrible contrainte qu'il s'était imposée pendant toute la scène, Sanchez tomba évanoui dans les bras des esclaves. Un bruit de voiture se fit entendre en cet instant dans la cour.

— Elle part, fit Schiba. Reconduisons le marquis à l'endroit où il est venu à notre rendez-vous. Le froid de la nuit lui fera reprendre ses sens.

Une heure après Sanchez se retrouvait étendu sur le gazon de la route, près de la petite porte de son parc, où il avait rejoint le Khansaman et ses compagnons, après avoir lu le second billet anonyme.

DEMONIO.

L'horrible plan de vengeance conçu par Schiba et l'inconnue, dont nous venons de voir se dérouler la plus grande partie, avait été médité par eux avec autant d'art que de perfidie et démontrait qu'ils connaissaient parfaitement le caractère irascible et vindicatif du marquis. Après avoir suivi pendant plusieurs mois sa vie, cherchant une occasion propice de le frapper le plus cruellement possible, dès qu'ils avaient appris son amour pour Clotilde Schunberg, ils avaient aplani tous les obstacles qui le séparaient d'elle, et une fois qu'il était devenu son mari, ils n'avaient pas moins fait preuve d'une sombre et haineuse patience en remettant l'exécution de leur terrible trame au moment où, par conséquent, son désespoir et sa haine deviendraient sans bornes, lorsqu'il la trouverait coupable. Malgré l'habileté déployée par ces persévérants et cruels ennemis, un esprit plus froid que celui de Sanchez, avant de condamner Clotilde sans émission, eût cherché d'abord à éclaircir ses doutes, et de la façon étrange dont ces événements venaient de s'accomplir lui aurait donné le désir d'analyser le véritable dessein des dénonciateurs. Mais la jalousie avait sur Sanchez un empire tel, que le plan de Schiba réussit complètement.

Madame Firmin avait ouvert la porte de la chambre de Sanchez, et, pendant l'absence de ses maîtres avait introduit Schiba dans celle de la marquise, où l'Indien avait déposé sur la cheminée un bouquet saupoudré de feuilles d'upas et de mancenillier, dont les émanations avaient plongé Clotilde dans un sommeil si profond que la pauvre jeune femme ignorait ce qui venait de se passer.

Lorsque Sanchez revint à lui, l'étonnement de se trouver seul en pleine campagne pendant la nuit l'empêcha de se souvenir instantanément des faits accomplis ; mais dès qu'il eut repris complètement ses sens, la mémoire lui revint, et ressaisissant son poignard, que Schiba avait déposé près de lui, il s'écria :

— Il faut que je la tue !

Il allait franchir la petite porte du parc pour courir chez Clotilde, sans se demander s'il l'y trouverait, lorsque Gomez, pâle, effaré, les vêtements en désordre, et armé d'une carabine, parut sur le seuil en même temps que son maître.

— Et quoi ! c'est vous, monsieur le marquis ?

— Qui es-tu, fit Sanchez avec égarement.

— Moi, Gomez.

— D'où viens-tu à cette heure ? L'aurais-tu suivie ?

L'intendant comprit mal.

— Oui, car, vous ne savez pas, c'est l'hydrophobie : il faut le tuer, mon pauvre Démonio. L'entendez-vous ?

Le même hurlement lugubre qui avait frappé M. de Bergeval et Clotilde à leur retour au château de Par-dieux retentit dans l'espace.

— Le vétérinaire d'Amboise ne me l'avait pas plutôt appris que Démonio, pris d'un accès de rage, a brisé sa chaîne et s'est enfui dans la campagne, reprit Gomez. Je suis alors allé chercher mon fusil, et j'ai fait la chasse à la pauvre bête ; mais comme si son seul instinct lui eût révélé que je lui apportais la mort, chaque fois qu'elle entendait ma voix elle fuyait promptement, et, avant que j'aie pu l'ajuster de façon à ne point la faire souffrir, en la tuant sur le coup, elle n'était plus à portée.

— La rage !... Il a la rage, ton chien, Gomez ? dit Sanchez avec un accent singulier.

— Je vous l'ai dit, monsieur le marquis ; je ne sais que faire ; il va semer la mort sur ses pas, si avant le jour il n'est point mort.

— Rentre chez toi, Gomez ; je me charge de tout.

— Vous, monsieur le marquis, courir un pareil danger ?

— Rentre chez toi, te dis-je ; je le veux !

Tout en parlant, le marquis et son intendant avaient regagné le perron. L'air impérieux de Sanchez fit que l'intendant obéit en silence. Il regagna la tourelle qu'il habitait, tandis que Sanchez, au lieu de regagner sa chambre, se glissait, par l'escalier de service, dans l'oratoire de la marquise. Ce qui se passait en lui était horrible : une pensée effrayante venait de surgir dans son âme, rendue implacable par la jalousie. Un rire contenu, plus effroyable qu'un paroxysme de colère, contractait sa gorge et ses lèvres ; il gravissait avec précaution comme un voleur, l'escalier de cette maison dont il était le maître. La lune brillante éclairait le château, et le marquis pouvait se diriger sans lumière. Arrivé dans l'oratoire, il jeta un regard étrange sur Muguet endormi, puis il pénétra dans la chambre de Clotilde. La jeune femme était couchée. Son sommeil était calme comme celui d'un enfant. Le marquis s'approcha du lit et la considéra quelques secondes en silence. Les lèvres de Clotilde s'entr'ouvrirent et elle murmura :

—Sanchez !

Mais cette marque évidente de son amour, qui devait prouver au jaloux qu'il régnait seul dans son cœur et dans sa pensée, loin de calmer d'Alviella, redoubla sa colère. Il enveloppa Clotilde d'un regard dans lequel il y avait autant de mépris que de haine, et, d'une voix sourde, il lui lança ce mot : " Misérable !" en levant son poignard sur elle. Mais il s'arrêta, sourit encore de cet effrayant sourire que l'on ne peut dépeindre, et, regagnant l'oratoire, il saisit Muguet en maintenant la queue, de façon à ce que le petit havanais ne pût proférer aucun cri, puis il regagna sa chambre.

Là, il alluma du feu, plaça dans la braise ardente le tisonnier du foyer, mit de grandes bottes de chasse, s'arma d'une paire de pistolets et, ayant entouré ses poignets de mouchoirs, fixa solidement son poignard dans l'un d'eux ; puis ressaisissant Muguet, il sortit du château et se dirigea dans la campagne vers l'endroit d'où partaient à des intervalles assez longs, les plaintes lugubres de Démonio. Tandis qu'il s'éloignait, une forme noire parut à la fenêtre de la chambre de la marquise. Quelqu'un avait assisté à la visite que Sanchez venait de rendre à Clotilde pendant son sommeil. Sous la même draperie qui avait servi de refuge à Schiba quelques heures auparavant, l'inconnue s'était cachée. Pâle et frémissante, elle avait vu Sanchez suspendre la mort sur le sein de Clotilde. Une minute elle avait fermé les yeux, et elle ne les avait rouverts qu'en entendant le marquis s'éloigner. Alors, elle s'était précipitée vers le lit de la marquise et, la voyant calme et souriante, avait fait un geste de profond étonnement, puis elle s'était dirigée vers la fenêtre. Bientôt l'échelle fut replacée par les bahis, et l'inconnue rejoignit Schiba dans le jardin.

—Il ne l'a pas tuée ! dit-elle. Y comprends-tu quelque chose ? Je croyais bien pourtant que notre dernière heure à tous trois était venue.

—Il a quitté le château ; rentrez avec les bahis, maîtresse ; moi, je vais le suivre.

Ils se séparèrent sur ces mots, et le vieil Indien, avec une agilité étonnante pour son grand âge, se mit sur les traces du marquis, qu'il aperçut bientôt marchant à grands pas vers un petit bois situé à un quart de lieue du château. Sanchez était livide ; ses yeux, injectés de sang, avaient une expression étrange et terrible, pleine d'égarement et de résolution. Il arriva à la lisière du petit bois sans remarquer qu'il était suivi, et s'y engagea résolument. Bientôt les hurlements de Démonio se rapprochèrent. A mesure que le marquis marchait, la voix lugubre du chien enragé arrivait plus forte et plus épouvantable à ses oreilles. Ces accents sinistres laissaient Sanchez froid, et il marchait vers eux avec une précipitation que ralentissait seul l'enlacement des branches des taillis qu'il brisait violemment pour se faire place. Enfin, l'homme et la bête se trouvèrent face à face. Démonio était effrayant. En arrêt et prêt à s'élançer sur quiconque eût osé l'approcher, l'œil en feu, il hurlait à se briser la poitrine.

Cet aspect agressif n'intimida pas plus le marquis que, jadis au Brésil, ne le faisait dans ses chasses nocturnes l'approche du jaguar.

—Démonio ici ! fit-il impérieusement en marchant vers le molosse.

A cette voix connue, celui-ci se redressa et lança une plainte plus vibrante et plus farouche encore que les autres, mais il ne bougea pas. Sanchez fit encore quelques pas ; puis, arrivé à deux pas du terrible animal, il

lui tendit Muguet qui tremblait de tous ses membres en geignant de toutes les forces de ses petits poumons, et excita Démonio de la voix et du geste. Le molosse resta dans l'immobilité. Trois fois le marquis renouvela ses tentatives, et trois fois Démonio hurla, puis baissa la tête. Alors Sanchez saisit un pistolet et, lâchant la détente après l'avoir armé, blessa le molosse à la jambe. La fureur succéda à l'apathie de Démonio.

D'un bond il s'élança sur le marquis.

Alors une lutte terrible eut lieu ; présentant son poignet entouré d'un mouchoir à toutes les morsures du molosse, Sanchez évitait de se laisser toucher par lui, mais, par une feinte adroite et que la promptitude de ses agressions empêcha Sanchez de prévoir, Démonio lui mordit la jambe en imprimant sa mâchoire entière, dont malgré le cuir, deux dents empoisonnées pénétrèrent dans la chair, en faisant au marquis une blessure assez profonde.

D'un coup de poignard Sanchez alors étendit le molosse à ses pieds en lui ouvrant la gorge, d'où s'échappa un sang épais et noir, puis tandis que Démonio râlait, il lui présenta de nouveau Muguet, qui jusqu'alors n'avait point été atteint. Une des pattes du havanais entra dans la plaie béante du moribond, à qui l'excès de la souffrance rendit un peu de force, et d'un dernier coup de dent il fit au museau du chien de la marquise une légère blessure.

Sanchez s'éloigna précipitamment du cadavre de Démonio et regarda avec une joie sauvage couler le sang de Muguet ; puis, au lieu de chercher à en rendre l'épanchement plus abondant, il ramena les parties entamées l'une sur l'autre, afin que le virus rabique ne pût sortir de la plaie.

Dix minutes après, il était dans l'oratoire de la marquise et glissait Muguet dans la chambre de sa femme, dont il fermait doucement la porte sur le havanais. Alors seulement il songea à lui, regagna son appartement et, ayant mis à nu la morsure que lui avait faite Démonio se cautérisa au moyen du tisonnier, qui pendant son absence avait rougi à blanc.

Schiba n'avait rien perdu de la scène du petit bois. Lorsque le marquis eut repris le chemin du château, le vieil Indien s'approcha du cadavre du molosse, l'examina à la lueur d'une lanterne sourde, dont il s'était muni et jetant vers le côté par où Sanchez avait disparu un regard d'effroi :

—Oh ! se dit-il en frémissant, je comprends tout : plus terrible et plus implacable que jamais !

Puis, après un moment d'hésitation :

—Tant mieux, ajouta-t-il, notre vengeance n'en sera que plus complète.

APRÈS LA VENGEANCE.

La terrible nuit pendant laquelle les affreux événements que nous venons de raconter s'étaient accomplis avait depuis longtemps fait place au jour, lorsque l'excès de la fatigue vainquit les anxiétés de Sanchez et lui imposa quelque repos. Mais ce repos fut plus pénible encore que ses angoisses pour le marquis. Un panorama hideux de songes épouvantables se déroula dans son esprit. Toute sa vie repassa, sombrement colorée, dans son souvenir anxieux, et chacun des événements fatals qui l'avaient marquée prit des aspects plus sinistres encore que ceux de leur réalité. Le ravin du Brésil dans lequel il avait tué Lakhmi, l'allée du bois de Boulogne

où Georges de Maurange était tombé à ses pieds, enfin la chambre de Clotilde menacée, par la présence de Muguet, de la plus épouvantable des morts, se succédèrent alternativement, peuplés de fantômes livides railleurs et menaçants, qui cachaient leurs têtes de squelettes sous des masques reproduisant les traits des trois êtres dont il s'était vengé. Songes de sang, de larmes et de remords, ces visions terrifiantes durèrent jusqu'au moment où le marquis fut tiré de son pénible sommeil par l'entrée de Gomez dans son appartement.

Un splendide soleil d'automne projetait ses rayons dans la chambre. Sans cet éblouissement lumineux, le marquis, encore sous l'empire du cauchemar qu'il venait d'avoir, eût sans doute pris l'intendant pour un spectre. Néanmoins son front, sur lequel perlaient une froide sueur, ainsi que le bouleversement de ses traits frappa Gomez.

—Qu'avez-vous, monsieur le marquis ? demanda-t-il en s'approchant du chevet de son maître.

—Rien ! répondit brusquement Sanchez. Tu as bien fait de me réveiller. Quelle heure est-il ?

—Midi, madame la marquise attend monsieur pour déjeuner.

Au nom de sa femme, les yeux de d'Alviella s'allumèrent, et une pâleur livide se répandit sur ses traits.

—Seriez-vous malade, blessé ? demanda Gomez inquiet.

—Je n'ai rien, te dis-je ; laisse-moi.

—Et Dénonio ?

—Il est mort, je l'ai tué ; va-t'en !

L'intendant obéit. Dès qu'il fut seul, Sanchez laissa tomber sa tête dans ses mains. Il se rappela tout, et un monde de pensées jaillit dans son esprit. La haine et la colère prirent le dessus sur les autres sentiments qui l'agitaient et lui rendirent un calme factice qui lui permit de s'habiller. Lorsqu'il fut prêt, il hésita longtemps. Quelques pas seulement le séparaient de Clotilde, de l'adultère, ainsi qu'il la nommait mentalement. Au moment de la revoir au grand jour pour la première fois depuis qu'il avait acquis la preuve de son prétendu crime il recula pendant quelques minutes ; mais, surmontant bientôt son émotion et s'étant composé un visage trompeur, il alla rejoindre la marquise. Elle l'attendait le sourire aux lèvres, dans un élégant costume du matin, qui rehaussait l'éclat de sa fraîcheur et l'aspect heureux et satisfait de tout son être.

Rien de tout cela ne toucha le marquis, et il se montra vis-à-vis de Clotilde d'une froide politesse, dont la malheureuse jeune femme chercha vainement le motif. Le calme de la marquise servait d'aliment à la haine de Sanchez, qui ne pouvait la considérer que comme une absence complète de remords. Deux jours après, au moment où Clotilde lui tendait candidement la main :

Qu'avez-vous là ? lui demanda-t-il d'un accent indéfinissable pour elle.

—Rien ; c'est Muguet qui m'a mordu. Je l'ai mis en pénitence.

Le crime était accompli, mais l'assurance d'avoir frappé ce terrible coup n'eût point Sanchez.

Il jeta sur sa victime un regard étrange, qu'elle ne remarqua point ; et, après avoir à peine touché aux mets que Manoël leur présenta, il sortit et partit pour la chasse avec Gomez. Dès ce jour, malgré la vie agitée qu'il mena, le marquis, tout en s'applaudissant de ce qu'il avait fait, n'eut plus une heure de repos. Clotilde pour laquelle son mari n'était plus le même, après s'être

demandé pourquoi, l'interrogea, mais vainement. Sanchez évitait le plus possible de se trouver avec elle.

Quoiqu'il crût avoir puni la plus indigne des femmes, la vue de cette belle personne, souriante et jeune, qui portait en elle le germe de la plus horrible des morts, glaçait son sang et le jetait dans des crises intérieures aussi douloureuses que difficiles à décrire. Parfois il était tenté de laisser un libre cours à son indignation et d'entrer chez Clotilde pour la foudroyer de son mépris et la glacer de terreur en lui apprenant qu'il savait tout et de quelle façon épouvantable il s'était vengé. Parfois aussi le dénouement prochain de sa trame ténébreuse le faisait trembler malgré lui.

Il croyait ouïr déjà le premier cri jeté par l'infortunée au moment où l'hydrophobie se déclarerait, il la voyait d'avance, pâle, les yeux hagards, avec des allures de cadavre ou des élans de folie furieuse, et il se promettait de fuir lorsque sonnerait cet instant terrible. Enfin, malgré ce qu'il avait vu et entendu, l'amour que lui montrait Clotilde, sa sérénité, son calme affectueux, la tristesse que lui causait son refroidissement, jetaient de vagues lueurs de doutes dans l'esprit de Sanchez. Et cependant l'ancienne haine qu'il avait éprouvée pour Georges de Maurange, se rallumait dans son âme.

L'illogisme est le propre des esprits troublés. D'Alviella admettait, pendant de courts instants, l'innocence de Clotilde ; et pourtant, il ne cessait pas une minute d'accuser Georges de lui avoir volé son cœur. Chaque jour, il partait de grand matin avec Gomez, sous le prétexte de chasser ; mais les plus belles perdrix avaient beau se lever à son approche et les lièvres surgir des taillis dalentour, le marquis marchait, mais ne tirait pas. Seul, Gomez, qui ne savait à quoi attribuer cette façon d'agir, faisait carnage et remplissait sa carnassière.

La chasse n'était, du reste, qu'un prétexte pour Sanchez. Le véritable motif de ces courses dans les environs était de ressaisir les traces de Georges. Car plus il réfléchissait aux faits accomplis, et moins il s'expliquait le but des mystérieux personnages qui l'avaient guidé dans cette nuit fatale. Il songeait bien au château du comte de Pardieux, mais le président et sa femme étaient retournés à Amboise, dès le lendemain de leur dernier bal, et le château se trouvait vide. Dans l'impossibilité où se trouvait Sanchez de retrouver la maison dans laquelle il croyait que Clotilde l'avait lâchement trahi, il se voyait enlever tout espoir de se venger de Georges, et cet obstacle insurmontable augmentait encore sa colère et son trouble. Il avait des terreurs subites, inexplicables pour celui qui en eût été le témoin, car, lorsqu'il analysait les dernières péripéties de son existence, il sentait qu'une main invisible guidait sa destinée. Comment et pourquoi ? C'est ce dont il ne pouvait se rendre compte ; mais cet occulte pouvoir ne lui sembla que plus formidable, parce qu'il ne put définir son but, et il se croyait continuellement environné d'ennemis ou d'espions, dont la présence cachée le démoraisait complètement.

La marquise finalement navrée par la conduite inexplicable de son mari, trouva, dans un entretien intime, des accents de vérité qui ébranlèrent plus que jamais les convictions de Sanchez. Il la quitta prêt à lui demander grâce, le remords dans l'âme et l'anxiété au cœur.

Un mois s'était écoulé depuis la fête du château de Pardieux.

Lorsqu'il rentra dans sa chambre, sous l'empire d'une douleur plus vive que toutes celles qu'il avait éprouvées

déjà, une lettre posée sur la table attira ses regards. Il frémit en l'examinant, car il reconnut dans sa suscription la même écriture que celle des billets anonymes qui lui avaient tout fait connaître. Il se précipita sur elle et l'ouvrit. Voici ce que dévorèrent ses yeux :

« La jalousie et la colère égarent le cœur de l'homme. Avant d'accuser il faut voir et entendre, et après avoir vu et entendu, il faut douter encore. »

La lecture de cette missive redoubla l'anxiété du marquis, en lui mettant au cœur le plus terrible espoir, celui de l'innocence de sa femme ; mais, si elle était innocente, qu'était-il donc, lui ? Longtemps il resta immobile, pétrissant dans ses mains fébrilement agitées le fatal billet, dans un état voisin de la folie, se remémorant la scène d'amour à laquelle il avait assisté et sentant de plus en plus se dissiper ses soupçons jaloux. Ses forces étaient à bout. Il voulut voir Clotilde, lui parler, et, malgré l'heure avancée, il gagna l'appartement de la marquise, dans lequel il entra brusquement. Au bruit qu'il fit, Clotilde, qui pleurait silencieusement couchée sur sa chaise longue, dévoila son visage en larmes qu'elle tenait caché dans son mouchoir. Tous deux se regardèrent en silence pendant un moment. Sanchez avec égarement. Clotilde avec surprise de le voir aussi tard chez elle. Les larmes de la marquise chassèrent les remords de d'Alviella ; il ne vit de nouveau qu'une coupable dans la pauvre victime.

— Tu pleures ton crime ! lui dit-il en s'avançant vers elle.

— Mon crime ! répéta Clotilde sans comprendre.

— Oui, ton crime, infâme !

— Oh ! mon Dieu, fit la marquise avec stupeur, en considérant son mari avec terreur et pitié. Quel crime ? ajouta-t-elle au comble de la surprise.

— Ne feins pas de ne point me comprendre. Je sais tout.

— Mais quoi ?

— Tu m'as trompé.

— Sanchez !

— Tu m'as trompé, je le sais, je l'ai vu.

— Sanchez, reviens à toi, je t'en conjure. Tu n'as point ta raison ; quel est cet affreux badinage ? A quelle épouvantable épreuve veux-tu me soumettre ? Je t'en conjure, parle.

— Je t'ai tout dit. Mais, va se je suis vengé, et s'avançant encore, il lui jeta un regard si terrible que Clotilde se sentit défaillir.

Surmontant cependant son émotion, elle reprit :

— Sanchez, je t'aime, je n'ai jamais aimé que toi, je te le jure. Tu m'accuses du plus odieux des crimes qu'une femme puisse commettre, et si je daigne m'en défendre c'est que je t'aime de toutes mes forces, que je t'aime à un point tel qu'il me semble que je tiens plus encore à ton amour qu'à ton estime. Je t'ai trompé, dis-tu, mais regarde-moi donc, et dis-moi si j'ai le front d'une épouse adultère.

Sur ce mot elle saisit la main du marquis et, l'entraînant vers la cheminée, se plaça de façon à ce que la lumière projetée par les bougies frappât en plein son visage. L'énergie et la virginale protestation de ses traits dominèrent Sanchez, gagné déjà par le ton persuasif et noble avec lequel Clotilde venait de prononcer sa défense. Tout son amour se réveilla, et, par un brusque mouvement, il l'attira sur son sein, mais au moment où il allait poser ses lèvres sur celles frémissantes de Clotilde, il la repoussa violemment en s'écriant avec désespoir :

— Mais puisque j'ai tout vu, tout entendu, te dis-je !... Cette affirmation, qu'il répétait pour la seconde fois, jeta de nouveau Clotilde dans une angoisse qui lui fit douter du bon sens de son mari. Elle l'examina, et l'air navré, mais relativement calme et convaincu de Sanchez, lui démontra qu'il avait toute sa raison.

— Explique-toi : je ne comprends rien à tes paroles. Accuse-moi nettement, je te prouverai mon innocence.

— Tu le veux ?

— Je l'exige, oui : parle.

— Tu as donné rendez-vous à M. de Maurange : tu y es allée, et là, là, malheureuse, pendant que, caché dans une pièce voisine, j'assistais à cette horrible scène, tu lui as dit que tu l'aimais.

— Moi ?

— Oui, toi.

— Mais quand ?

— La nuit du bal de madame de Pardieux.

— Où cela ?

— Je ne sais, mais je t'ai vue, te dis-je ?

Le ton persuadé du marquis ne laissa à Clotilde aucun espoir de le faire revenir sur cette fatale conviction.

Attérée, muette, elle se laissa glisser sur un siège. Sanchez prit de nouveau cette attitude découragée pour un aveu.

— Oh ! infâme ! murmura-t-il.

— Mais c'est qu'il le croit, mon Dieu ! fit Clotilde en se tordant les mains.

— Tu n'avoues donc pas, misérable !

— Ecoute-moi, reprit la marquise en se levant avec un geste plein d'énergique désespoir ; sur l'âme de ma mère, je te jure que je ne sais ce dont tu veux me parler. Je n'ai jamais vu M. de Maurange que chez Mme de Pardieux, et la nuit où tu m'accuses d'avoir été le rejoindre, moi, ta femme, qui t'aime, j'étais ici à ma place ordinaire, sous notre toit.

— Assez, interrompit Sanchez.

— Un mot encore ?..

— Un mensonge ou un faux serment de plus, inutile !

— Par grâce ! par pitié ! il y a dans tout ceci un mystère inexplicable que nous découvrirons un jour ; la jalousie t'égare, fais taire un moment sa voix pernicieuse, et songe à notre bonheur passé. Moi, te tromper, mais songes-y donc, est-ce possible ?

Tout en parlant, Clotilde était tombée à genoux et cherchait vainement à saisir la main de son mari.

— Laisse-moi !

— Mais regarde-moi donc, je suis à tes pieds, toute en larmes, ivre de désespoir ; pitié !

— Adieu !

— Eh bien ! tue-moi, si tu me crois coupable.

Un pâle sourire erra sur les lèvres du marquis.

— Te tuer ! ajouta-t-il, te tuer !

— Cui, je préfère la mort à ton injuste mépris.

— Sois tranquille, elle viendra. Et Sanchez sortit précipitamment sur ce mot terrible.

Pendant trois jours, il quitta le château dès l'aube, cherchant toujours à découvrir le lieu dans lequel Schiba et les bahis l'avaient conduit ; mais tout en poursuivant ses recherches, il en reconnaissait d'avance toute l'inutilité. Il n'avait ôté son bandeau qu'au moment où il avait aperçu Georges aux pieds de Clotilde, et, depuis cet instant jusqu'à celui où il s'était retrouvé seul étendu à la porte du parc, il ne se souvenait plus de rien.

A la suite de la scène violente que nous venons de décrire, Clotilde s'était alitée. Le désespoir avait brisé son corps frêle.

Après quarante-huit heures de fièvre, elle recouvra un peu de calme, et, surmontant tous les scrupules de son amour-propre de femme injustement accusée, elle écrivit à Sanchez la plus éloquente et la plus poignante lettre de tendresse. Son style fit plus d'effet que ses discours sur le marquis. Néanmoins, il ne parut point chez sa femme. Alors, avec une persévérance digne d'une sainte, sacrifiant tout à l'espoir de regagner le cœur de Sanchez, Clotilde, chaque jour, lui fit remettre une lettre.

Le tact exquis déployé par la jeune femme dans cette correspondance, l'éloquence persuasive de ses phrases simples et touchantes amenèrent petit à petit le marquis à se demander si il n'avait point été la dupe d'un infernal et habile stratagème. Il en vint à maudire sa vengeance et à espérer qu'elle n'aurait pas de suite.

La santé de Clotilde ne s'était point altérée d'une façon notable. Vingt fois, à la dérobée, le marquis l'avait suivie dans les promenades qu'elle faisait triste et seule, dans le parc. L'air noble et calme de la jeune femme, dans sa douleur résignée, avait également plaidé bien éloquemment sa cause. Tous ces incidents rapprochèrent d'elle Sanchez ; mais alors que n'écoutant plus que son ancien amour, il allait revenir à elle, une horrible anxiété l'en empêcha.

Clotilde échapperait-elle à la mortelle blessure de Muguet qui, depuis ce temps, avait disparu ? Ou allait-elle, d'un moment à l'autre, être atteinte par la première crise de la rage ? Voilà ce que se demandait sans cesse le marquis, implorant Dieu de faire un miracle pour sauver celle qu'il avait aimée et que malgré ses doutes affreux, il sentait qu'il aimait toujours.

Un matin, sous l'empire de cette horrible pensée, il alla trouver un médecin célèbre d'Amboise, nommé Caron. L'homme de l'art ranima son courage en lui affirmant qu'une personne mordue avait, au bout d'un mois à cinq semaines, presque la certitude complète d'échapper au terrible mal. Le marquis, qui lui avait demandé tous ces détails sous le simple prétexte d'étudier une question intéressante et sur laquelle il se proposait de faire un travail, le quitta enchanté. Mais sa joie ne devait pas être longue. En rentrant au château, Mme Firmin lui apprit que la marquise, prise d'un mal subit et que tous ses soins n'avaient pu calmer, s'était mise au lit dans la matinée.

Le premier mouvement de Sanchez, à cette nouvelle, fut de bondir jusque chez Clotilde ; mais il ne s'en sentit pas le courage. Il gagna sa chambre et s'y enferma. Alors commença pour lui le plus atroce des supplices qu'un homme puisse endurer. Les angoisses les plus poignantes vinrent l'assaillir. Il ne douta pas un instant que le mal de sa femme fût son ouvrage, et l'effroi paralysa ses membres et fit perler la sueur sur son front. Anéanti, il tomba dans un fauteuil, écoutant ce qui se passait au-dessus de lui, dans la chambre de Clotilde, avec une attention douloureuse et soutenue.

Pendant trois heures, il demeura ainsi sans mouvement, tour à tour agité par l'espoir de se tromper et la crainte de deviner juste. Puis, ressaisissant avec énergie tous ses griefs, il se mit à se promener à grands pas, en se répétant mille fois que le châtimement égalait le crime et que Dieu devait l'absoudre de l'avoir commis. Il l'aimait tant ! . . . Il lui avait tout donné, son cœur, son âme et sa vie, et elle l'avait lâchement trahi, ajoutant le mensonge et une série de protestations lâches et viles au crime odieux qu'elle avait commis. Cette

femme, malgré son corps d'ange et sa tête de vierge, était la dernière des créatures, un reptile pour qui les supplices les plus grands étaient encore trop doux. Ainsi il rêvait, se grisant dans sa haine pour ne point songer à ce qui se passait à quelques pas de lui.

Minuit sonna. Et, au moment où le dernier coup de cloche de la Frillière jetait dans l'air son lugubre son, un cri terrible, sorte de râle étranglé, strident et lamentable, ébranla le château. Sanchez s'arrêta terrifié, en jetant autour de lui des regards de flamme. Un second cri se fit entendre. Le marquis sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et toute son énergie l'abandonna.

— Fuyons, dit-il ; elle se meurt, et, saisissant un poignard qui se trouvait à portée de sa main, pour se défendre contre d'imaginaires ennemis que la frayeur lui faisait craindre d'avance, il allait franchir le seuil de sa chambre, lorsqu'un carreau de la croisée, qui lui faisait face vola en éclats. Une main saisit l'espagnolette, la fit jouer du dehors ; puis cette croisée, qui donnait de plein-pied sur le jardin, s'ouvrit, et une femme masquée parut, se détachant sur l'ombre de la nuit.

— La magicienne ! s'écria le marquis, reconnaissant dans cette apparition inattendue le masque mystérieux du bal de la baronne de Lunéville.

— Ecoute-moi, Sanchez dit la jeune femme masquée, Clotilde va mourir de la plus horrible des morts ; c'est toi qui l'as tuée, car tu la croyais coupable, et pourtant ton crime t'épouvante et te fait horreur.

— C'est vrai . . . Eh bien ?

— Eh bien ! Clotilde est innocente !

— Ah ! c'est impossible ! . . . Tu mens ! s'écria le marquis éperdu.

— Non pas . . . c'est au moyen d'un narcotique qu'on l'a enlevée endormie, et lorsque tu l'as entendue dire à Georges qu'elle l'aimait, c'était sous l'empire d'un sommeil magnétique.

— Grand Dieu ! Oh ! les infâmes, les infâmes !

— Et sais-tu qui a fait tout cela pour se venger de toi, Sanchez, l'assassin ? c'est moi ! ajouta la magicienne en se démasquant. Ne me reconnais-tu pas.

Sanchez hésita un instant, puis, après avoir enveloppé la femme démasquée d'un regard profond.

— Ah ! Luckmi . . . fit-il avec un cri terrible.

Et il se précipita vers elle en levant son poignard.

VIVRE POUR TUER.

Comment l'ancienne esclave qui aimait Dominique avait-elle échappé à la mort, comment était-elle devenue l'inconnue riche et puissante qui commandait à Schiba et aux bahis ? C'est ce qu'il importe d'expliquer.

Pendant le siège de Seringapatam, un major anglais nommé sir Edgard Sampton avait enlevé la femme d'un des principaux officiers du sultan de Mysore, Typoo-Sahib, et malgré toutes les recherches de Baxio-Sahib, l'officier s'appelait ainsi, et de son fidèle Khansaman Schiba, la belle Nahouâ et son amant avait réussi à échapper à sa juste colère.

Du moment où Baxio-Sahib acquit la conviction que Nahouâ et sir Sampton n'étaient plus à Seringapatam, à l'instigation de Schiba, aussi désireux que son maître de punir le major, le chef cipaye réalisa sa fortune et quitta le Mysore avec son khansaman, dans le but de trouver le ravisseur et lui faire payer cher son crime.

Schiba entretenait la haine de Baxio avec une con-

vieilles prononce, car, secrètement et sans espoir, il avait aimé Nahouâ.

Schiba était un psyllé, c'est-à-dire un charmeur de serpents, versé dans les sciences médicales et occultes, dont Nahouâ avait sauvé la vie et qu'elle avait pris ensuite à son service.

Aussi n'avait-il consenti à suivre Baxio dans sa poursuite qu'après lui avoir fait solennellement promettre qu'il pardonnerait à Nahouâ.

Persuadés que les fugitifs avaient pris la route de Calcutta, ce fut d'abord dans cette ville qu'ils se rendirent. Mais, malgré la promptitude qu'ils avaient mise à quitter Seringapatam et à franchir la distance qui les séparait de la capitale du Bengale, lorsqu'ils y arrivèrent, ils apprirent que le major, après avoir donné sa démission au gouverneur général, était parti la veille avec Nahouâ pour l'Angleterre.

Huit jours après, Baxio et Schiba s'embarquaient pour l'Europe. Arrivés à Londres, ils perdirent la trace de sir Edgard et le cherchèrent vainement. Alors, pendant dix ans entiers, ils se mirent à parcourir toute la Grande-Bretagne sans que rien pût les décourager, mais sans que rien aussi leur fit prévoir de quel côté ceux qu'ils cherchaient avec tant d'acharnement avaient dirigé leurs pas.

Ils finirent par apprendre, quelques années auparavant, le major, ayant réalisé toute sa fortune, avait quitté l'Angleterre, et que, depuis cette époque, il n'y avait pas reparu. Ils visitèrent successivement, alors, la France, la Suisse, l'Italie, l'Autriche, l'Espagne et la Belgique, mais en vain. Les années s'écoulaient, et ni Baxio, ni Schiba ne perdirent courage. Ils s'étaient jurés de tuer le major avant de mourir et ils ne vivaient plus que dans ce but.

Au bout de vingt-cinq ans, lassés par l'inutilité de leurs recherches, ils regagnèrent Calcutta. Baxio y acheta un palais, le fit somptueusement meubler et s'y renferma, sombre et solitaire, comme un tigre blessé. Bien des années s'écoulaient encore, pendant lesquelles ni l'ancien chef, ni Schiba ne s'endormirent un seul jour sans avoir demandé à Brahma de leur faire retrouver leur ennemi.

Malgré tous les obstacles dont ils reconnurent l'invincibilité, leur foi dans l'accomplissement de leur vengeance était si grande qu'ils conservaient encore l'espoir de pouvoir bientôt l'assouvir.

Un matin Schiba entra haletant chez son maître. Ce qu'il voulait si ardemment découvrir depuis près d'un demi-siècle, le hasard le lui avait appris de la façon la plus singulière. Il avait rencontré sur le port un ancien capitaine de navire anglais avec qui il avait causé longuement. Ils avaient, après bien d'autres choses, parlé du siège de Seringapatam, et, après quelques mots, l'Indien avait appris que l'homme avec qui il conversait commandait le navire sur lequel sir Sampton et Nahouâ s'étaient embarqués pour l'Europe. Les souvenirs du marin étaient d'une exactitude parfaite. Sir Sampton avait du reste voyagé sous son nom, et quant à Nahouâ, sa beauté avait tellement frappé le capitaine, qu'il décrivit exactement les traits de l'Indienne à Schiba.

— Cette femme était bien belle, dit-il en finissant, et le major l'adorait. Je suis certain que s'ils vivent encore ils doivent être les êtres qui ont goûté ici-bas le plus complet bonheur.

— Et qui vous fait croire cela ?

— La constance de leur amour. Cinq ans après leur traversée à bord de mon navire, je les ai revus.

— Oh ! non pas, à l'autre bout du monde, au Brésil, près de Fernambouc, qu'ils habitent.

Schiba n'en demanda pas davantage. Cette fois, il connaissait la retraite de son ennemi. Il fit part à Baxio de sa découverte, et aussitôt ils résolurent de s'embarquer immédiatement pour Rio. Les renseignements donnés par le capitaine étaient d'une parfaite exactitude. Après un séjour de deux ans en Angleterre, sir Sampton qui goûtait le plus parfait bonheur auprès de Nahouâ, avait vu la santé de celle-ci s'altérer. Un médecin célèbre, consulté par lui, avait déclaré que le climat de l'Angleterre tuerait la jeune Indienne. Sir Sampton songea à l'Italie, mais l'homme de l'art lui fit craindre que ce pays ne fût pas encore assez chaud pour la belle Mysocienne, et, sans hésiter, le major était parti pour le Brésil, où il avait acheté une grande plantation. L'exil ne l'effrayait pas, sa patrie, son bonheur c'était Nahouâ.

Lorsque Baxio et Schiba débarquèrent à Rio, ils découvrirent sans difficulté la retraite de Sir Edgard. Ils partirent aussitôt pour Fernambouc et arrivèrent à la plantation du major. Tout y était fermé. Ils demandèrent sir Sampton à un noir, et celui-ci leur répondit :

— Il est mort.

— C'est impossible ! s'écria Baxio avec un cri de rage.

— Mort ! répéta Schiba atterré.

— Oui, mort depuis huit jours.

— Et sa femme ?

— Morte depuis un mois.

— Où sont leurs tombes ?

— Je vais vous y conduire.

Une heure après, le noir montrait aux Indiens un mausolée somptueux, sur lequel ils lurent le nom de sir Sampton et celui de Nahouâ. Alors toute l'énergie de Baxio l'abandonna. Schiba dut le soutenir. Néanmoins ils restèrent devant cette tombe jusque bien avant dans la nuit, sans pouvoir s'arracher de ce lieu qui leur dérobait à jamais l'unique espoir de leur vie ; la possibilité d'assouvir leur haine. L'orage et la pluie torrentielle les firent enfin songer au retour. Pendant toute la nuit, la foudre illuminant le ciel, éclaira seule leurs graves figures consternées. Sans échanger une parole, ils songeaient tous deux.

— N'avoir pu se venger ! murmurait de temps en temps Baxio avec un accent indescriptible.

Le calme se rétablit dans la nature. Schiba se pencha à la portière pour rafraîchir son front brûlant aux fraîches haleines de la terre humide. Il y resta longtemps, la tête nue, suivant d'un œil distrait les arbres, qui semblaient marcher devant lui, et il traversait un ravin, lorsque le plus étrange spectacle vint frapper ses yeux.

À côté du cadavre d'un jaguar, une jeune fille, dont le bras droit avait été broyé par les dents de la bête féroce, se trouvait attachée solidement à un arbre. Le Khan-saman descendit de cheval. La jeune fille n'était point morte, mais elle était évanouie.

L'Indien tira son couteau et coupa les liens qui tenaient captive, cette victime, puis, l'ayant prise dans ses bras, il la transporta sur un brancard. La blessure de la jeune Brésilienne était horrible, mais Schiba vit qu'en lui faisant amputer le bras broyé au-dessous du coude il pourrait la sauver. Baxio approuva son projet.

Lorsque la blessée revint à elle, elle était couchée dans un lit moelleux d'un des principaux hôtels de Fernambouc, où elle avait été transportée pendant son évanouissement. L'amputation avait été faite. Lorsqu'elle

recouvra ses sens, une sorte de terreur l'onde s'empara d'elle, et les paroles les plus incohérentes s'échappèrent de ses lèvres. Les mots : crime, vengeance, et le nom de Dominique dominèrent ses discours sans suite, toujours suivis de crises terribles, et que toute la science de Schiba parvint difficilement à vaincre. Fort intrigués par la bonne action qu'ils venaient d'accomplir, les deux Indiens faisaient mille suppositions sur celle dont le hasard venait de leur confier la destinée. Schiba se montra le plus clairvoyant.

—Croyez-moi, Sahib, fit-il, l'état affreux de cette pauvre enfant est le résultat d'une tentative de meurtre. Comment s'est-il commis et pourquoi ? Je ne pourrais le dire, mais là où il y a un crime il y a une vengeance à exercer. Eh bien ! associons-nous au sort de cette jeune fille, et jurons-lui de lui procurer la suprême joie que la mort, en frappant sir Sumpston, nous a enlevée à tous.

Ce projet ranima Baxio, qui l'accueillit avec transport. Schiba redoubla de soins, mais le corps seul de la blessée retrouva la santé. Sa raison resta fort altérée, et lorsque, obligés de partir, ils revinrent à Calcutta, la jeune fille entra dans le palais de Baxio, sans avoir pu lui donner encore aucune explication.

Le nouveau milieu dans lequel se trouva la Brésilienne opéra petit à petit sa guérison, et, six mois après son entrée chez le vieil Indien, elle put tout lui raconter. Ce récit, vous l'avez lu déjà, car vous avez reconnu Lakhmi dans la pauvre folle dont je viens de parler. Baxio et Schiba, qui l'entendaient pour la première fois, tressaillèrent souvent au fur et à mesure que cette triste et sanglante histoire se déroulait. Lorsque, épuisée de fatigue et d'émotion, Lakhmi s'arrêta, Baxio lui dit :

—Et maintenant que veux-tu faire ?

—Aller rejoindre Dominique là-haut.

—Non pas, enfant, moi aussi j'ai souffert, et j'ai voulu mourir, mais il faut vivre quand on hait, jusqu'au moment où la haine assouvie vous tue de joie. Cet immense bonheur, je n'ai pu le goûter, mais je te l'offre. J'ai peu d'années à vivre, consens à les passer avec moi, ta grâce et ta jeunesse charmeront chastement ma vieillesse inutile. Après moi, tu auras tout mon bien, c'est-à-dire une fortune capable de te mettre à même de te venger, fut-ce d'un roi, et tu pourras un jour montrer à celui que tu pleures que, s'il est des maîtres infâmes, il est des esclaves implacables qui savent les punir. J'attends ton serment.

—O maître ! que puis-je vous dire ? Vos paroles me confondent. Venger Dominique, faire payer au marquis sa cruauté envers moi, oui, je le sens, ce serait une ivresse inespérée !

—Jure-moi de ne point me quitter, et tu la goûteras, Lakhmi.

—Sur l'âme de Dominique, maître, je vous le promets.

—Et rien ne pourra jamais, quoi qu'il arrive, te faire manquer à cet engagement ?

—Rien, je ne vivrai plus que pour l'accomplir. Une fois vengée, je pourrai mourir.

—C'est bien : dès ce jour ma fortune immense est la tienne. Sois témoin de nos mutuelles promesses, Schiba, plus jeune que moi, tu me survivras, et si, malgré le désir de vengeance que possède Lakhmi aujourd'hui, sa résolution s'ébranlait, tu soutiendras son courage.

—Oh ! oui, maître, et pour commencer, malgré la distance qui nous sépare de lui, dès ce jour je ne perds plus de vue ce marquis d'Alviella, qui chasse le jaguar en lui donnant des jeunes filles pour appât.

Baxio-Sahib mourut le jour même où Sanchez et sa mère quittèrent le Brésil pour venir en France, après le décès du marquis Alphonse d'Alviella. Il laissait vingt millions à Lakhmi, qu'il avait épousée, mais pour laquelle il n'avait jamais été qu'un père. Pendant les six années qui séparèrent l'entrée de l'esclave dans la maison du vieux chef cipaye de cet événement, lui et Schiba combinèrent tous leurs efforts afin d'entretenir dans le cœur de la jeune Brésilienne une haine implacable pour son meurtrier.

Schiba apprit le départ de Sanchez pour la France. Dès qu'ils eurent rendu à Baxio-Sahib les derniers devoirs et pieusement assisté à la combustion de son corps dans le repaire funèbre, hérissé de corbeaux qui, sert, au bord du Gange, à la pratique de cette païenne coutume, Lakhmi et Schiba partirent pour la France.

On sait le reste.

Et maintenant, reprenons notre récit où nous l'avons laissé, c'est-à-dire au moment où, après avoir reconnu Lakhmi dans la magicienne, Sanchez, armé de son poignard, s'était élancé sur elle. Il la frappa sans qu'elle lui opposât la moindre résistance, sans qu'elle poussât un seul cri, et se précipita dans la chambre de la pauvre Clotilde, après avoir franchi la distance qui l'en séparait. Lorsqu'il y arriva, l'ange qui s'était appelée Mlle Schunberg, puis la marquise Sanchez d'Alviella, n'était plus. Mme Firmin, livide et tremblante, priait agenouillée près du lit de la morte avec Gomez, sur les joues bronzées duquel coulaient de grosses larmes. Il gagna son appartement, écrivit à sa mère tout ce qui s'était passé, ainsi que l'horrible drame dont la mort de sa chère Clotilde avait été le dénouement, et, après avoir adressé à Dieu une courte prière, lui recommanda son âme et se brâla la cervelle.

Lakhmi, qui était allée tomber à quelques pas de la croisée, dans les bras de Georges de Maurange, malgré les instances de ce dernier, et malgré le sang qui s'échappait en abondance de sa blessure, n'avait pas voulu quitter la place. De l'endroit où elle était étendue sur un tertre, son regard pouvait plonger dans la chambre du marquis. Elle suivit jusqu'au bout ce qui s'y passa, et lorsque retentit la détonation, un seul mot sortit de ses lèvres :

—Enfin ! J'ai tenu mon serment !

Une heure après, de Maurange frappait à la porte du notaire Dupuis.

ÉPILOGUE

Mme d'Alviella, avec ce courage que possèdent seules les mères, revint au château avec Gomez, qui lui avait apporté la confession de Sanchez.

Elle fit enterrer Clotilde et son fils dans le parc, à côté l'un de l'autre, puis ferma ce lieu sanglant, qui, d'après son ordre, est muré aujourd'hui.

Georges de Maurange accompagna Lakhmi jusqu'à Marseille, où ils rejoignirent Schiba, qui avait pris les devants.

Il se rendit ensuite à Paris, où il toucha les trois millions qu'il avait si lâchement gagnés.

Cet argent ne lui porta point bonheur.

Sous l'empire des remords qui ne tardèrent point à l'assaillir, il se jeta dans les désordres de toute espèce et

mangea la plus grande partie de son capital. Il fait aujourd'hui de l'usure avec les débris de sa splendeur.

Il prête à mille pour cent à ses compagnons d'orgie. C'est un des hôtes ordinaires des restaurants où le noctambulisme de la débauche dorée règne constamment dans la grande ville.

Une tombe élégante est dressée depuis dix ans près de l'endroit où Dominique a été enterré, dans le lieu de sépulture destiné aux esclaves de la famille d'Alviella.

Cette tombe est celle de Laklmi, qui est morte au Brésil, en y arrivant.

On vit pendant quelque temps un vieillard, au teint cuivré, venir s'agenouiller au pied de ce mausolée.

Lorsqu'il mourut, il laissa une fortune immense aux esclaves.

—Savez-vous, dit-il au médecin qui le soignait, pourquoi je pars avec bonheur de ce monde ? C'est que je vais rejoindre là-haut une femme que je n'ai pu posséder sur la terre.

Schiba aimait encore Nahouâ.

